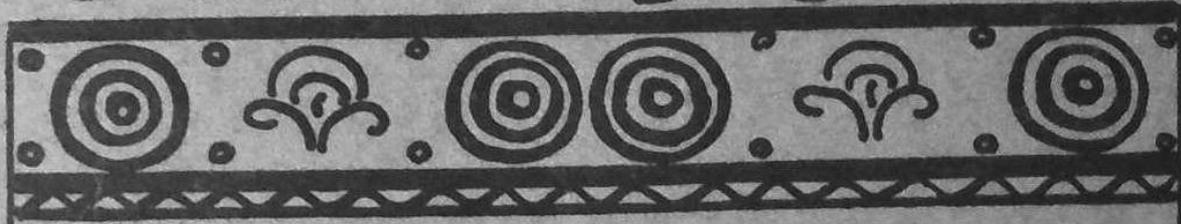


Frédéric Le Guyader



L'ère Bretonne



avec une étude de Jean Bertot



Librairie Le Gouzien à Quimper

L'ÈRE BRETONNE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Reine Anne.

L'Ere Bretonne. (Ouvrage couronné par l'Académie Française).

La Chanson du Cidre.

La Bible (d'Adam à Jésus).

La Comédie Française à Quimper, 1792. Comédie en deux actes, en vers..... Epuisé.

Princesses tragiques et grandes amoureuses.... Epuisé.

Les six Femmes d'Henri VIII. Suivi de Marie Stuart.

La Fiancée de Corneille. Grande scène en vers pour le tri-centenaire de Corneille.

La Champmeslé. Un acte en vers.

Molière Vainqueur. Quatre actes en vers.

La Mort d'Etienne Marcel. Drame en quatre actes en vers.

Genséric punit une Impératrice. Un acte en vers.

Théâtre complet..... Epuisé.

Breiz-Izel. Réédition des 120 dessins d'Ollivier Perrin, avec notes et préface de F. Le Guyader.

Les Tomes I, II et III du *Catalogue de la Bibliothèque de Quimper.*

EN PREPARATION :

Un volume de *Poèmes inédits.*

FRÉDÉRIC LE GUYADER

L'Ère Bretonne

Ouvrage couronné par l'Académie Française

DEUXIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE DE L'ASSASSINAT DE L'ÉVÊQUE AUDREIN

ET PRÉCÉDÉE D'UNE

ÉTUDE SUR FRÉDÉRIC LE GUYADER

PAR JEAN BERTOT

BREST
IMPRIMERIE, 4, RUE DU CHATEAU
1928



Frédéric Le Guyader et l'Ere Bretonne⁽¹⁾

L'Homme et l'Œuvre

Lorsque Dante passait sur les quais de Florence, les gens disaient en se poussant du coude : « Voilà celui qui revient de l'enfer ! »

Et ils le regardaient avec une sorte de respect religieux.

Combien de Quimpérois se sont dit, en voyant chaque jour Frédéric Le Guyader se rendre, de son pas tranquille, à la Bibliothèque dont il avait la garde : — Voilà celui qui a élevé à la Bretagne un monument de gloire impérissable ?

Hélas ! A notre époque le poète est bien dépaysé dans un monde qui ne le comprend pas. Parmi tant d'ingénieurs, d'aviateurs, d'industriels, de commerçants qui se ruent vers la fortune et qui, les yeux fixés, les nerfs tendus vers un but unique, ne veulent pas voir les fleurs du chemin, il reste bien loin en arrière. Que lui importe ? Son idéal n'est pas celui de tous ces coureurs, et il se garde bien d'entrer dans la mêlée.

Aux temps bibliques, alors qu'on croyait que le poète était l'interprète du Très-Haut, on eût mis Le Guyader au rang des Rois ou des Prophètes. Athènes lui eût élevé des statues et l'aurait appelé aux plus hautes charges de l'Etat.

(1) L'ERE BRETONNE (nouvelle édition, augmentée) est en vente à la Librairie Le Goaziou, 7 rue Saint-François, Quimper, 1 vol. 12 francs, franco 13 fr. 50.

— Nous avons, il est vrai, l'Académie. Elle se compose d'un certain nombre de vaillants guerriers, d'un fort lot d'hommes politiques, de représentants de la Noblesse et du Clergé, de quelques écrivains, et d'un ou deux poètes, bien apparentés ou poussés là par quelque influente coterie.

Si l'Académie était ce qu'elle devrait être, c'est-à-dire l'élite des Lettres Françaises, la place de Frédéric Le Guyader y eût été toute marquée.

**

Il naquit le 17 mars 1847, à Brasparts, au cœur même de ces rudes montagnes d'Arrée qui sont comme l'ossature de la Bretagne. Naitre à quelques centaines de mètres de cet admirable Mont Saint-Michel d'Arrée, d'où le regard s'étend depuis le rivage de Saint-Pol-de-Léon jusqu'à celui de la rade de Brest, naitre au milieu de ces granits inébranlables et hautains qui donnent à ce pays son cachet d'austère grandeur, on n'est pas plus breton.

« Ses regards d'enfant joyeux et rêveur tour à tour, a dit M. Yvenac, le maire actuel de Brasparts, s'enchantèrent de nos beaux paysages, de nos landes si brillantes au printemps, de nos bruyères si roses à l'automne, de nos chemins creux enfouis sous le feuillage, de nos ruisseaux qui coulent en bouillonnant parmi les rochers vêtus de mousses vertes, des montagnes d'Arrée qui ferment au Nord notre horizon de leur fauve barrière... Depuis quatre-vingts ans Brasparts s'est bien transformé. Le progrès y a, comme partout, marqué son empreinte. Mais Frédéric Le Guyader l'a connu dans sa simplicité primitive, alors que la route de Morlaix à Quimper remplaçait à peine les affreux chemins boueux et défoncés où l'on ne pouvait voyager qu'à cheval; alors que les loups se voyaient encore nombreux, rôdant en plein jour autour des villages; alors que le grand bonheur des enfants était l'arrivée d'un vieux

colporteur aveugle, ancien soldat de Napoléon 1^{er}, qui ouvrait pour eux son havresac plein de trésors, complaints, chansons bretonnes, images d'Epinal colorées. »

Ces premières impressions de la Bretagne Bretonnante, Le Guyader les garda toute sa vie et les a fait passer dans son œuvre.

Il fit de bonnes études au Collège de Quimper, puis alla faire son droit à Rennes. C'est là que s'éveilla en lui la vocation poétique. Victor Hugo était alors à l'apogée de sa gloire. Les jeunes cerveaux ne pouvaient échapper à son emprise. Le Guyader n'y échappa point. Ses débuts furent une pièce de théâtre : *Le Roi s'ennuie*, dont le titre seul indique l'influence du maître de Guernesey. Cette pièce fut jouée sur le Théâtre de Rennes, et souleva un enthousiasme indescriptible. A vingt ans, le jeune auteur connut tous les enivrements de la gloire et put se dire comme le Napoléon de Victor Hugo : « l'avenir, l'avenir, l'avenir est à moi ! »

À cet acte succéda une pièce plus importante : *Le Masque de la mort rouge*, en trois actes cette fois, inspiré par un conte d'Edgar Poë. Il avait alors adopté le pseudonyme de Frédéric Fontenelle qu'il garda assez longtemps. On sait que l'illustre Fra Diavolo breton s'appelait de son vrai nom Guy-Eder.

Vint la guerre, et la lyre céda la parole au canon. Voici Le Guyader à Paris en 1870, où il fait vaillamment son devoir pendant le siège. Il se lia alors avec des littérateurs dont plusieurs devaient arriver à la haute notoriété, et qui lui ont toujours conservé leur amitié. Peut-être rêva-t-il alors de se faire une place à Paris, dans cette République des Lettres dont il eût été un des plus beaux fleurons.

Mais le sort en décida autrement. Des circonstances imprévues l'obligèrent de retourner en Bretagne. Il dut accepter une place honorable mais modeste dans l'Administration des Finances. Il fut un fonctionnaire consciencieux et probe. Fort heureusement ses fonctions ne l'absorbaient pas au point de l'empêcher de se livrer à son penchant pour la poésie. Qu'il

occupât successivement des postes à Douarnenez, à Saint-Brieuc, à Pontrioux, c'est de cette époque que datent ses plus belles œuvres.

Puis enfin il vint se fixer à Quimper, où il trouve un emploi digne de lui. Conservateur de la Bibliothèque, c'était lui donner comme compagnons les auteurs qui lui étaient chers, les livres qu'il aimait et où il avait puisé l'immense érudition sur laquelle sont basées ses œuvres capitales, l'Ere Bretonne, Princesse Tragiques et Grandes Amoureuses, et tant d'autres. Dans cet asile des livres il se montrait accueillant et d'une complaisance sans bornes.

Il se fait bâtir une petite maison bien simple, la maison du Sage: Utinam veris replentur amici. Et là, ses fenêtres ouvrant sur un des plus beaux horizons des environs de Quimper, aspirant l'air vif et frais qui arrive du large par l'avenue enchantée de l'Odet, il travaille, encouragé par l'admirable compagne dont le dévouement et l'amour illuminèrent sa vie intime et qui, lui parti, consacre encore ses jours à répandre au loin la gloire et la réputation de son cher grand homme.

C'est dans cette maison de Kerfeunteun que nous l'avons connu, qu'au cours de longs entretiens, puis plus tard d'une correspondance pleine d'abandon et de charme, nous avons pu apprécier toute la grandeur de cet esprit qui, revenu des grands espoirs, n'avait jamais renoncé aux vastes pensées; que nous avons pénétré au fond de cette âme noble et haute, où l'indignation cédait souvent la place à la malice et à un sourire pétillant d'esprit. Il jugeait les hommes et les choses à leur juste valeur. Il les jugeait de haut, et avec un coup d'œil infallible. Les anciens appelaient les poètes Vates et leur reconnaissaient une science de divination au-dessus des autres humains. Tel était Frédéric Le Guyader.

C'est dans cette tour d'ivoire qu'il s'est éteint le 13 novembre 1926. Une plaque signale cette demeure à l'attention des

passants et la commune de Kerfeunteun a eu la touchante pensée de donner le nom de « Quartier Frédéric Le Guyader » à cette partie du bourg (1)

**

On a dit de lui qu'il fut un modeste. Nous ne croyons pas le mot exact.

Si l'on entend par là qu'il ne s'abaissa jamais à ces compromissions, à ces démarches basses, à ces platitudes auxquelles il faut avoir recours lorsque l'on brigue les honneurs officiels ou la faveur des grands de ce monde, soit.

Nous voyons là plutôt un très beau côté de son caractère : la fierté. Nul ne porta plus haut que lui cette noble qualité du breton.

Chaque province a son caractère propre. Le Normand est fûté. Le Provençal est loquace. Le Bourguignon est rond. Le Breton est fier.

Voyez le profil de la plupart des vieux paysans lorsqu'ils suivent la bannière, aux pardons : il a une expression que vous ne retrouverez nulle part ailleurs, fière au point d'en être imposante.

(1) Une souscription publique a permis d'élever à Frédéric Le Guyader, dans le petit cimetière de Kerfeunteun, une stèle où le bon sculpteur Quillivic a reproduit ses traits en un médaillon taillé dans le granit.

Ce monument fut inauguré le 25 septembre 1927. De beaux discours furent prononcés par M. Verchin, président du Comité de la souscription, par M. Yvenat, maire de Brasparts, par M. Boulloux-Lafont, député, par M. Le Hars, sénateur, maire de Quimper, et par M. Eugène Le Mouél, délégué par la Société des Gens de Lettres.

Mais la Bretagne n'est pas quitte envers celui qui l'a si bien chantée. Un jour viendra où, sur l'une des places publiques de Quimper, on verra se dresser un monument digne d'elle et de lui.

La fierté de Le Guyader n'était pas extérieure. Aimable, accueillant, rempli de bonhomie, beaucoup de gens ont pu croire qu'il s'ignorait lui-même, et que, comme on disait sottement jadis de La Fontaine, « il portait des vers comme un premier porte des prunes. »

Erreur absolue. Le Guyader connaissait sa valeur et la valeur de ses œuvres. Il les appréciait comme il convient et s'il ne s'en est pas servi pour se hisser aux honneurs, c'est qu'il eût rougi de faire la moindre courbette.

C'est aussi qu'il était à un très haut point philosophe, dans le sens le plus chrétien et le plus consolant du mot, et que, les yeux fixés sur un idéal qui n'était pas de cette terre, les pettesses humaines n'avaient pas prise sur lui.

Et cet homme d'une si magnifique fierté était aussi d'une inépuisable bonté. Aussi familier avec les petits qu'il était distant avec les puissants, il était « populaire » dans le meilleur sens du terme.

Et quel ami incomparable! Celui qui écrit ces lignes et qui en les écrivant sent sa plume trembler d'émotion, sait par expérience jusqu'où pouvaient aller sa fidélité et son dévouement.

Ce fut plus qu'un grand écrivain: ce fut un grand cœur.



Après avoir parlé de l'homme, disons maintenant quelques mots de l'auteur.

La vie toute unie de Frédéric Le Guyader se résume en ses ouvrages.

Il s'est fait un tel renom comme poète que l'on se rappelle à peine qu'il écrivait fort bien en prose, La Dépêche de Brest a publié de lui plusieurs feuilletons. En 1907 et 1908 le Progrès du Finistère publia: Les aventures du Seigneur Tête de Cor-

beau, la Pierre tremblante de Trégunc, l'Histoire d'un trésor à Pont-l'Abbé, Une affaire mystérieuse à Audierne, Digne de son bonheur, Cœur de Paysanne, ce dernier récit signé Le Tisserand, traduction française de son nom breton.

Nul doute que s'il eût continué dans cette voie, il aurait relevé un genre qui souffre depuis bien longtemps d'une médiocrité congénitale.

Mais si Pégase a des ailes, ce n'est pas pour trotter sur les grandes routes et les chemins battus, mais bien pour planer en plein azur.

Le Guyader se sentait poète avant tout. Il se savait de taille à se mesurer avec les plus magnifiques sujets. Et alors paraissent les grandes œuvres qui ont fait sa gloire.

Il ne faut pas dire: Frédéric Le Guyader, poète breton; mais Frédéric Le Guyader, poète français.

En effet, si Le Guyader a eu grande joie à traiter des sujets bretons, tels que l'Ere Bretonne et la Chanson du Cidre, c'est en français qu'il écrit, et non en langue bretonne. Si répandue que soit cette langue, des ouvrages écrits en ce dialecte ne pourraient espérer atteindre tous les lecteurs. Les poèmes de Mistral ne sont lus qu'en Provence.

Il écrivait en français, et quel français! quelle langue admirable! Le vers de Le Guyader, qui se débarrassa bien vite de l'influence de Victor Hugo, se vers est bien à lui; il est solide, robuste, honnête. Aucune concession au goût du jour, aucun mot inutile, aucune cheville. C'est véritablement le vers classique. Nous savons des poètes qui, avant de se mettre à l'œuvre, ont l'habitude de lire quelques pages de Le Guyader: excellente méthode d'entraînement, excellent modèle à suivre et à proposer aux jeunes plus ou moins décadents qui déshonorent nos lettres françaises.

Alors il publie successivement La Reine Anne, que nous retrouverons dans l'Ere Bretonne, (1898) La Bible d'Adam à Jésus (1900), la Chanson du Cidre (1901), Princesses tragiques et Grandes Amoureuses.



La Bible! Quel programme pour un poète! Que de tableaux divers! quelle fresque splendide Le Guyader a brossée sur ce thème! Bien qu'il ait malicieusement pris pour épigraphe les paroles de la Genèse: « Et Dieu se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et il en fut affligé dans son cœur » ce n'est pas la note pessimiste qui domine dans le poème, c'est la note historique et traditionnelle. Avec quel plaisir nous retrouverons, embellie et parée des splendides atours poétiques, l'Histoire Sainte que balbutièrent nos premiers ans!

Au début l'auteur se laisse emporter par un anathème imprévu: Adam le choque.

Ce rustre, vicieux, et funeste, en naissant,
Epais, grossier, brutal, velu, haut de stature,
De tous les animaux le moins intéressant,

il le déteste:

Que maudit soit l'Eden et sa postérité!
Sans cet Adam pervers, et cette Eve féconde,
La Terre n'aurait pas connu l'Humanité.

Mais à côté de cela, et cet accès de misanthropie passé, quels ravissants tableaux, vraiment bibliques, vraiment orientaux! Voici le puits de Rébecca:

O puits de Rébecca, puits d'amour, puits biblique,
Je te salue, ô puits d'amour, ô puits divin!
O vierges, hormis vous et l'amour, tout est vain,
Source d'amour, source de vie, on vous adore.
O vierges, venez donc, remplissez votre amphore.

Voici Jacob s'enfuyant de Nachor avec tous ses troupeaux:

Les vaches, les taureaux, les ânes, les ânesses,
Les chèvres et les boucs, les brebis, les béliers,
Marchent, en longs troupeaux, sous l'œil des chameliers.
On dirait, à les voir, un océan de laine,
Qui jusqu'à l'horizon, ondule dans la plaine.

Suivant pas à pas les livres saints, nous assistons à l'Exode, à la marche vers la Terre Promise, à l'exécution d'Eglon, l'ignoble roi de Moab, « ce goinfre, qui n'a que du ventre et des vices », par Ahod, à celle de Sisara par Jahel, femme d'Haber; aux séductions de Dalila, aux exploits de Samson; aux excentricités de Saül le Roi-foi; à la lutte de David et de Goliath, qui est un des plus intéressants passages de l'ouvrage. Nous voyons la Reine de Saba venir saluer Salomon, Job sur son fumier, n'ayant plus

Que les restes des chiens pour toute nourriture.

Nous écoutons les imprécations d'Ezéchiel. Cette page est une des plus saisissantes. Nous suivons Judith au camp d'Holopherne, Charlotte Corday de Judée:

Elle prend aux cheveux, comme fait le bourreau,
La tête du tyran. Son bras divin se lève.
Et le corps d'Holopherne a roulé sous le glaive.

Et, pour finir, l'histoire de Ruth et Booz. Ici, involontairement, la comparaison s'impose avec un morceau célèbre qui est un pur chef-d'œuvre. Or le poème de Le Guyader supporte la comparaison à force de simplicité et de vérité. Voyez la description de Ruth la glaneuse:

...Dans la majesté de sa beauté sereine
C'était une glaneuse et c'était une reine.
Les épis mûrs semblaient caresser son beau sein.
Et les insectes d'or, comme un joyeux essaim,
Bourdonnaient autour d'elle et dans l'azur en fête.

Et là s'arrête cette Bible de poète, racontée avec un tel respect, une telle foi que les théologiens l'admirent autant que les artistes.

*
**

La Chanson du Cidre révèle un *Le Guyader* tout différent. Il s'est plu à verser dans ce livre exubérant et joyeux tout ce qu'il y avait en lui de forte gaiété et d'esprit quelque peu narquois.

C'est celui de ses ouvrages qui est le plus accessible à la masse du public, surtout du public breton, qui s'y retrouve avec plaisir. Le bonheur de vivre, de profiter des bonnes choses que le pays plantureux met à notre disposition, éclate à chaque page de ce recueil auquel nous ne connaissons pas de rival.

C'est, a-t-on dit, rabelaisien. C'est mieux. Le rire de Rabelais n'est pas aussi sain ni aussi franc. Et les ignominies rabelaisiennes ne souillent pas les pages de ce poème qui dans sa truculence et son exubérance reste malgré tout littéraire et honnête.

Tout est à citer. Même un passage ravissant de la préface:

« Tout dernièrement, un soir de septembre, nous voyageons en voiture de Beg-Meil à Bénodet. Nous venions de traverser Fouesnant, quand à cent mètres à peine du bourg, une belle fille de quinze à seize ans descendit d'un champ sur la route, conduisant, par un bout de corde, un jeune cheval qu'elle ramenait à la ferme. Les pieds nus et les jupes courtes, coiffée de cette adorable coiffe « de tous les jours », plus jolie peut-être que celle des dimanches, le cou dégagé dans sa large collerette un peu fripée et défraîchie, son jeune corsage mal épinglé, la fillette marchait, tenant d'une main négligente le bout de corde, et de l'autre puisant dans les deux poches de son tablier de belles pommes rouges qu'elle croquait à belles dents. Et ce fut une fête pour nos yeux de voir ceci: chaque pomme à demi croquée, la jeune fille l'offrait, dans le creux de sa main, au jeune cheval qui la prenait fort golanment. Et, pour achever ce tableau ravissant, dans le cadre idéal du pays Fouesnantais,

voici que la mignonne, tout en croquant ses pommes se mit à danser la gavotte sur le chemin, et derrière elle, comme énamouré au contact de cette jolie fille, le cheval secouait sa crinière et semblait danser du même pas que la belle. »

Ne voilà-t-il pas une scène délicieuse, et y a-t-il beaucoup de pages d'Alphonse Daudet qui pourraient rivaliser avec celle-ci?

Pour décrire ainsi, il faut être peintre. *Le Guyader* l'était: il dessinait admirablement. Et c'est pourquoi chez lui le poète voit si juste et si vrai.

Dans *La Chanson du Cidre*, il y a, bien entendu, maints propos de beuveries, maint hymne au cidre, maints récits de « haulte gresse ».

Il y a la petite pièce intitulée: *Le meilleur cidre du monde*.

Rêvez une liqueur à votre fantaisie;
Distillez le Nectar, sublimez l'Ambroisie;
Mêlez le miel d'Hymette au suc du raisin mûr;
Pillez tous les côteaux, l'Épernay, le Saumur,
Madère, Malaga, Porto, d'autres encore!
Versez dans le cristal un rayon de l'Aurore...
Homme heureux, saluez, et buvez, maintenant.
O buveur, vous buvez du Cidre de Fouesnant.

Mais il y a aussi maints chapitres gracieux, fiers, malins, d'une observation très juste, tels que *Mavournen*, *La Chipoteuse*, *Le Pater de Saint-Rivoal*. Et une pièce d'une inspiration très haute, qui termine l'ouvrage, et où l'âme du bon poète se peint tout entière: *Le Rire est sain, la Pitié est bonne*.

Eh bien, faisons la guerre à la souffrance, au mal...
Pour plaire à Dieu, faisons un Dieu de la Pitié.

*
**

Revenons au sérieux avec *Princesses Tragiques et Grandes Amoureuses*.

Il était digne d'un érudit comme *Le Guyader*, qui connaissait le fonds et le tréfonds de l'histoire, d'entreprendre de faire une galerie de portraits de femmes célèbres. Galerie somptueuse au milieu de laquelle on se promène comme dans les salles d'un de ces musées d'Italie tout peuplés de toiles superbes du Titien ou de Véronèse.

Le livre débute par l'histoire des six femmes d'Henri VIII.

Le poète se complait à décrire ce potentat répugnant, adipeux et cruel, qui a l'air « d'un buveur de Kermesse », et dont le corps bouffi de graisse

Respire la luxure, et la concupiscence.

Et défilent devant nous les victimes de ce monstre: Catherine Howard, Anne Boleyn, Jane Seymour, épousée le lendemain même de la décollation de l'épouse qui la précédait:

...Et qui saut, dans cette nuit d'effroi,
Vit-elle, comme un blanc fantôme, ouvrant la porte,
Surgir Anne Boleyn, la pauvre Reine morte...

Puis Anne de Clèves, et la petite Catherine Howard, décapitée elle aussi, et Catherine Parr, qui eut la chance de voir mourir avant elle le monstre qui lui eût fait subir le sort des autres.

Ensuite le poète raconte la vie et la mort de la douce Marie Stuart, reine d'Ecosse, reine de France. Toujours fidèle à sa méthode, il serre l'histoire de près, et ne se permet aucune de ces licences qui sont coutumières aux poètes et aux peintres, pictoribus atque poetis quilibet audendi. Il s'est visiblement attaché à son modèle, et le venge des méchancetés inexplicables de Michélet, qui l'appelle « une grosse chamelle rousse », alors qu'elle était svelte et brune. Tout le poème qui lui est consacré, et qui est considérable, est un modèle de grâce et de probité littéraire. On le lit avec un intérêt qui ne fléchit pas un instant.

Passons trop rapidement devant Catherine de Médicis.
« Louve sinistre aux flancs féconds », mère

De jeunes louveteaux, sanguinaires comme elle;

devant la Reine Margot.

Brune, fraîche de peau, des yeux d'un joli bleu,
Faites au moule, un beau sein, qu'elle cachait très peu;

devant Madame de Chevreuse, devant Mademoiselle de Haute-Jort, la petite maîtresse platonique de Louis XIII; devant Anne d'Autriche; devant Louise de La Vallière dont il parle avec une tendresse toute particulière et dont il peint très délicatement l'idylle, puis le repentir et la disparition dans l'ombre du Carmel; — devant la Montespan, au triomphe insolent; — devant Mademoiselle de Fontanges, qui mourut en couches, « Restée au service du Roy »; — devant Madame de Maintenon, la belle Veuve; — devant Madame Du Barry, et Charlotte Corday et l'Impératrice Joséphine, et Mademoiselle Georges, la belle actrice, sa rivale. Madame Récamier et Rachel complètent cet ensemble unique, traité avec une délicatesse de touche merveilleuse.

C'est sur la scène que Frédéric Le Guyader avait connu ses premiers succès.

Le théâtre l'attirait, comme il attire tous ceux qui s'adressent au public. S'il eût vécu à Paris, il aurait pu assurément retrouver sur un « subventionné », à l'Odéon ou au Théâtre Français, l'estime des lettrés et la faveur des foules. La Comédie Française a représenté des « à propos » qui ne valent certes pas Molière Vainqueur, La Fiancée de Corneille, La Champmeslé, trois pièces qui figurent dans son volume de « Théâtre Complet ».

Ces actes sont d'ailleurs très attachants à la lecture, où l'on apprécie mieux la valeur littéraire des vers et les intentions de l'auteur.

Le théâtre de *Le Guyader* est un « théâtre à lire ». Et cette lecture est chose détectable. Molière vainqueur le domine : c'est une pièce fort importante en quatre actes, qui honorerait le théâtre placé sous l'invocation du grand Comique. Elle est non seulement écrite en perfection, comme bien on se l'imagine, mais fort amusante, et les personnages créés par l'immortel Poquelin, *Diafoirus*, *Vadius*, *Monsieur Jourdain*, *Don Juan*, *Argan*, sont amenés avec infiniment d'esprit.

fatigué des éternelles gaudrioles d'adultère des *Bernstein* et des *Bataille*. L'œuvre de *Le Guyader* est de celles qui peuvent attendre et dont le temps ne fait que rehausser la valeur.

La Mort d'Étienne Marcel est un de ces grands drames historiques remplis d'admirables tirades, et qui, devenant de plus en plus mouvementés de scène en scène finissent par un dénouement fort tragique. La vogue n'est plus à ces nobles et grandioses pages d'histoire. On y reviendra, quand on sera

Genséric punit une Impératrice est encore un acte historique, qui se passe à Rome, au palais des Empereurs en 455 après Jésus-Christ, époque peu connue de la plupart et mal enseignée dans les écoles, époque abominable où l'Empire romain ne mérita jamais mieux le nom de Bas-Empire, où une impératrice était transformée en servante et où l'on his-
sait sur le trône des misérables sortant de la boue.

Cet acte ne fut pas écrit pour la scène. Il est cependant d'une grande allure et supporterait facilement le feu de la rampe.

Enfin n'oublions pas une comédie en deux actes, pleine de verve et d'entrain, qui ne figure pas dans le volume du « Théâtre Complet », et qui porte le titre de *La Comédie Française à Quimper*. Ce titre n'est pas très « théâtre », mais il dit bien ce qu'il veut dire.

Ces deux actes, représentés à plusieurs reprises sur le théâtre de Quimper, ont été l'objet d'un accueil aussi enthousiaste que mérité.

L'ÈRE BRETONNE

Pour entreprendre de chanter la Bretagne depuis les temps fabuleux et préhistoriques, jusqu'à nos jours, jusqu'à *Renan*, *Tiercelin* et *Hémon*, il fallait que *Frédéric Le Guyader* eût une foi robuste dans sa vaillance et sa force.

L'entreprise était gigantesque : car est-il une histoire plus grandiose, plus variée, plus mouvementée que celle de cette contrée merveilleuse, un peu sauvage, un peu mystérieuse, que sa langue et le caractère abrupt de ses enfants mettent à part des autres ?

Pour gigantesque qu'il fût, *Le Guyader* trouva l'effort à sa taille et se mit à l'œuvre avec l'ardeur tenace et le courage inattaquable de sa race.

Et de ce travail auquel il consacra tant de veilles, est sorti ce chef-d'œuvre : l'Ère Bretonne. Travail qu'un Breton seul pouvait oser et mener à sa fin.

On est toujours tenté, vu la grandeur de l'épopée, de comparer l'Ère Bretonne à la Légende des Siècles. Il faut résister à cette tentation.

La Légende des Siècles est une œuvre géniale. Mais sa lecture ne va pas sans quelque fatigue. Malgré les oasis qu'on rencontre sur sa route, on arrive à la fin un peu étourdi de son tintamarre, héroïque sans doute, mais terriblement bruyant. Jamais *Hugo* n'a usé avec plus de brio de ses deux instruments favoris, l'hyperbole et l'antithèse, qui dans le splendide concert de ses vers, sont les leitmotivs inévitables.

Tout autre est l'Ère Bretonne. Alors que *Victor Hugo* semble toujours regarder si on l'écoute, *Le Guyader* travaille pour lui, pour sa satisfaction personnelle : on pourrait dire de l'Ère Bretonne ce que *Jeanne d'Albret* disait de *Henri IV*, qu'elle a été « enfantée dans la joie ».

La forme aussi est toute différente. Jamais Le Guyader ne s'est mieux affranchi de l'influence romantique. Plus que nulle part, son vers est bien à lui.

Suivant sa méthode habituelle, c'est l'ordre chronologique qui le guide. Au début, on trouve le morceau intitulé Les Aieux.

Il y a cinq mille ans, parti des bords du Gange,
Un grand Peuple, instrument aveugle du Destin,
S'est mis en marche, allant vers l'Occident lointain,
Et ce Peuple sacré parle une langue étrange.

Chaque jour, à l'aurore, heure de son réveil,
Il se lève, et poursuit son exode rigide.
Et, du clair Orient vers l'Occident frigde,
Il s'avance, attentif aux couchers de soleil.

.....

Il marche, jusqu'au jour où l'Océan rêvé
Roulera, sous ses pieds, l'écume de son onde.
Alors, ayant atteint les limites du Monde,
Il se reposera dans l'Occident trouvé.

Ne dirait-on pas une de ces marches solennelles que jouent les grandes orgues, au moment où un immense cortège pénètre sous les voûtes des vastes cathédrales.

Entrons dans cet édifice que nous ouvre le poète.

Nous trouvons aussitôt le récit épique de la lutte entre le Volcan et l'Océan. Certainement la page la plus grandiose qu'ait jamais écrite le poète:

Une nuit la Tempête éclata sur l'Armor,
et la Tempête finie,

Un soleil vert montait à l'horizon blafard.
Et les pâles humains virent d'un œil hagard,
Le bouleversement qui transformait la terre.
Il ne restait plus rien du monstrueux cratère,
L'Océan, ce lutteur toujours victorieux,
Avait tout nivelé, sous son flot furieux;
Et, remplaçant les caps, les forêts, les montagnes,
Une mer s'étendait, séparant deux Breagnes...

Mais l'homme paraît, et le poète nous fait des Peuples primitifs de l'Armor une peinture presque idyllique, qui nous ferait envier cette époque où l'homme avait moins de besoins, moins de vices; peu à peu, c'est l'âge de bronze, puis l'âge de fer, et les femmes se parent

De torques merveilleux où leur cou s'emprisonne.

Vient le Culte de la Pierre.

Quand les menhirs géants, sur la splendeur du soir
Profilèrent nettement leur grand fantôme noir,
Les Celtes saluaient, du seuil de leurs chaumières,
Leurs impassibles Dieux, debout dans les bruyères.

Et l'Epoque Romaine, où Le Guyader raconte, avec quelle grâce, un Mariage de Vestale. Mais les Romains disparaissent, engloutis sous les flots furieux et troubles des Barbares, Goths, Huns, Vandales.

Tous les fléaux de Dieu passent l'un après l'autre.

Et le poète consacre de belles pages à la fille du Roi d'Is,

Dahut, indigne fille, indigne souveraine,
Deux fois reine et surtout reine par la beauté,
Mais ardente au plaisir jusqu'à la cruauté!

c'est le drame, le vol de la clef d'or, et la dernière nuit d'Is: Place à la mer! pendant que la Tempête rugit autour de lui et de sa fille qu'il a prise en croupe...

Et nous entrons dans le Moyen-âge noir, où les moines des premiers siècles

Penchés sur l'éternel vélin des Cartulaires,

travaillaient sous les arceaux des cloîtres à sauver pour les siècles futurs quelques bribes des siècles passés. L'abbaye de Saint-Mathieu, suspendue sur les flots; les Paysans de l'An

Mille, L'An Mille lui-même, sont pour l'auteur l'occasion de faire des vers magnifiques. Il conte dramatiquement l'épisode des amours de Roland de Locronan et d'Yseult du Juch.

Mais

Comme un long cauchemar, l'interminable Nuit
A passé sur le monde, et ne l'a pas détruit.
L'An Mille-Un va s'ouvrir sur un jour printanier,
Et le soleil d'hier n'était pas le dernier !

L'Histoire continuera donc, et l'Epopée. Nous entrons dans les « Temps héroïques », Duguesclin et le Siège de Rennes en 1356, sont racontés avec une verve endiablée.

Moi, dit avec bonhomie Le Guyader,

Moi, je conte l'histoire à la bonne franquette.

Ne nous y fions pas. L'artiste est derrière le conteur. La preuve, c'est le mirifique poème de La Reine Anne.

Un chef-d'œuvre dans un chef-d'œuvre.

Cette petite Reine Anne, avec quelle tendresse il en parle ! Il en est presque amoureux. Il lui consacre, pour notre plus grand plaisir, une partie très importante de son livre. Il nous fait voyager avec elle, de Brest à Concarneau.

Passant par le Folgoët, Lesneven, Concarneau,
Pour de là pénétrer dedans la Cornouailles,
A travers ce pays hérissé de broussailles,
D'ajoncs fleuris, de bois chenus où l'œil se perd.

Rien d'amusant comme ce voyage, l'accueil glacial des moines de Lesneven, la ripaille de Landerneau. Ah ! cette bombance de Landerneau ! L'auteur s'en est donné à cœur joie : description du festin, description du menu, description

De l'incommensurable et colossal gâteau
Auquel la Lune aurait pu servir de plateau,

Description gauloise des suites de festin auprès duquel les Noces de Gamache ne sont que macération de trappistes. Tout y est.

L'Entrée nocturne à Quimper où le Vieux Mont Frugy,

Comme un lion couché, gardant sa bonne ville
Allonge son dos fauve au bord de l'eau tranquille.

Et la Noce des trente fils de Trégon-mab, où la petite Reine danse avec Tortic-lé-Tors. Et tous les épisodes enfin, où le talent du poète se montre d'une souplesse et d'une variété pleines d'imprévu.

Et nous arrivons à la Ligue, au Brigand La Fontenelle. Et à Madame de Sévigné. Et rien n'est joli comme les mésaventures de la divine marquise se rendant aux Rochers, mises en sonnets par notre poète.

Les temps modernes, Lamennais, Châteaubriant, Renan, d'autres encore, qui, à côté de ces personnages presque mythologiques à force d'être énormes, paraissent malgré tout un peu étriques, que voulez-vous ? Ils sont à l'échelle de notre époque, où l'héroïsme est rare et où le « Dîner Celtique » a remplacé les formidables beuveries d'antan.

Et une pièce splendide : Gloire à la Langue Celtique clôt ce recueil d'une si haute tenue :

Les Conquérants romains, leur orgueil, leur victoire,
Dorment dans le linceul qu'a recousu l'Histoire.
Les Césars ne sont plus, et le latin est mort,
Mais le breton se parle aux rives de l'Armor...
La langue des Césars, des Brutus, des Catons,
Est morte, et nous parlons le Celte, nous, Bretons !

**

L'Académie Française, un jour, dans un accès de justice,
couronna l'Ere Bretonne.

**

Et maintenant, viennent les années et les siècles ! Indissolublement liée aux rocs de granit dont est faite la Bretagne,

à ses clochers à jour qui découpent sur le ciel leur silhouette séculaire, à ce Menez-Hom dont les trois sommets grandissent à mesure qu'on s'éloigne, l'œuvre de Frédéric Le Guyader défie avec eux les atteintes du temps. Aussi longtemps qu'il y aura un pays d'Armor et des cœurs bretons, aussi longtemps qu'il y aura un pays de France et une langue française, cette œuvre, immortelle et superbe, vivra dans la mémoire des hommes !

JEAN BERTOT.

L'ÈRE BRETONNE

Les Temps Fabuleux



HERCULE

I

DEVANT L'ÎLE DE SEIN

Hercule, ayant purgé de monstres l'Univers,
S'oubliait près d'Omphale, en des amours sereines,
Quand il apprit qu'au loin d'effrayantes Sirènes
Peuplaient une Ile affreuse, aux Portes des Enfers.

Ecueil prodigieux, ses bords étaient couverts
De cadavres humains, de débris de carènes.
Là, sur l'Océan noir, régnaient en souveraines
Ces Charmeuses aux seins rigides, aux yeux verts.

Hercule, s'arrachant aux caresses d'Omphale,
Reprit l'arc qui frappa les oiseaux de Stymphale,
Revêtit son armure et se mit en chemin (1).

Et, dans cette rapide et facile Conquête,
Pour compagnon de route il ne prit qu'un Poète :
C'était Orphée, avec sa Lyre d'or en main.

(1) « Gardez-vous bien, dit Samuel Bochart, de ranger au nombre des fables l'expédition d'Hercule dans les Gaules, etc. » — Notes de Kerdanet. Vie de Saint-Paul, page 209.

II

ORPHÉE

Or, quand Hercule vit surgir le Raz de Sein,
Où, plus noir que le Styx, l'Océan se lamente,
Le Titan qui dompta le Monstre d'Erymanthe
Fut pris de peur, devant son périlleux dessein.

Des Sirènes, déjà, le formidable essaim
Assiégeait son Vaisseau, perdu dans la tourmente,
Et la Mer, cette ogresse affamée et démente,
Menaçait d'engloutir Hercule dans son sein.

Livide, tout tremblant, le Héros de Tirynthe,
Pressant le tendre Orphée en une folle étreinte,
Invoquait tous les Dieux, et ses cris étaient vains.

Mais Orphée accorda sa Lyre enchanteresse.
Et la Mer se fit douce. Et, comme dans l'ivresse,
Les Sirènes prêtaient l'oreille aux chants divins (1).

(1) « Hercule, avant d'atteindre les côtes d'Aginense, avait traversé un nouveau détroit de Charybde, et arrivé à la vue de l'Île des Sirènes (l'île de Sein), les accords de la lyre d'Orphée l'avaient préservé de leurs enchantements. » — Kerdanet, notes de la vie de Saint-Paul, p. 209.

LA LANGUE MÈRE

Est-elle éclosée avec la Genèse chrétienne,
Notre Langue ? L'Eden, paradis de Milton,
Nous est témoin qu'Adam parlait le pur breton,
Aux pieds d'Eve chantant son amoureuse antienne (1).

Et ne touchons-nous pas à la Langue indienne
Par le Sanscrit, qui n'est que notre rejeton (2) ?
Mais c'est peu de Moïse et de Vichnou. Sait-on
Que le breton remonte à l'aurore païenne ?

Saturne, le mangeur de Dieux, fils d'Uranus,
Avant de partager le trône de Janus,
Dans l'île d'Ouessant vécut en taciturne (3).

Oui, le père des Dieux séjourna dans l'Armor.
Et tout le monde sait qu'au temps de l'Age d'or,
On parlait le breton à la Cour de Saturne (4).

(1) Cette belle théorie est due, je crois, à La Tour d'Auvergne.

(2) Est-il besoin de dire que la thèse contraire serait plus près de la vérité ?

(3) « L'île d'Ouessant était entièrement consacrée à Saturne. Homère et Plutarque donnent à cette île le joli nom d'Ogygie, et Saturne y fut détenu prisonnier par Jupiter ». — Voir les notes de Kerdanet sur les ruines du temple de Saturne à Ouessant, d'après Thévenard, p. 205 et 206.

(4) « Dans ce temps-là, suivant le P. Pezron, on parlait le celtique à la Cour du Roi Saturne ». Antiq. de la L. gauloise, p. 261.

JASON

Or, Jason, et Mopsus, et Céphée, et Castor,
Et Tiphys, leur pilote, et les fils de Borée (1),
Avaient franchi, déjà, la mer Hyperborée (2),
Regagnant Iolchos, avec la Toison d'Or.

Ils s'étaient arrêtés sur les côtes d'Armor,
Curieux de connaître une terre ignorée.
Et les vierges à la chevelure dorée
S'empressaient autour d'eux, primitives encor.

Deux ans, comme à Lemnos (3), parmi ces amoureuses,
Ils vécurent des jours heureux, des nuits heureuses.
Mais il fallut partir. Alors, triste réveil,

Les belles gémissaient, disant avec des larmes :
« Que leur manque-t-il donc ? n'avons-nous plus de charmes ?
— « Ce qui manque ? leur dit Jason, c'est le soleil... »

(1) Apollonius de Rhodes ajoute à ces noms ceux d'Orphée et d'Hercule. Ce dernier n'acheva pas le voyage, retenu par les Amazones. Tiphys, mort en chemin, fut remplacé par un autre pilote.

(2) Les Anciens ne sont pas d'accord sur l'itinéraire suivi par les Argonautes. Les uns le font revenir par la Baltique d'aujourd'hui, l'Océan, les Colonnes d'Hercule et la Méditerranée; les autres par le Danube et l'Adriatique, (Antichan. Découvertes des Anciens, p. 30 et 31).

(3) Le soir du cinquième jour, ils arrivèrent à Lemnos, où ils furent accueillis avec empressement par les Lesmiennes, qui venaient d'égorger leurs époux. Ils firent un séjour de deux ans dans cette Ile. (Ap. de Rhodes).

ULYSSE

Durant dix ans, en proie au courroux de Neptune.
Passant les continents et les mers, tour à tour,
Ulysse promena son illustre infortune
Et du vaste Océan breton il fit le tour (1).

Dans Ithaque, là-bas, chaste, s'il en fut une,
Pénélope, tenace, attendait son retour,
Lasse des prétendants, dont la troupe importune
Assiégeait vainement son indomptable amour.

Ulysse, en ses « Erreurs », courut les deux Bretagnes.
La Scotie, à travers ses lacs et ses montagnes,
Vit errer, bien longtemps, le Héros invaincu.

Or, avant de chanter son immortel Poème,
Homère, par le Monde avait « erré » lui-même (2).
Et c'est ainsi qu'Homère en Armor a vécu.

(1) « Rien de mieux avéré que les voyages d'Ulysse dans l'Océan breton. Tacite et Solin en font foi ; et l'on a trouvé même, dans une de ces îles, un autel sur lequel il était écrit qu'Ulysse y avait séjourné ». Notes de Kerdanel. *Vie des Saints*, p. 208.

(2) C'est la théorie de Strabon qui dit que l'Odyssée, plus que l'Iliade, fut le fruit de longs voyages d'Homère et de ses laborieuses recherches. Strabon, d'ailleurs, a surnommé Homère le curieux, le chercheur, le père de la géographie.



L'AMIRAL ALÉTHÈS

Quand Francus, fils d'Hector, vint conquérir la France (1),
Ses compagnons Troyens, échappés d'Ilion,
Comme, avant eux, Hercule à la peau de lion,
Coururent par le monde avec persévérance.

Pauvre comme Francus, mais riche d'espérance,
L'amiral Aléthès, sur son fier galion,
Fit alors, sur nos mers, flotter son pavillon,
Et fonda Saint-Malo, près des bords de la Rance (2).

O vaillante Cité ! Tes premiers citoyens,
Tes Aïeux ont été ces illustres Troyens
Chassés de Troie, après dix ans de lutttes vaines.

Les héros d'Ilion se firent Malouins.
Ainsi donc, les Surcoufs et les Duguay-Trouins
Ont du sang de Priam et d'Hector dans les veines.

(1) « Post Trojam eversam anno sexto receptus est a Celtis Francus, Hectoris filius ». On voit que la date est précise; six ans après la chute de Troie, la nation française recevait son fondateur.

(2) « Ville fondée par le troyen Aléthès, signalé par le poète latin en ces mots : « Grandcevus Aléthès ». (De l'antiquité d'Aleth, nic. de la Biche).

Les Temps Préhistoriques



LES AIEUX

« Ils vinrent de la Contrée de l'Été. »
Triades de l'Île de Bretagne (Michelet).

Il y a cinq mille ans, parti des bords du Gange,
Un grand Peuple, instrument aveugle du Destin,
S'est mis en marche, allant vers l'Occident lointain.
Et ce Peuple sacré parle une langue étrange.

Chaque jour, à l'aurore, heure de son réveil,
Il se lève, et poursuit son exode rigide.
Et, du clair Orient vers l'Occident frigide,
Il s'avance, attentif aux couchers de soleil.

Comme un Fleuve, à travers les lacs aux eaux profondes,
Sans y mêler ses flots roule éternellement,
Ce peuple en marche passe, imperturbablement,
A travers les Cités, les peuples, et les mondes.

Plus barbare, au milieu des barbares humains,
Gardant ses Dieux, sa langue, et l'orgueil de sa Race,
Il va vers l'Occident, toujours, marquant sa trace
Par des tombeaux de pierre, appelés des Dolmens.

Il va vers l'Occident profond, plein de mystère.
 Il marche, sans compter les ans plus que les jours ;
 Sans s'effrayer du But qui recule toujours ;
 Il sait que c'est là-bas, tout au bout de la Terre.

Il marche, jusqu'au jour où l'Océan rêvé
 Roulera, sous ses pieds, l'écume de son onde.
 Alors, ayant atteint les limites du Monde,
 Il se reposera dans l'Occident trouvé.

Et c'est là qu'aujourd'hui, parlant leur langue étrange,
 Grandissent les Bretons, descendants glorieux
 De ce Peuple sacré, Marcheur mystérieux
 Il y a cinq mille ans parti des bords du Gange.



L'ARMOR LA GRANDE AVANT LA VENUE DE L'HOMME

Comme un Phare, à l'extrême Occident de la Terre,
 Un immense Volcan (1), à l'immense cratère,
 Se dressait, noir colosse à base de granit.

Là, l'Océan commence, et la Terre finit.

L'Armor la Grande, alors sans nom et sans histoire,
 Avait pour Cap final ce Volcan-promontoire.
 C'était un pays vierge, et de l'homme ignoré.
 Vierge aussi, l'Atlantique, encore inexploré,
 Mordait jalousement, dans sa vaine colère,
 Le granit de ce sol mille fois séculaire.

(1) A une époque, qu'il est impossible de préciser, des volcans, comme l'Hécla, si loin dans le Nord, ont existé dans les deux Bretagnes. La pointe extrême occidentale, de l'Angleterre, la pointe Lizard, en Cornouailles, vis-à-vis des Sorlingues, est un massif d'origine volcanique (Voir la Géog. de la France, d'Elisée Reclus planche IV).

Plus vaste qu'aujourd'hui (1), c'était un Continent
 Nullement morcelé, comme il est maintenant.
 Alors la terre d'Angle, et sa sœur l'Hibernie,
 Formaient une presqu'île, à l'Armor réunie.
 Nulle mer. Nuls détroits. Point d'îles et d'ilots.
 Seul, l'Atlantique auguste embrassait, de ses flots,
 Ce grand Empire occidental, terre inconnue,
 Qui, destinée à l'Homme, attendait sa venue.

En ces temps très lointains, sans travail, sans efforts,
 Comme une jeune mère, aux flancs souples et forts,
 La Nature épandait, plus prodigue et féconde,
 Une sève luxuriante sur le Monde.

L'Armor la Grande, au lieu de landes, de marais,
 Etalait le manteau royal de ses forêts.
 Les arbres de nos bois sont de frères arbustes
 Près des chênes géants et des hêtres robustes
 Qui, libres, grandissaient aux pieds des monts d'Armor.
 — Après six fois mille ans, on les retrouve encor,
 Ensevelis sous les marais de Cornouailles,
 Où la terre les garde, intacts, dans ses entrailles (2). —
 Au penchant des coteaux ensoleillés, des fruits

(1) « Les Ossismiens, dit Strabon, habitent le long de l'Océan, sur un promontoire assez étendu, mais pas autant que l'a débité Pythéas, et ceux qui l'ont suivi, qui en faisaient un promontoire sans fin. »

(2) Le vaste marais qui borde la route de Morlaix à Quimper, au pied du Mont Saint-Michel, et qui s'étend jusqu'à Botmeur et Brennilis, recouvre une forêt de chênes ensevelis jusqu'au faite, et qu'on retire dans un état de conservation très remarquable. Les chênes, noirs comme de l'ébène, ont la dureté du fer. Il y a un certain nombre d'années, des troncs entiers auraient été transportés à Paris par les soins de M. René de Kerret.

Dont les germes et les espèces sont détruits,
 En l'absence de l'Homme, abondaient, inutiles.
 La terre sommeillait, sous les humus fertiles,
 Attendant l'heure lente où le semeur viendrait.
 Mais une vie énorme emplissait la Forêt.
 Le chevreuil et le daim craintif, le cerf rapide,
 Le loup à l'œil sanglant, l'auroch à l'œil stupide,
 L'ours brun, le sanglier, et des serpents affreux,
 Peuplaient les monts boisés, et les ravins ombreux.
 C'était partout depuis l'arbre jusqu'au brin d'herbe,
 Une sève de vie éclatante et superbe.

Seule, la région où le Volcan régnait,
 Cap funèbre et désert que la mer étreignait,
 Répandait, autour d'elle, une horreur souveraine.
 Vision succédant à la splendeur sereine,
 C'était comme l'Enfer, à côté de l'Eden.

Tout en feu, le Cratère apparaissait soudain,
 Forge où soufflait d'en bas quelque géante haleine.
 Au pied du monstre, immense et morne était la plaine.
 Un sol tout noir, un sol convulsé, crevassé,
 Où de longs siècles d'épouvante avaient passé ;
 Devenu, sous le temps, sous l'éternelle pluie
 De cendre, un Océan de bitume et de suie
 Qui de l'Océan même avait l'ondulement.
 La plaine trépidait perpétuellement,
 Comme si des Géants, forgerons du Cratère,
 Ebranlaient de leurs coups les voûtes de la Terre.

Dominant tous les bruits, terrible et rugissant,
 Le Volcan, comme un Dieu rebelle et tout-puissant.
 Crachait au ciel sa flamme, où ruisselait le soufre.
 Des rocs entiers, lancés des entrailles du Gouffre,
 Rebondissaient autour du Cratère béant;
 Et, pendant qu'ils roulaient en bas du pic géant,
 Un grand Fleuve de lave, incandescente et blanche,
 Des bouches du Cratère, effrayante avalanche,
 Aux flancs du mont glissait majestueusement,
 Vers les flots de la mer descendait lentement,
 Creusant un large lit à travers ses eaux bleues ;
 Torrent irrésistible, et qui, long de dix lieues,
 Charriait des rochers énormes dans son cours ;
 Et, chargé de vapeurs, brûlant, coulant toujours,
 Achevait, quelque part, de refroidir ses ondes
 Qui redevenaient pierre au fond des mers profondes.

Telle était la Contrée où le grand Peuple errant,
 Venu du Gange, allait entrer en conquérant.
 Il portait, dans ses mains, le blé, dont la semence
 Devait ouvrir le Cycle où notre Ere commence.



LA TEMPÊTE

Une nuit, la Tempête éclata sur l'Armor.

Le jour avait été calme. Et, le soir encor,
 Jusqu'à l'heure précise où le disque solaire
 S'abimait, empourprant l'azur crépusculaire,
 Le ciel était très pur, immobile, et serein.

Or, tout le jour, ce ciel avait été d'airain,
 Au milieu d'un soleil aux effluves torrides.
 Chose étrange, la mer, absolument sans rides,
 La mer calme, lac d'huile immense, éblouissant,
 Frappait la côte avec un bruit retentissant,
 Ressac mystérieux dont les sourdes poussées
 Soulevaient, sur ses bords, des vagues courroucées.
 — Sans doute que, là-bas, derrière l'horizon,
 L'Océan transmettait, dans ce lointain frisson
 Qui courait à travers ses ondes inquiètes,
 L'avis terrifiant, précurseur des tempêtes.

Le soleil se coucha, large et teinté de sang.

Comme il disparaissait dans le ciel rougissant,
Un nuage émergea de l'Océan plus sombre.
C'était comme un écran, comme une tache d'ombre
Violacée au centre, et rouge sur le bord,
Qui montait, grandissait, très lentement d'abord,
Et qui, bientôt, couvrit d'un gigantesque voile,
Le ciel, jusqu'au zénith, où perçait une étoile.

Alors, ce fut la nuit, presque instantanément.
Le nuage, à présent, montait rapidement;
Et, déjà, pressentant les rafales prochaines,
Les feuilles s'agitaient, à la cime des chênes.
Une immense rumeur s'éleva sur la mer.
Et, brusquement, prenant possession de l'air,
De la nuit, du ciel noir, de l'espace livide,
La tempête, d'un bond, se rua dans le vide.

La nuit devint horrible, et plus tragique encor
Autour des noirs récifs de la Pointe d'Armor.
Un seul point lumineux trouait la nuit profonde :
Phare prodigieux aux Barrières du Monde,
Livrant à l'ouragan, sur ses âpres sommets,
Son brasier, dont les feux ne s'éteignaient jamais,
Le Cratère resplendissait dans les ténèbres.
On entendait, au loin, ses grondements funèbres;
Et, le long de ses flancs rugueux, on pouvait voir,

Comme un serpent de feu, vers l'Océan tout noir,
Descendre le ruisseau de lave incandescente.

Depuis des siècles et des siècles impuissante,
Sa rivale la Mer, la patiente Mer,
Imprimait à ses pieds la dent du flot amer.
Cette nuit-là, la vague, assiégeant le Cratère,
Semblait escalader le Géant solitaire ;
Impuissante toujours, sa rage redoublait,
Quand, tout d'un coup, on vit la Mer qui reculait.
Aux sinistres lueurs des flammes du Cratère,
On la vit qui fuyait, qui s'éloignait de terre,
Laissant à sec des rocs, des bancs de goëmons,
Des amas de récifs aussi hauts que des monts,
Des champs de varechs bruns, des forêts d'algues vertes,
Des grèves que jamais le flot n'a découvertes.
Mais, là, quand elle eut pris son élan d'assez loin,
Ayant toujours, là-bas, le Volcan pour témoin,
Elle se retourna, terrible vers la côte.
Et l'on eût dit, alors, une falaise haute,
Une montagne en marche, et poussée en avant,
Plus rapide, cent fois, que la foudre et le vent,
Qui, de l'écume au pied, de l'écume à sa crête,
Poussait une tempête à travers la tempête.....
Elle courait, tout droit, à l'assaut du Volcan.

Lui, toujours là, debout, superbe et provoquant,
Semblait rugir de joie, au milieu d'une fête.

Depuis des siècles et des siècles, la Tempête
Usait, en vain, sur lui, ses colères d'enfant.
Et, cette fois encor, le monstre triomphant
Voyait bondir, au loin, la formidable lame.
Alors, comme une torche, il activa sa flamme,
Pour éclairer, d'en haut, le spectacle inouï.
La vague vengeresse était déjà sous lui...

Elle ne fit qu'un bond pour atteindre la cime.
Et là, de tout son poids, retombant dans l'abîme,
Elle jeta dans les entrailles du Géant,
D'un bloc, l'énorme flot vomé par l'Océan.

Un effroyable éclair déchira les cieux mornes,
Dispersant des débris dans l'espace sans bornes.
Au milieu des éclairs zébrant l'obscurité,
Un bruit, qui dut remplir toute l'immensité,
Secoua l'éther vaste, et monta jusqu'aux astres,
Solennel messenger de solennels désastres.
Qu'arrivait-il? Le monde existait-il toujours?
Était-ce le néant? La nuit dura trois jours.
Et la nuit aurait dû se prolonger encore.
Car ce fut, après elle, une effroyable aurore...

Un soleil vert montait à l'horizon blafard.
Et les pâles humains virent, d'un œil hagard,
Le bouleversement qui transformait la terre.
Il ne restait plus rien du monstrueux Cratère.

L'Océan, ce lutteur toujours victorieux,
Avait tout nivelé, sous son flot furieux;
Et, remplaçant les caps, les forêts, les montagnes,
Une mer s'étendait, séparant deux Bretagnes...



LA GUERRE

Chimères, visions de poète... Qu'importe?
Le tragique passé du globe qui nous porte,
Ses bouleversements, et ses convulsions,
Dépassent en horreur toutes les fictions.
Mais le jour, imprécis, où le vieil Atlantique
Fit, brusquement, deux parts de la terre Celtique,
Le jour où, d'un seul coup de son trident brutal,
Neptune transforma le monde occidental,
En livrant à la mer ce spacieux domaine,
Ce jour-là peut compter dans l'Épopée humaine.

Ce caprice divin, et ce coup de Trident,
Pour le malheur du monde ont doté l'Occident
De ce nid de forbans qui désole la terre :
C'est « la Grande-Bretagne », ou plutôt l'Angleterre,
L'Île-Reine, que voile un éternel brouillard,
Mère d'un peuple fort, conquérant et pillard,
Dont les flottes, couvrant toutes les mers du monde,
Prétendent à l'empire universel de l'onde.
Hormis Rome, nul Peuple, à la face des cieux,

N'eut un dessein plus vaste, et plus audacieux.
Ce Peuple, où les Saxons ont mélangé leur race,
A le cœur cuirassé d'une triple cuirasse,
Fait de dureté, d'orgueil, d'ambition.
Il poursuit son dessein comme une Mission.
Il vit de vol, de dol, et de piraterie.
Il nomme, insolemment, l'Univers sa patrie.

Dès les temps primitifs, insulaires jaloux,
Ces Bretons, las de vivre à l'étroit, loin de nous,
S'armèrent de silex tranchants, d'outils informes,
Pour creuser des canots dans des arbres énormes,
Pirogues qui, s'aidant d'un aviron léger,
Jouaient avec le flot, comme avec le danger.
De bonne heure, et d'instinct, ces liens sauvages
Connurent les courants, les récifs, les rivages.
Mais, pour la haute mer, leurs canots trop étroits,
Se liaient l'un à l'autre, et voguaient trois par trois,
Très rapides, avec des peaux d'aurochs pour voiles.
Et, déjà, par des nuits scintillantes d'étoiles,
Leurs pilotes allaient, hardis, aventureux,
Traitant la Mer comme un empire fait pour eux.

Or, le Peuple de Breiz-Izel vivait, tranquille,
Sur le sol bien gardé de sa rude presqu'île,
Peuple non conquérant, exempt d'ambition,
Mais tenace, et têtue dans la possession.

Oh! quelle guerre alors, guerre de race à race,

Où la race têtue et la race vorace,
 L'une pour se garder, l'autre pour conquérir,
 Ont lutté, corps à corps, si longtemps, sans périr.
 L'Invasion, surtout, vint du Nord. L'envahie,
 Ce fut l'Armor toujours, et toujours la trahie.
 C'est à flots que le sang coula dans nos vallons.
 Ces Bretons d'Outre-Mer ne sont que des félons,
 Tous nos maux, tous nos deuils, c'est de là qu'ils nous viennent.
 — Ah! s'ils l'ont oublié, les Bretons s'en souviennent :
 Et les vieux de chez nous, les loups de mer Bretons,
 Grincent encor des dents en parlant des « Pontons. » —

Durant plus de mille ans, entre ces peuples frères,
 Frères de même race, et d'intérêts contraires,
 Durant plus de mille ans, ce fut un duel à mort.
 L'Angleterre, aujourd'hui, n'envahit plus l'Armor.
 Mais, si large que soit la mer qui les sépare,
 La Haine a survécu, sans trêve, sans merci,
 Plus large que la mer, et plus profonde aussi.



LES PEUPLES PRIMITIFS DE L'ARMOR

C'étaient moins des chasseurs que des ichtyophages.
 La mer les retenait le long de ses rivages :
 On y vivait, sans nul souci du lendemain.
 Le poisson, près du bord, abondait, sous la main.
 Pourquoi le dur travail quand la mer est tout proche?

Un foyer s'improvise, à l'abri d'une roche.
 Le feu flambe. La femme allaite son enfant.
 Non loin, là-bas, s'en vont, pieds nus, cheveux au vent,
 Par les grèves, petits garçons, et jeunes filles.
 On moissonne, en courant, palourdes et coquilles,
 Huitres, solens, ormeaux. On s'amuse un moment,
 D'un crabe aux pieds velus qui fuit obliquement.
 Ici, c'est une flaqué d'eau, verte cuvette,
 Où s'ébat, par milliers, la vivace crevette. (1)
 Là, dans un trou de roche, un congre est endormi.
 Le monstre à l'œil vitreux s'éveille. L'ennemi

(1) J'ai voulu, sous une forme qu'on trouvera peut-être fantaisiste, mais qui n'en touche pas moins de très près à la vérité, énumérer les éléments préférés de la nourriture des peuplades armoricaines, qui en ont laissé des restes innombrables autour des foyers préhistoriques.

S'est armé de galets pour lui broyer la tête.
 On l'assomme. On le prend. Et la visqueuse bête
 Glisse, échappe, se tord, sous la main des enfants.
 Quels cris! Les plus petits sont les plus triomphants.
 Le monstre est arraché de son antre. On l'achève.
 On le traîne. Et sa queue, en balayant la grève,
 Dessine, sur le sable, un sillage de sang.

Là serait l'Age d'or, l'âge où l'homme innocent
 Se laisse vivre au gré de la mère Nature.
 Un invisible Dieu veille à sa nourriture.
 Il est un animal, parmi les animaux;
 Et, brute inconsciente, il ne sent point ses maux.

D'autres, disséminés en tribus moins nombreuses,
 Habitaient les plateaux, près des forêts ombreuses,
 Nourris de chair, vêtus de peaux, chassant l'auroch.
 Une hutte en branchage, ou bien, sous quelque roc,
 Une grotte profonde abritait, pêle-mêle,
 Les bêtes et les gens, le mâle et la femelle,
 Le chasseur, et ses chiens, moins sauvages que lui.

Ici, la vie est plus dure. Quand l'aube a lui,
 C'est un nouveau combat, chaque jour, qui commence.
 La Forêt s'ouvre, là, mystérieuse, immense,
 Telle qu'elle a grandi depuis des milliers d'ans.
 L'homme qui, le premier, a pénétré dedans,
 Avait le cœur robuste à coup sûr. Car cet antre

Est terrible : c'est dans l'inconnu que l'on entre.
 L'Ombre l'habite. Et, dans cette ombre, sous les pas,
 S'agitent des milliers d'êtres qu'on ne voit pas.
 On sent, autour de soi, la vie. Et l'on tressaille
 De voir, de croire voir bouger chaque broussaille.

Cependant, l'homme avance. Il marche. Il est pieds nus.
 Où va-t-il? il va droit aux fauves inconnus.
 Il a faim, une faim animale et brutale,
 Faim de chair et de sang. Et c'est la loi fatale,
 Implacable, qu'il faut tuer pour se nourrir.
 Et c'est aux forts de vivre, aux faibles de mourir.

Mais qui donc le plus fort? qui donc le plus féroce
 De l'homme ou de la bête? Oh! la lutte est atroce:
 Le sanglier a son boudoir. L'ours est armé.
 L'urus, l'auroch sont forts. Mais lui, l'homme affamé,
 Quelle arme a-t-il en mains, pour conquérir sa proie?
 Le crâne de l'auroch est dur. Pour qu'on le broie,
 Pour qu'on le perce, il faut une arme. Il n'en a point.
 Il n'a que son audace, et qu'une pierre au poing!

Eh! bien, cela suffit! Sa vaillance admirable
 Transforme ce chétif, cet être misérable,
 Cet homme à moitié nu qui, son silex en main,
 Viole la Forêt, et s'y fraie un chemin.
 La Forêt ! Il apprend, bientôt, à la connaître.
 Il y va le front haut. Il s'y promène en maître.

Il y voit clair, dans l'ombre. Il surprend son secret.
Il la possède. Il est le dieu de la Forêt.

Dans ce duel corps à corps de l'homme avec la bête,
Ses muscles ont durci, comme ceux de l'athlète.
A force de hanter les fauves, il a, d'eux,
L'œil bestial, l'odeur, le poil, l'aspect hideux.
Il lutte de vitesse avec le cerf rapide.
Il est très-grand, très-fort, très-dur, très-intrépide.
Velu, couvert de peaux fétides, repoussant,
Il fait horreur à voir, les mains rouges de sang.

Plus tard, il s'armera de l'arc. Sa main guerrière
Saura lancer au loin la flèche meurtrière.

Plus tard encor, toujours chercheur et curieux,
Son génie en travail, son art industriel,
Découvriront, enfin, une part du mystère :
Il fouillera dans les entrailles de la terre,
Pour tirer, de son sein, les métaux endormis.

Ah ! de ce jour, de grands destins lui sont promis.
La voie est, devant lui, plus large, et plus féconde.
Il commence, à présent, la conquête du monde.
On dirait, à le voir, qu'il sort d'une prison.
Son œil s'ouvre, à l'aspect d'un plus vaste horizon.
Dès lors, de siècle en siècle, — oh ! non point par années, —
Le progrès, lentement, change ses destinées.

Plus douces sont ses mœurs; et moins noirs sont ses jours.
C'est la vie encor dure, âpre, amère toujours.
C'est toujours le combat, c'est toujours la souffrance.
Mais l'aube s'est levée, enfin, de l'espérance.

Or, cinq siècles avant le Christ, quand Rome encor
Reste barbare, on voit resplendir sur l'Armor
Un Age d'or réel (1), dont le penseur s'étonne.
De l'une à l'autre mer, la presque Bretonne
Voit grandir, prospérer, son peuple plus nombreux.
Les hommes, sous des lois clémentes, sont heureux.
Leurs femmes ne sont plus ces sordides femelles,
Sauvagesses des bois aux pendantes mamelles,
Allaitant leurs petits comme des louveteaux.
Elles n'ont plus des peaux de bêtes pour manteaux.
C'est de lin qu'elles sont superbement vêtues,
Se drapant largement, ainsi que des statues,
Conscientes de leur souveraine beauté.
De ce jour-là, commence aussi leur royauté.

(1) « La confédération armoricaine possédait d'immenses richesses, dont nous retrouvons aujourd'hui les débris dans les mobiliers funéraires exhumés des dolmens, dans les objets destinés aux cérémonies du culte, véritables bijoux dont on chercherait en vain les similaires hors de l'Armorique. » P. L. Lemièrre (*Les Celtes et les Gaulois*, p. 534). Plus loin, le même auteur parle de la longue durée de cette confédération armoricaine qui fut, à plusieurs titres, une remarquable exception dans l'Occident. J'ajoute que les trésors trouvés dans les nécropoles bretonnes sont d'une richesse incroyable. On connaît la fameuse trouvaille du Vieux-Bourg Quintin, vendue par le paysan Le Bail à un horloger de Rennes quarante mille francs. Il faut lire la relation si intéressante de M. P. du Chatellier sur le trésor du cimetière de Kerviltré, etc. Voir, entre autres documents, les mémoires de la Société d'émulation de Saint-Brieuc, année 1877, p. 251 et suiv.

Elles sont femmes par la grâce. Elles sont belles.
 Elles plongent, dans leurs chevelures rebelles,
 Des peignes d'or, et des épingles d'ambre gris.
 Elles se couvrent d'or, tant l'or a peu de prix;
 D'or natif, où l'argent visiblement se mêle (1),
 D'or créé pour la femme, un peu pâle comme elle.
 Ce sont des bracelets tordus, des serpents d'or
 Qui les mordent au bras. Ce sont, plus beaux encor,
 Des torques merveilleux où leur cou s'emprisonne (2),
 Des anneaux qu'un artiste ingénieux façonne;
 Ce sont des disques d'or qui leur nimbent le front.
 Si bien que, quand César et les Romains viendront,
 Jaloux de la beauté de ces femmes bibliques,
 Ils les dépouilleront pour leurs fêtes publiques;
 Ils chargeront leurs chars de ces bijoux pesants.
 Et, fiers de rapporter de si riches présents,
 Ils suspendront au cou des princesses romaines
 Les torques d'or volés à nos Armoricaïnes.

(1) La composition des bijoux d'or trouvés dans les *tumuli* de France, de Suisse, de Norwège, etc., indique la présence de l'argent dans une proportion de 14 à 20 pour 100. Pour un des bracelets trouvés à Crèhen, et appartenant à M. Fournier, la proportion est de 25 pour 100 : elle est tout-à-fait exceptionnelle pour la pince épilatoire de Tannwedou qui, d'après le rapport de M. Longpérier à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance du 27 Octobre 1865, accusait une proportion de 40 pour 100, ce qui constituerait un alliage se rapprochant de l'electrum des anciens.

(2) Ces torques d'or, ces colliers magnifiques sont, d'ordinaire, très lourds. Celui que possède M. P. du Chatellier pèse 423 grammes. Ce sont des colliers d'or plein, ciselés au burin, ne laissant qu'une étroite ouverture pour le passage du cou. Il est très probable que ces bijoux étaient exclusivement destinés aux femmes, ceux du moins que nous avons pu voir. Ajoutons que l'histoire du jeune Manlius Torquatus contredirait formellement cette opinion.



LE CULTE DE LA PIERRE

Au bord de l'Océan, sont des coteaux arides,
 Dont les flancs sont brûlés par les étés torrides,
 Et desséchés encor par les âpres hivers.
 Là, parmi les gazons pelés et jamais verts,
 Se dressent, tout debout, des blocs de pierre énormes,
 Des rocs géants, tout noirs, très bizarres de formes,
 Presque augustes, dans leur impassibilité.

Devant eux, l'Océan, vainement agité,
 Roule, sur les galets, son éternel tonnerre.
 Drapés dans leur manteau de lichen centenaire,
 Ils sont là, regardant de leurs yeux de granit,
 A l'horizon du temps qui jamais ne finit,
 Le coucher de soleil des siècles qui s'achèvent.
 A leur heure, à leur tour, d'autres siècles se lèvent,
 Toujours mauvais, toujours cruels, toujours pervers.
 Comme dans un charnier immense, en proie aux vers,
 Les générations humaines se confondent.

Les peuples se défont. Les empires se fondent.
 Tout passe, étés, hivers, automnes et printemps.
 Eux, toujours là debout, respectés par le Temps,
 Sont à peine frôlés par le bout de son aile,
 Et semblent vivre là d'une vie éternelle.

Ce furent les premiers Dieux de l'Humanité.

En faisant, de la Pierre, une divinité,
 Les Primitifs rendaient comme un farouche hommage
 A Celle dont le nom a rempli tout un Age.
 La Pierre, était, pour eux, plus qu'un Symbole vain.
 Elle était l'Instrument nécessaire et divin.
 L'outil unique dont leur main se soit servie.
 Ils l'aimaient dans la Mort, autant que dans la Vie.

C'était l'arme de guerre et de chasse. C'était
 Le bijou primitif que la femme portait
 — O les bijoux de pierre à des femmes de marbre! —
 Avec la pierre, l'Homme abattait, fendait l'arbre;
 Y creusait sa pirogue; en construisait des pieux;
 Il en broyait son blé. Pour ses morts, très-pieux,
 Dans les vastes tombeaux des vastes nécropoles,
 L'homme jonchait le sol d'armes et de symboles (1);
 Et la pierre partout, et toujours le granit.

(1) Il serait à désirer que les remarquables travaux de M. P. du Chatellier, sur les cimetières préhistoriques de notre pays, fussent publiés dans un volume spécial. Ses observations sur les deux modes d'inhumation, l'inhumation directe et l'incinération des corps, sont d'un haut intérêt.

De même qu'en nos temps le Calvaire bénit
 Partout, sur notre route, étend ses bras de pierre,
 Comme pour convier le monde à la prière,
 De même, alors, au temps des menhirs, des dolmens,
 Les Dieux, les Dieux de pierre encombraient les chemins*
 Et, par les soirs d'été, quand l'horizon déploie
 Comme un manteau de pourpre au Couchant qui rougeoie,
 Quand les Menhirs géants, sur la splendeur du soir,
 Profilent nettement leur grand fantôme noir,
 Les Celtes saluaient, du seuil de leurs chaumières,
 Leurs impassibles Dieux, debout dans les bruyères.



LA BATAILLE DE CARNAC

Les Bretons d'Outre-Mer et ceux de Breiz-Izel
Se sont rencontrés, là, dans un terrible duel,
Dans un égorgement qui dura trois journées.

La Bataille remonte à quatre mille années.

Ceux d'Outre-Mer, vautours voraces et pillards,
Arrivaient du Pays des frigidés brouillards,
Innombrables, sur leurs innombrables pirogues.
A l'avant des esquifs, aboyaient d'affreux dogues
Qui semblaient échappés d'abîmes infernaux.

Toute la Mer était noire de leurs canots,
Des troncs d'arbres géants, creusés par des colosses.
Là-dedans entassés, pirates et molosses
Montraient les crocs, tendaient les poings, criaient, hurlaient.

Sur la côte, où les flots roulaient et déferlaient,
Cinq cent mille Bretons occupaient le rivage.
Eux aussi, maintenant, poussaient leur cri sauvage :
Et, courant dans le flot, montant sur les récifs,
Se ruaient, furieux, vers ces dix mille esquifs.

Comment dire, comment concevoir, même en rêve,
Ce choc d'un million d'hommes, sur cette grève ;
Ce ciel morne, ce sol lugubre, ces clameurs
Parmi le vent, parmi la mer et ses rumeurs ?
Ce fut une mêlée, un corps-à-corps de fauves,
De Bretons chevelus et d'Angles têtes chauves.

Ces brutes se battaient, des silex à la main,
Avec d'horribles cris qui n'avaient rien d'humain,
Se défonçant le crâne à coups de casse-têtes.

Et sous ce lourd piétinement d'hommes, de bêtes,
Sous ce monceau de morts, dont le sang ruisselait,
Le sol d'Armor, ce sol au cœur si dur, tremblait.

Le long des côtes, par les landes, sur la grève,
Durant trois jours, le duel continua, sans trêve.

Or, le troisième jour, au coucher du soleil,
Quand l'Astre, épouvanté d'un massacre pareil,
Disparut dans son antre, et fit place aux ténèbres,
Cent mille morts couvraient ces rivages funèbres.

Pêle-mêle, les survivants, jusqu'au dernier,
S'étaient enfuis, chassés par l'odeur du charnier.

Les morts restèrent seuls, les yeux béants, dans l'ombre.

Mais, déjà, sous la nuit plus propice et plus sombre,
De partout, de très-loin, des monts et des forêts,
Des montagnes de Laz, des montagnes d'Arès,
Dardant leurs yeux de braise, et la langue pendante,
Les loups au ventre creux accouraient, meute ardente.
Et, carnassiers de l'air, dès le lever du jour,
Les sinistres corbeaux s'abattaient à leur tour.
Et les crabes vomis par l'Océan tout proche,
Les crabes monstrueux, sortis des trous de roche,
Traînant leurs pieds velus sur ces chairs en lambeaux,
Fouillaient les morts, parmi les loups et les corbeaux.

Ce fut un long Festin, sous les cieux taciturnes.

Les crabes lents, les corbeaux lourds, les loups nocturnes,
Les pucerons de mer, prodigieux mangeurs,
Les moucherons, ailés d'azur, les rats rongeurs,
Les vers grouillants, les vers, gonflés de pourriture,
Tous les pillards, tous les monstres de la nature,
Tous les pillards de l'air, de la terre et des eaux,
Dépouillèrent ces corps jusqu'aux moëlles des os.

Or, quand le charnier fut en pleine purulence,
Le vent de mer souffla sur cette pestilence;

Et, sur l'aile des vents fétides, le Fléau
Frappa de mort l'Humanité, comme un troupeau.
Foudroyant, il franchit, d'un vol, les deux Bretagnes.
Puis, il passa les mers, les fleuves, les montagnes;
Les fleuves qui seront le Danube et le Rhin;
Le Nil sacré, l'Euphrate et l'Indus souverain.
Il promena la mort jusqu'aux lointaines plages
Où grandissaient, déjà, les aïeux des Pélasges;
Plus loin, jusqu'au berceau des cent Peuples promis
Au joug d'or de Ninus et de Sémiramis;
Plus loin encor, jusqu'aux Barrières du vieux Monde,
Jusqu'aux bords que le Gange arrose de son onde.

Cent ans après, le Champ de bataille d'Armor,
Immense, avec ses os blanchis, semblait encor
Plus lugubre, en ce coin de la terre bretonne,
Où l'Océan, mélancolique et monotone,
Rythme éternellement le Psaume de la Mort.

Alors, les Chefs du peuple, et les Prêtres d'Armor
S'assemblèrent un jour, dans ce Champ solitaire.
Et, recueillant les os, jonchant au loin la terre,
Le Peuple satisfait la volonté des Dieux,
En creusant une tombe aux mânes des Aïeux.
Mais, aux grands Ouvriers, il faut de grandes Œuvres :
Ces remueurs de rocs, audacieux manœuvres,
Travaillèrent, d'instinct, pour la postérité,

Et firent comme un pacte avec l'éternité.
Ils voulaient, ces Géants, que l'œuvre fût de taille
A célébrer la prodigieuse Bataille :
Et là, ces Primitifs dressèrent, de leurs mains,
Le plus stupéfiant des monuments humains.

Les Temps Romains



L'OCCUPATION ROMAINE

Hair Rome, hair César, c'est d'un grand cœur.

Mais se hausser la taille, en face du vainqueur,
Rapetisser César, pour grandir l'Armorique,
Vouloir, par on ne sait quel mensonge historique,
Montrer l'Armor debout, pendant que l'Univers
Est prisonnier de Rome, et gémit dans les fers,
C'est une œuvre petite, inutile, et pédante.

Le Poète, le Barde, avec son âme ardente,
Chante des « *Gloria Victis* » qu'on applaudit.
Il a toujours raison du vainqueur qu'il maudit.
Mais jouer sur les mots, estropier l'histoire,
Inventer, ergoter, disputer la victoire,
Nier, sans même avoir un texte sous la main,
Se jeter, myrmidons, sur le géant romain,
Faire, du grand César, un bavard qui se vante,

La thèse est, à coup sûr, plus sotte que savante.

D'autres, plus inventifs, ont trouvé mieux encor :
Les Romains n'ont jamais pénétré dans l'Armor.
Fréminville, pourtant, concède que, peut-être,
Crassus poussa jusqu'à Carhaix, non pas en maître,
Mais comme en curieux, et n'y resta qu'un jour.
Il ne s'agit donc plus de siècles de séjour:
Pas un an, pas un mois, pas même une semaine;
Un seul jour! — Et voilà la Conquête romaine! (1)

Et dans quel but? Pourquoi ces subterfuges lourds?
Pour flatter les Bretons? C'est le pavé de l'ours.

Nier l'Invasion? Et nier la Conquête?

L'une fut foudroyante (2). Et l'autre fut complète,
Si bien qu'elle a duré plus de quatre cents ans.
Vous les connaissez peu, ces vainqueurs tout-puissants,
Vous qui vous contentez d'hypothèses savantes,
Si vous pensez que leurs légions triomphantes,
Ayant soumis la Gaule entière au joug romain,
Ont négligé l'Armor, et passé leur chemin.

(1) Lire cette théorie obstinée dans les Antiquités de Fréminville, partie du Finistère.

(2) Une des preuves qui m'ont paru les plus frappantes de la soudaineté de l'invasion, et surtout de la prise de possession définitive par César lui-même, et non par ses successeurs, c'est ce fait, qu'à Pont-Réan, en 1767, lorsqu'on refit le pont bâti en piles de pierre, avec des travées de bois, on trouva sur la tête des pieux qui soutenaient les pierres un grand nombre de médailles de bronze à l'effigie de Jules César. (Voir le Dict. d'Ogée, p. 128).

Quoi! laisser de côté ce territoire unique,
Baigné par l'Océan et la mer Britannique?
Oh! qu'ils ont vite fait d'en côtoyer les bords,
D'y bâtir des cités, et d'y creuser des ports.
Déjà, leurs Proconsuls, amis de la paresse,
Dans des golfes charmants, que le soleil caresse,
Ont leurs villas, leurs bains de marbre, leurs maisons,
Dont les pans de murs gris croulent sur nos gazons.
Douarnenez, pays de « la Terre des îles » (1),
Aux opulents Romains offre de frais asiles,
L'île Tristan, Port-Rhu, les Plomarc'h, et le Ry.
Sur les bords de l'Odet, au Pérennou fleuri,
S'élèvent des villas, comme autour de Salerne.
Là, chantant du Catulle, et buvant du Falerne,
On peut rêver de Sermione et de Tibur,
Sans regretter le sol natal, au ciel si pur.
A l'embouchure des rivières, sur les plages,
Non loin des Camps, ce sont des villes, des villages,
Dont les restes, sous la bêche des paysans,
Nous parlent des Romains, après quinze cents ans.
Notre sol est jonché de médailles romaines,
Comme si ces vainqueurs avaient, dans leurs domaines,
Semé l'argent, le bronze, et l'or à pleines mains,

(1) Ou, plutôt, la terre de l'île, quoiqu'il y en ait trois. Il s'agit surtout de l'île Tristan, qui était un *oppidum* romain, avant de devenir le repaire des bandits de la Ligue. Quant à Port-Rhu, qui devrait s'écrire Ruz, Port rouge, il doit, je pense, son nom aux vastes établissements romains qui bordaient toute la rivière. Les constructions des maisons romaines laissaient voir des caves, dont les murs et le fond étaient enduits de ciment rouge. Cinq de ces caveaux ont été mis à jour, lors de la construction de la maison Bertré, en 1890.

Pour immortaliser les Empereurs romains.
Partout, sous nos regards, et sous nos pieds, dans l'herbe,
Revivent les témoins de Rome la superbe.
L'Elorn, l'Aulne, l'Odet, l'Ellé, fleuves charmants,
Miraient, dans le passé, ses riches monuments.

Mais, surtout, c'est la mer, la mer, cette sirène,
Qui séduisait, avec sa grâce souveraine.
C'est sur ses bords que les Proconsuls de César
Résidaient. Ce n'est point par un jeu du hasard
Que les huit Evêchés latins des Cartulaires
Correspondent, font suite aux villes Consulaires.
Sur huit chefs-lieux, la mer en a retenu sept :

Au Nord, c'est Saint-Malo, vieil évêché d'Aleth,
Qui dispute à la mer son mince promontoire.
Sur cette mer, qui ronge et mord son territoire,
C'est Saint-Brieuc, au nom latin *Bricioka* (1).
Plus loin Tréguier (2). Plus loin, Saint-Pol Léonic.

(1) Les monnaies féodales de Saint-Brieuc sont beaucoup plus rares que celles des ateliers voisins, Jugon, Guingamp, etc. J'en possède une en argent, au nom de Ric. comes. Au revers, *Briciokas civitas*. Le nom du comte est difficile à déchiffrer : peut-être *Ricardus*.

(2) On semble généralement s'accorder pour refuser à Tréguier une origine romaine ; l'évêché aurait été transféré de Coz-Yaudet à Tréguier, à une époque qui n'a pas été déterminée. Je n'ai rien lu de probant à cet égard. Au surplus, rien n'égale la confusion des opinions contradictoires sur l'emplacement présumé des villes romaines, telles qu'Occismor, par exemple, et Vorganium.

Trois autres évêchés, sur la mer Océane.
C'est Quimper-Corisopitum. C'est Gwénéed-Vanne,
Veneti, dont Venise est la fille, dit-on.
C'est Nantes Nannètès, le Naonnet breton.
Seule, Rennes-Condate est au milieu des terres.

De là, les grands chemins projettent leurs artères,

Chemins prodigieux, démesurément longs,
Qui, tout droit, à travers montagnes et vallons,
Portent l'esprit nouveau, la lumière, la vie.
Durant dix-sept cents ans, l'Armor s'en est servie,
Et, jusqu'au Consulat, n'eut pas d'autres chemins
Que l'étonnant réseau tracé par les Romains.

Est-ce une honte, au cours d'une Ere si féconde,
D'avoir subi le joug de ces Maîtres du monde ?

C'étaient des vainqueurs durs, sans générosité,
D'odieux conquérants pleins de rapacité.
Sans grandeur d'âme au fond, et d'un orgueil immense,
Ces soudards de génie ignoraient la clémence.

Chez les chastes Bretons, comme chez les Germains (1),
Quel désastre ce dut être, quand les Romains

(1) Les peuples faisaient mieux que respecter la femme : les Germains, dit Tacite, croient qu'il y a en elle quelque chose de divin. (Tacite, c. viii).

Imposèrent à des vaincus leurs mœurs infâmes?
 Sans égard pour les Dieux, sans respect pour les femmes,
 Ils allaient, ces blasés du Vice, ces pervers,
 Sous un fleuve de boue inonder l'Univers.
 Ils apportaient, de l'impériale sentine,
 Tous les vices de la corruption latine.

Ah! c'est bien: qu'on les voue à l'exécration!
 Mais qu'on fasse une part à l'admiration:
 Qu'elle fût corrompue, autant que corruptrice,
 Rome n'en fut pas moins l'auguste Impératrice,
 Qui, debout, dominant le monde occidental,
 S'appuyait, d'une main, sur son glaive brutal,
 Et, de l'autre, élevait, brillant comme une aurore,
 L'éblouissant flambeau, dont l'éclat dure encore.



MARIAGE DE VESTALE

O Ville épiscopale, inclyte, et vénérable,
 Où Renan, ce joueur de flûte incomparable,
 A vu le jour, Tréguier, où saint Yve Hélyory
 Fut secourable au pauvre peuple endolori,
 De quel nom, dans les temps romains, fus-tu nommée?
 Compulsez Peutinger, Strabon et Ptolémée,
 Lisez les cent auteurs qui, leurs tables en main,
 Ont refait l'Armorique, au temps du joug romain,
 D'Anville, Walknaër, Kerdanet, Fréminville,
 C'est une nuit profonde autour de chaque ville.
 Où fut Ker-Is ? Où fut Tolente, dans l'Armor ?
 Où fut Vorganium ? Où fut donc Occismor ?
 Et Lexobie ? Hélas ! O mânes des D'Anville,
 Frémissez ! Les Normands nous ont repris la ville:
 Ils nous jettent César, Strabon, et Pline aux yeux,
 Prouvant que Lexobie est mère de Lisieux.

Donc, autrefois, Tréguier s'appelait Lexobie.
 La Conquête était chose accomplie et subie :

Après quatre-vingts ans, l'Armor se résignait.
Plus de révolte. Plus de sang. Néron régnait.

La paix faite, on entrait dans la phase civile.
Arthémios était propréteur de la Ville,
Jeune, charmant, très-beau, très-doux, et très-humain,
Si bon qu'on ne pouvait croire qu'il fût Romain.

Seul, Ernod, devant lui, se montrait indocile,
Un vieux Druide, aussi farouche qu'imbécile,
Tout-puissant hier encor, sans prestige aujourd'hui,
Mais riche, néanmoins, des dépouilles d'autrui.
Ernod-le-Vieux était Grand-Prêtre des Druides.
Il se plaignait de voir ses oratoires vides.
Son culte était à bas ; et, malgré ses soupirs,
L'herbe poussait, plus drue, au pied de ses menhirs.

Il en était encore aux Triades magiques,
Aux psaumes, alternés d'hécatombes tragiques.
Car ce vieillard, chargé d'innombrables hivers,
Qui, de sa serpe d'or, cueillait les rameaux verts,
Ce Barde qui chantait, dans un pieux délire,
En grattant une rotte, à défaut d'une lyre,
Était horrible à voir, quand ses sanglantes mains
Se plaisaient à fouiller des cadavres humains.

Les Romains toléraient ces choses sans rien dire,

Ce qui n'empêchait point Ernod de les maudire. (1)
Mais que leur importait ce Prêtre furieux ?
Tranquilles, comme il sied à des victorieux,
Solides Conquérents, comblés par la fortune,
Ils s'inquiétaient peu d'une voix importune.
Ils se sentaient trop forts, désormais, pour punir.
Et c'était leur façon d'assurer l'avenir.
Car, doucement, sans bruit, sans vaine intolérance,
Ces Préteurs, qui semblaient tout pleins d'indifférence,
Agissaient, avançaient, progressaient chaque jour.
Aussi, quelle œuvre, après un siècle de séjour !
De même que le sol avait changé de face,
Avec ses grands chemins, sillonnant sa surface,
Ses bruyantes cités, ses ports pleins de rumeurs,
De même, tout changeait, les usages, les mœurs ;
Et, sans s'être doutés de ces métamorphoses,
Les hommes se trouvaient changés comme les choses...

La haine persistait contre le Conquérent,
Mais moins vivace, et moins âpre. Car le tyran,
Souple avec ces Bretons, dont il craignait la haine,
Enguirlandait de fleurs les anneaux de leur chaîne.

(1) Les Romains ignoraient la clémence, mais pratiquaient le système intelligent de la tolérance. Les édits d'Auguste et de Claude contre le Druidisme ne visaient que les sacrifices humains. Ils n'ont pas empêché le culte des Celtes d'exister, de persister. Il a survécu aux Romains, et bien longtemps après eux. La preuve c'est que les dolmens, qui ne sont évidemment que des tombeaux, renfermaient, à l'origine, des armes, des symboles de pierre, plus tard des objets de bronze et d'or, et enfin des médailles romaines. La présence très-fréquente de pièces romaines dans les dolmens ne put s'expliquer que par la continuation du culte ancien, et du respect des morts, à la mode druidique.

Rien n'est amollissant comme la nouveauté.
 Avec ce peuple enfant, pourquoi la cruauté?
 Pour vaincre, ou détourner son humeur indocile,
 On lui fit une vie agréable et facile,
 Pleine de mouvement, et de réel attrait.
 L'or, à flots, ruissela dans ses mains. L'intérêt,
 L'ambition, l'amour des jouissances vaines,
 Firent couler un sang morbide dans ses veines.
 Le Plaisir dompte, et tue. Et le Plaisir romain,
 A lui seul, eût donné des fers au genre humain.

Ces jeux du Cirque, où, dans le plein air qui vous grise,
 L'odeur âcre du sang, que soulève la brise,
 Monte, avec le parfum des femmes et des fleurs;
 Ce Cirque, où le soleil avive les couleurs,
 Mettant de l'ombre au fond de l'ancre circulaire;
 La bête fauve, avec la bête populaire;
 Des chars, des chocs, des cris, des applaudissements;
 Et, parmi la poussière et les rugissements,
 Parmi le clair soleil qui rutille et flamboie,
 La mort, le sang, l'horreur... et l'homme ivre de joie.

Puis, un luxe inouï, toujours voluptueux;
 Les nocturnes festins sur les lits somptueux,
 Où la Luxure aux reins cambrés s'offre et s'étale;
 L'amour, avec sa morbidesse orientale;
 Puis, l'autre amour, l'amour innommable, odieux;
 Avec cela, le Vice incarné dans les Dieux;

Un Panthéisme énorme, et d'ailleurs grandiose,
 Mettant des Dieux partout, un Dieu pour chaque chose;
 Un culte tout charnel, impur, licencieux,
 Fait pour parler aux sens, plus encore qu'aux yeux;
 Des temples, des autels, de l'encens, des statues,
 Des Déeses d'amour, hardiment dévêtues,
 Rome elle-même, Rome, ouvrant ses bras pervers,
 Voilà plus qu'il n'en faut pour vaincre l'Univers.

Près des riches autels de Vénus et d'Hercule,
 L'oratoire d'Ernod était fort ridicule.
 C'étaient des Dieux charmants, Phébus, Phébé, Junon.
 Mais, Teutatès, quel ogre ! Et Hu, quel affreux nom !
 Que demande Vénus ? Des fleurs, des tourterelles,
 Des éphèbes dansants, des chants de pastourelles,
 Des nids d'oiseaux, des farandoles, et des Chœurs
 Conduits par des Amours, nus, joufflus et vainqueurs.

Comment lutter avec des Déeses pareilles ?
 Figurez-vous Ernod fatiguant les oreilles
 De poèmes obscurs, d'imbéciles discours,
 Qui n'avaient même pas l'excuse d'être courts.
 Quel Druide ! quel sot ! Voyez-vous le pauvre homme
 Jeter sa foudre aux Dieux venus, tout droit, de Rome,
 Dieux de marbre et d'airain, tolérés par Néron, (1)
 Dieux auxquels avait cru, peut-être, Cicéron ?

(1) Tolérés à grand peine, il faut le dire. Il urinait sur leurs statues.

L'un après l'autre, Ernod vit ses clients se fondre.
Bafoué, conspué, seul, il dut se morfondre,
Prenant tous les menhirs du pays à témoins;
Mais Hercule et Vénus n'en triomphaient pas moins.

Désormais, le seul bien qui lui restât au monde
C'était sa fille unique, Evroïne la blonde,
Dont les cheveux avaient la blondeur des blés mûrs.
Le Collège d'Ernod avait de très-hauts murs;
Et, dans ces murs jaloux, la belle emprisonnée
Avait atteint, bientôt, sa dix-septième année.
Elle croyait aux Dieux d'Ernod, très-fermement,
— Il le pensait, du moins, — et très-aveuglément.

Sa destinée était indiquée et fatale:
Elle ne pouvait pas ne pas être Vestale.
Pourtant, elle semblait plus faite pour l'Hymen,
Que pour être Vestale, au pied d'un noir dolmen.
Sa joue, au lieu d'avoir cette blancheur mystique
Qui s'étirole sous la coiffe monastique,
Avait la robustesse, et le duvet vermeil,
D'un beau fruit, caressé par l'amoureux soleil.

Mais, ignorante, et douce, elle voyait les choses
Telles que les voyaient les Druides moroses,
Aimant son père, aimant les Dieux qu'il adorait.

Quand Ernod, le Grand-Prêtre allait dans la forêt
Cueillir le gui banal de la nouvelle année,

Evroïne était là, de lierre couronnée,
Chantant à pleine voix, sur des airs solennels,
Les ternaires du jour, et les vers paternels.
Tout, venant de son père, était saint, était juste.
Elle le regardait comme un Pontife auguste;
Et quand le vieux Bourreau faisait couler le sang,
La ravissante Vierge, ange à l'œil innocent,
De sa voix douce, avec une grâce infinie,
Chantait mignonnement le Psaume d'agonie.

Mais que ne feraient point le Hasard et l'Amour?
Tous deux étant d'accord, il arriva qu'un jour,
Ernod fit un voyage au pays des Rhédones,
Laisant sa fille aux mains de servantes bretonnes.
Dieu! quelle fête, alors, dans toute la maison!
La joie et le soleil emplirent la prison;
Et la vieille Barsa, nourrice d'Evroïne,
Fit un pas de bacchante, à la mode latine.

Or, cette bonne vieille, il faut le dire ici,
Avait bien ses raisons pour folâtrer ainsi.
Avec son gros bon sens de nourrice alarmée,
Elle souffrait de voir sa fille bien-aimée
Se donner toute, en son magnifique printemps,
Blanche et vierge, à des Dieux affreux et dégoûtants.
Qu'importaient Hu-le-Grand, et Teutatès l'infâme!
Elle se moquait bien d'eux tous, la bonne femme.

Elle n'avait qu'un dieu, qu'elle adorait d'amour,
Evroïne, et veillait sur elle, nuit et jour.

Ernod parti, Barsa, la jalouse nourrice,
En tout bien tout honneur se faisant mérétrice,
Sans plus tarder, se mit en quête d'amoureux,
S'agitant, s'informant, prête à parler pour eux,
Car, avant le retour du Barde sanguinaire,
Il fallait un mari pour sa pensionnaire.
Mais allez donc parler d'amour et de maris,
A des Vestales dont l'âme et le cœur épris
Sont tout brûlants d'amour, mais d'une amour divine?

Très-perplexe, Barsa s'en vint vers Evroïne.
Elle était là, devant son miroir s'habillant,
Se drapant à ravir dans son peplum tout blanc,
Avec des anneaux d'or autour de ses bras d'ambre.

Lorque Barsa parut sur le seuil de sa chambre:
« O Barsa, que je suis heureuse de te voir!
Lui dit-elle, « Viens là: Barsa doit tout savoir.
« Car j'ai de grands secrets à te dire à l'oreille.
« Mais tu ne t'attends pas à nouvelle pareille!
« Ne me gronde pas trop, Barsa; ne t'en va pas. »
Et, se penchant vers elle, Evroïne, tout bas,
D'une voix saccadée, et brève, un peu brutale:
« Sais-tu? Je ne veux pas, du tout, être Vestale! »
Dit-elle. — Elle croyait épouvanter Barsa.
Avec quelle fureur la vieille l'embrassa!

« Bonne nourrice! Et moi qui craignais ta colère!
Dit la Vestale. « Eh bien, si l'aveu peut te plaire,
« Ecoute jusqu'au bout: c'est un terrible aveu:
« J'aime. Et je suis aimée.. Et, libre de tout vœu,
« Je vais épouser, dès demain, celui que j'aime.
« — Qui donc? dit la nourrice. — Arthémus, lui-même!
« Cela t'étonne? Va, ce n'est pas d'aujourd'hui
« Que je l'aime. J'ai là trente lettres de lui.
« Tout est prêt: le Grand-Prêtre aurait pu trouver pire.
« Car j'épouse, demain, un Préfet de l'Empire. »

Le lendemain, par un beau soir du mois de Mai,
Le long du grand chemin, d'ajoncs tout parfumé,
Ernod s'en revenait du pays des Rhédones.

Devant lui, tout un flot d'enfants et de matrones
Entraîné à Lexobie, avec des fleurs aux mains.
La ville était en fête. Et Celtes et Romains,
Ensemble, cette fois, s'en allaient par les rues.
Les haines, pour un jour, paraissaient disparues.
Les porches des maisons étaient tout grand ouverts.
C'étaient partout des toits fleuris, des rameaux verts,
C'étaient des chants, des cris, des rires, et des roses.
— Au mois de Mai, combien de douceur ont les choses! —

Pressentant un malheur, le cœur tout agité,
La tête basse, Ernod entra dans la Cité;
Et, vite, il traversait le forum minuscule
Où s'élevait le temple abominé d'Hercule,

En face du palais du Proconsul romain ;
 Mais une noce, là, lui barrait le chemin.
 Des éphèbes, jetant des fleurs, des canéphores,
 Des porteurs de flambeaux, des porteuses d'amphores,
 Et des joueurs de flûte, et des mimes dansants,
 Se suivaient, au milieu d'un nuage d'encens.

Un peu pâle de son bonheur, vierge divine,
 Avec ses douze jeunes filles, Evroïne
 Entra dans la maison de l'Elu, son époux.

Et sur ses pas, voici le Cantique très-doux
 Que l'on chantait, suivant une neuve coutume, (1)
 Et dont Ernod-le-Vieux savoura l'amertume.

CHANT NUPTIAL

*Io, Hymen, Dieu d'Hyménée!
 Dieu d'Hyménée, Hymen, io!*

O de la Colline Hélicone,
 Céleste habitant, ô Amour!
 Fils de Vénus, voici le jour
 Où la Vierge à l'Époux se donne.

(1) Je m'imagine que cette coutume des Chants Fescennins, comme tant d'autres usages que nous tenons des Romains, s'est perpétuée, dans le pays breton, avec ses parades grossières et ses brutalités de langage. Le soir des noces, en Cornouailles, avez-vous assisté à une vraie « Soupe au lait », chantée par des personnages déguisés, en face des nouveaux mariés ? Ce sont absolument les Chants Fescennins, avec la crudité bretonne en plus, et, en moins, l'adorable poésie de Catulle.

Viens! Ceins ton front de fleurs des champs,
 D'hyacinthes, de marjolaines.
 Apporte des fleurs à mains pleines,
 Amour, apporte-nous des chants.

*Io, Hymen, Dieu d'Hyménée !
 Dieu d'Hyménée, Hymen, io !*

Vois, la chevelure enflammée
 Des torches brille dans la nuit.
 Ouvrez les portes! Vesper luit.
 Voici venir la bien-aimée!
 Amour, conduis-la, par la main,
 Jusqu'à sa nouvelle demeure.
 L'époux l'attend. La Vierge pleure...
 Amour, apprends-lui le chemin.

*Io, Hymen, Dieu d'Hyménée!
 Dieu d'Hyménée, Hymen, io!*

Jusqu'à sa nouvelle demeure,
 Amour, conduis-la par la main.
 Dis-lui, tout le long du chemin:
 « Courage, mignonne, c'est l'heure!
 « Hâte tes pas, Vesper a lui!
 « O Vierge, pour la nuit future,
 « Dénoue, il est temps, ta ceinture.
 « Tes nuits, désormais sont à Lui !

*Io, Hymen, Dieu d'Hyménée!
Dieu d'Hyménée, Hymen, io!*



LA VOIE ROMAINE DE POULDERGAT

Après dix-sept-cents ans, périras-tu demain,
O témoin d'un passé dont nous gardons le culte?
Faut-il qu'un cantonnier brutal, le pic en main,
O témoin des Césars, te ravage et t'insulte?

Là, sur le dur granit, pavant le dur chemin,
Où des ajoncs fleuris bordent la terre inculte,
Les Légions passaient, et le soldat romain
Faisait rouler la formidable Catapulte.

Machine enchevêtrée, effrayante et sans voix,
La Catapulte était le canon d'autrefois.
Quand elle gravissait la route montueuse,

Quand l'énorme appareil, traîné par vingt chevaux,
Sur ses essieux criards roulait, par monts et vaux,
On courait voir passer la Bête monstrueuse.



VANNES, MÈRE DE VENISE (1)

*« Je regarde ces Vénètes de
la Gaule comme les fondateurs
de Venise, dans le golfe Adria-
tique. »*

STRABON, IV.

I

Ils sont partis sur d'innombrables caravelles !
Aventueux marins, ils vont vers d'autres cieux,
Vers les pays dorés qui hantent les cervelles.
Ce sont des conquérants, et des audacieux,
Rêvant de Toisons d'or, d'empires spacieux,
De villes à fonder, sur des plages nouvelles.

Les voyez-vous, là-bas, les vaisseaux de l'Armor ?
Ils ont franchi, déjà, les Colonnes d'Hercule.
Et l'amiral breton, hardi Conquistador,
Debout sur le tillac, quand vient le crépuscule,
Voit disparaître, au fond du Détroit qui recule,
L'impérial soleil, noyant son disque d'or.

(1) Si la théorie de Strabon est exacte, cette pièce serait mieux placée dans la période préhistorique. J'ai préféré, néanmoins, l'intercaler ici.

Argonautes, partis de la rive Celtique,
Ils cherchent un royaume à prendre. Et leurs Vaisseaux
Sillonnent fièrement la mer Adriatique.
Ils vont s'abattre, là, comme un grand vol d'oiseaux.
Et voici qu'à leur voix Venise sort des eaux,
Jeune et superbe, ainsi que la Vénus antique.

O Reine de la Mer, ô Reine de l'amour,
Bretons, nous saluons, en toi l'Armoricaine.
Toi qui trônes, comme une reine, dans sa Cour,
Toi qui fais oublier Carthage l'Africaine,
Et voulus, comme Rome, être républicaine,
Nos Aïeux sont les tiens, et tu leur dois le jour.

C'est pour cela que, dans des vers pleins de caresse,
Très-amoureux de ta beauté, nous te chantons.
Bien plus: jaloux de toi, comme d'une maîtresse,
Nous voudrions te voir, nous, tes frères Bretons,
Enfanter des héros, d'illustres rejetons,
Pour te refaire un trône, ô Reine enchanteresse.

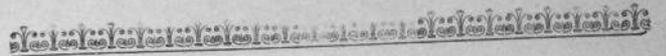
II

O Filles d'un pays sans rival sous les cieux,
Vous tenez donc à nous, par des chaînes anciennes ?
Vos cheveux roux, l'éclair superbe de vos yeux,

Le sang qui bout dans vos veines patriciennes,
Toute votre splendeur, ô sœurs Vénitiennes,
Vous viennent des Bretons, vos pères, nos Aïeux.

Va, ne dédaigne pas la Bretagne, ô Venise!
Ton blason gagnerait à s'accoler au sien.
Si l'Art t'enorgueillit, si l'Art te divinise,
Nous en avons le culte. Et, comme à Titien,
L'immortel ouvrier de l'Art Vénitien,
L'amour de l'Idéal dans nos cœurs s'éternise.

Nous sommes des ardents et des passionnés.
Pour l'Art nous nous sentons comme un brasier dans l'âme;
Si sous un ciel moins pur, moins chaud nous sommes nés,
Des mêmes Dieux que toi notre Foi se réclame.
Et nous avons du feu pour ranimer la flamme
Sur leurs autels, par toi, peut-être, abandonnés.



LA FUITE DES ROMAINS

I

Ils ont fui, ces tyrans qui fatiguaient l'Histoire.
Les Dieux en étaient las, et lasse la Victoire.
Rien n'est resté de leur Empire colossal.
Chassés de l'univers, si longtemps leur vassal,
Ils ont du monde entier vidé le territoire.

Quel exode! Tous les sentiers, tous les chemins
Sont encombrés de l'épouvante des Romains!...
Trop heureux d'échapper, par la fuite, aux tueries,
Ils vont, comme poussés sous le fouet des Furies,
Soldats honteux, sans chefs, sans aigles dans les mains.

Du Danube, du Rhin, de la Loire, de l'Ebre,
De l'Océan breton, que la brume enténébre,
Des bords du Pont-Euxin, et des rives du Nil,
De partout, c'est l'Exil, l'interminable Exil
Vers Rome, vers la maudite, vers la funèbre...

II

Quoi! Ce tas de fuyards, c'est le Peuple Romain?
O honte! — Mais elle est juste, la lourde main,
O fille des Césars, qui t'a si bien frappée!
Vae victis! C'est ton tour de périr par l'épée,
Toi dont l'épée a tant versé de sang humain!

Vae victis! C'était là ton cri, Rome Victrice!
C'était ton cri de Louve et de spoliatrice.
Tes soldats l'ont crié pendant plus de mille ans...
Mais ils sont loin les jours où les peuples, sanglants,
Râlaient sous ta sandale d'or d'Impératrice!

Oui, qu'il est loin le temps où Persée enchaîné
Au char de Paul-Emile en captif fut traîné :
Un quadrigé de chevaux blancs portait l'idole.
Et le triomphateur montait au Capitole,
Couronné d'or, auprès du Roi découronné.

Et dans son peplum noir, douloureusement belle,
La triste Reine ornait le Triomphe. Et, près d'elle,
Son fils, son dernier né, vers le Peuple romain,
Tendait ses petits bras, et sa petite main
Adressait des baisers à la foule cruelle.

Mais Rome, est-ce un enfant qui pouvait l'attendrir?
Roi, Reine, enfant de roi, tout cela dut périr,
Pêle-mêle, jeté dans quelque Mamertine,
Dans un de ces cachots à l'odeur de sentine,
Où la Louve envoyait les Jugurtha mourir...

Oh! ces Triomphateurs, dont s'enorgueillit Rome,
Que sont-ils? De quel nom convient-il qu'on les nomme?
Sont-ils des assassins? Ou sont-ils des héros?
De sublimes sauveurs, ou d'atroces bourreaux?
Ont-ils un cœur de tigre en place d'un cœur d'homme?

Marius, tu broyas, sous ton char, les Teutons;
— Pas assez, puisqu'ils ont laissé des rejetons; —
Et toi, César, plus dur encor que Paul-Emile,
Tu vendis à l'encan, par centaines de mille,
Les frères de Vercingétorix, les Bretons!

Et toi, Sylla, le plus brutal des Capitaines,
Tu mis la main, ta main de bandit sur Athènes,
Sur l'Acropole, asile inviolé des Dieux.
Et tes Centurions, ces soudards odieux,
Urinaient sur le Pnyx, le Pnyx de Démosthènes!

Et vous, lâches Césars, féroce ment pervers,
Pourvoyeurs des Colosseums toujours ouverts,
Vous tous, buveurs de sang, vous, Vestales-prêtresses,
Plus dures aux Martyrs que n'étaient les tigresses,
Il est temps qu'on vous mette au ban de l'Univers!

O Césars histrions ! O Vestales harpies !
 O peuple de bourreaux, ivre de jeux impies,
 Vous payez, aujourd'hui, dix siècles de fureurs.
 O Rome des Consuls, Rome des Empereurs,
 Tes forfaits de mille ans, enfin tu les expies !

Rome ! les entends-tu ? Les entends-tu venir,
 Les monstrueux Vengeurs, chargés de te punir ?
 Ecoute ! écoute donc leur course furibonde !
 Les entends-tu venir, les Justiciers du monde ?
 Les chevaux d'Attila, les entends-tu hennir ?

Quel chaos ! On dirait, tant l'horreur est profonde,
 Que le soleil a fui de l'horizon du monde.
 C'est comme un cataclysme, au Déluge pareil.
 Et l'Univers, sans Dieux, sans règle, sans soleil,
 Disparaît sous le flot barbare qui l'inonde.

Voici les Goths ! Voici les brutes d'Alaric !
 Après l'ogre Attila, le monstre Genséric !
 Après le Hun, c'est le Vandale qui se vautre.
 Tous les fléaux de Dieu passent l'un après l'autre ;
 Tous, jusqu'aux Visigoths du grand Théodoric.

Maintenant, au milieu de ce désastre immense,
 Sur la confusion des Peuples en démence,
 Sur les mondes détruits pèse un linceul de plomb.
 C'est un sommeil de mort, très-noir, très-lourd, très-long.
 C'est la Nuit, c'est la Nuit de mille ans qui commence...

LA FILLE DU ROI D'IS

(V^e SIÈCLE)

*« On crut honorer Lutèce en
 l'appelant Par-Is, l'égale d'Is.
 Au V^e siècle, existait dans la
 baie de Douarnenez une ville
 célèbre, la ville d'Is, qui fut
 engloutie par l'Océan, du temps
 de Gralon, roi de l'Armor. »*

Emile SOUVESTRE.

I

LA VILLE D'IS

*« Elle enivrait du vin de sa
 furieuse prostitution tous les
 habitants de la terre. »*

ISAÏE.

Les Villes d'aujourd'hui, les Cités de jadis,
 Les Palmyres, les Tyrs, les Ninives lointaines,
 Les royales Memphis, les divines Athènes,
 Les Paris merveilleux, et les Romes hautaines,
 N'étaient rien, ne sont rien près de la Ville d'Is.

La Ville d'Is, avec ses dix millions d'hommes,
 Reine de l'Océan, et reine de l'Armor,
 Riche, belle, vivait, jouissait sans remord,
 Ville d'amour, vouée au néant, à la mort,
 Marquée au front du signe infamant des Sodomes.

Le Ménez-Hom, tout noir, l'enfermait au levant.
 Puis, vers la mer, là-bas, où l'Océan commence,
 Un mur cyclopéen, une Muraille immense,
 Insultant aux fureurs du Titan en démente,
 S'élevait de la Chèvre à la pointe du Van.

Une Porte d'airain, formidable et béante,
 S'ouvrait sur l'Océan. Mais quand le flot montait
 Ses battants monstrueux, où la mer se heurtait,
 Dressaient leurs murs de bronze, et la brise apportait
 Comme un bruit de tonnerre à la Cité géante...

Or, Is, fille d'Isis, résumant l'Univers,
 Confondait, dans son sein, tous les Cultes du monde.
 Mais, haïssant le Christ d'une haine profonde,
 Jalouse des progrès de son œuvre féconde,
 Elle sacrifiait à tous les Dieux pervers.

La Grèce y retrouvait ses Dieux mythologiques.
 Le Mage y coudoyait les Augures romains.
 Ceux du Nord adoraient l'Irmensul des Germains.
 Et l'affreux Teutatès, le couteau d'or aux mains
 Versait des flots de sang sur ses dolmens tragiques.

Mais le Dieu d'Is, l'idole au culte radieux,
 Qui, malgré les clameurs des Prêtres et des Mages,
 Voyait le Peuple entier lui porter ses hommages,
 L'idole dont partout rayonnaient les images,
 C'était l'antique Eros, le moins faux des faux-dieux.

Et du Dieu bien-aimé les vénables Prêtresses,
 Les Prêtresses d'amour remplissaient la Cité.
 Splendides instruments de sa perversité,
 Ces monstres d'impudeur et de lubricité,
 S'épalaient et s'offraient, blondes Enchanteresses.

Plus monstrueuse encor, la Fille du Roi d'Is,
 Dahut, indigne fille, indigne souveraine,
 Faisait un lit public de sa couche de reine,
 Et ses amants mouraient, dans ses bras de sirène,
 Sous ses baisers de feu, sous ses baisers maudits.

Et, dans Is, un seul homme était pur, était juste :
 C'était le Roi Gralon, le roi d'Is et d'Armor.
 Il avait cent-vingt ans. Mais très-robuste encor,
 Il aurait porté haut son front couronné d'or,
 Si le malheur n'avait courbé sa tête auguste.

Or, pendant que son Peuple, et sa Fille, et ses Fils,
 Se ruaient à l'orgie, et se vautraient en elle,
 Le vieux Gralon, dans son angoisse paternelle,
 Sentant l'heure approcher, terrible et solennelle,
 Priait, à deux genoux, devant un Crucifix.

Et, chaque nuit, là-bas, gonflant ses flots funèbres,
 L'Océan déchaîné montait en rugissant.
 C'était comme une Voix au loin avertissant.
 Et la Porte d'airain, sous le flot bondissant,
 Retentissait lugubrement dans les ténèbres...

II

DAHUT

Deux fois Reine, et surtout reine par la beauté,
 Mais ardente au plaisir jusqu'à la cruauté,
 Et plus insatiable encor que Messaline,
 Dahut, terrible et douce en sa grâce féline,
 Avait de tels transports, de tels embrassements,
 Qu'une nuit suffisait à tuer ses amants.
 Le jour, on la voyait, du haut de sa litière,
 Promener par la Ville, impératrice altière,
 Si belle, sur son lit couchée indolemment,
 Qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer follement.
 Le diadème au front, hautaine, omnipotente,
 Dahut, jamais troublée et jamais hésitante,
 Au milieu de son Peuple, épars sur son chemin,
 Choisisait un amant pour la nuit de demain.
 Oh! cette nuit, d'avance on la savait mortelle...
 Mais tous ces jeunes gens, rangés là, devant elle,
 Tendaient les mains, heureux de savourer la mort
 Dans les bras de Dahut, la Reine de l'Armor.

Un jour, son long regard s'arrêta de lui-même,
 Sur un jeune Etranger d'une beauté suprême,

Si beau qu'en le voyant, Dahut, frappée au cœur,
 S'avança, rougissante, au devant du vainqueur.
 Il était vraiment beau, d'une beauté d'Archange,
 D'une beauté fatale, inexprimable, étrange,
 Qui donnait le frisson, et n'avait rien d'humain...
 Et Dahut tressaillit quand il toucha sa main.

Le lendemain, Dahut, à l'heure accoutumée,
 Ne parut point sur sa litière parfumée.
 Ni le deuxième jour. Ni le troisième jour.
 Elle avait donc trouvé, pour son royal amour,
 Un être surhumain, un Amant digne d'elle,
 Puisqu'il sortait vivant de sa couche mortelle...

Elle ne parut point dans Is, durant sept jours.
 Et son amant, après sept nuits, vivait toujours.

Ce soir-là, l'Océan, gonflant ses flots funèbres,
 Vers la Porte d'airain montait en rugissant.
 C'était comme une Voix au loin avertissant.
 Et la Porte d'airain, sous le flot bondissant,
 Retentissait lugubrement dans les ténèbres...

Et, ce soir-là, Dahut disait à son amant :
 « M'aimes-tu ? m'aimes-tu ? Moi, je t'aime ardemment!
 « C'est toi que je cherchais. Tu manquais à ma vie.
 « C'est toi dont avait soif ma lèvre inassouvie.
 « O bien-aimé, pourquoi si tard es-tu venu ?
 « C'est toi que j'attendais, ô mon bel Inconnu ! »

Il disait à Dahut : « Les femmes sont perfides.
 « Les baisers que j'ai pris sur tes lèvres avides,
 « Et les serments d'amour que j'ai reçus de toi,
 « D'autres les ont cueillis et goûtés avant moi. »

Il lui disait encore : « O Femmes! ô charmeuses!
 « J'ai parcouru le Monde et les cités fameuses...
 « Des colonnes d'Hercule aux sources du Jourdain,
 « L'Univers m'a paru comme un vaste Jardin
 « Où, sur nos pas, fleurit la Fleur du Mal, la Femme,
 « Fleur au parfum subtil, tuant le corps et l'âme...
 « Contre elle j'étais fort, m'étant fait une loi
 « De jouir de l'amour sans aimer... Venge-toi!
 « Pourtant, j'ai possédé les superbes Romaines,
 « Les Grecques au teint mat, et les blondes Germaines.
 « L'Orient m'a livré ses précoces beautés
 « Qu'on cueille en leurs printemps, et qui n'ont point d'étés.
 « J'ai vu Memphis, pays des femmes indolentes
 « Provoquant à l'amour par leurs danses très lentes.
 « J'ai vu, sous leurs cheveux magnifiquement lourds,
 « Les filles d'Hispanie, aux grands yeux de velours,
 « Dont la bouche vermeille, aux longs baisers offerte,
 « Humide et fraîche, a l'air d'une grenade ouverte...
 « Mais j'ai continué ma route. Et c'est ainsi
 « Que, d'instinct, comme toi, je te cherchais aussi.
 « Et je veux oublier que ton amour morbide
 « Tue, entre deux baisers, comme un poison rapide.

« Ah! tant pis si je meurs, et si ta bouche ment!
 « M'aimes-tu ? m'aimes-tu ? Moi, je t'aime ardemment!

« — Si je t'aime? Oh! sais-tu de quel nom tu te nommes?
 « Tu te nommes le Roi de dix millions d'hommes!
 « Dis un mot seulement, mets ta main dans ma main.
 « O mon époux, veux-tu? Tu seras Roi demain!

« — J'accepte.

— Eh bien, je vais t'apporter la couronne.

« — Ton père vit!

— J'en vais débarrasser le trône...

« Non ! J'accepte, avec toi, d'être roi de l'Armor
 « Mais épargne Gralon. Je ne veux point sa mort.
 « Qu'il vive! Je suis Roi... Mais, pour être plus digne
 « Du titre auguste, il faut que j'en porte l'insigne.
 « Et, pour prendre à Gralon son pouvoir souverain,
 « Il me faut la clef d'or de la Porte d'airain...

« La Clef d'Or ?... O mon Roi, patiente, et demeure :
 « Tu l'auras, cette nuit. Tu l'auras, dans une heure... »

III

LE SOMMEIL DE GRALON

Gralon va reposer. Il a prié longtemps.
Loin du bruit, triste et seul, vieillard de cent-vingt ans,
Il a baisé les pieds du Crucifix d'ivoire;
Et, lentement, il a quitté son oratoire.

Il marche, chargé d'ans, accablé de douleurs.
Ses yeux sont deux ruisseaux de larmes. Et les pleurs
Sèment de diamants sa longue barbe blanche...
Il a gagné sa couche. Et, sur son front qui penche,
Une lampe d'airain, consumée à demi,
Jette un pâle rayon... Gralon s'est endormi.

Il est calme. Il sourit. Son visage est auguste.
Dieu, sans doute, témoin des malheurs de ce juste,
Afin que son sommeil soit plus doux et plus long,
Met, chaque nuit, un Ange au chevet de Gralon.
La Clef d'or étincelle, à son cou suspendue...
— Bon Ange, couvrez-la de votre aile étendue.
Veillez sur le vieux Roi! Veillez sur la Clef d'or!

A la porte se tient un Guerrier de l'Armor.
Son glaive a des lueurs d'éclair dans la nuit sombre...

Mais qui vient là? quel est ce fantôme dans l'ombre!
Quel homme audacieux, quel homme au cœur félon
Ose venir troubler le sommeil de Gralon?
Qui vient là? C'est Dahut! O l'infâme! c'est elle!
Elle frissonne. Elle est d'une pâleur mortelle.
Elle ne marche pas. Elle glisse sans bruit.
Elle laisse un sillon parfumé dans la nuit...

La voici près du seuil. Le Guerrier la repousse.
Alors, tout bas, Dahut parle, de sa voix douce.
Puis, elle ordonne. Puis, elle jette son nom.
« Je suis Dahut! » Mais lui, ferme, dit toujours « non! »

Alors, dans ses bras nus, attirant le farouche,
Elle colle, un instant, ses lèvres sur sa bouche...
Et, dans ses veines, l'homme aspire du poison.
Il est ivre. Il est fol. Il n'a plus sa raison...

Dahut triomphe. Elle a, déjà, franchi la porte.
Gralon sommeille... Oh! Dieu! c'est son Père!... Qu'importe!
Dahut étend la main sur le vieux Roi qui dort...
Et c'en est fait! Dahut emporte la Clef d'or!

Maintenant, hâte-toi, Courtisane stupide!
Vers l'amant de tes nuits cours, d'un pied plus rapide.
Porte-lui la Clef d'or... Le bien-aimé t'attend.
Cours, vole, ouvre tes bras... O terreur, c'est Satan!

IV

LA DERNIÈRE NUIT D'IS

O Ville d'Is ! O Ville aux puissantes murailles !
Dahut t'a préparé de belles funérailles !

Des gouffres de Penmarch aux remparts d'Occismor (1),
Les ténèbres, d'un voile épais, couvrent l'Armor.
Elles couvrent la terre, et la mer, et les astres...
C'est l'heure. Tout est prêt pour d'effrayants désastres.

La sinistre Sena, triste éternellement,
Remplit tout l'horizon de son gémissément,
Et l'Enfer de Plogoff, en attendant sa proie,
Comme un dogue affamé, hurle et bondit de joie.

Des gouffres de Penmarch aux remparts d'Occismor,
Un Vent de mort s'élève, et souffle sur l'Armor.
Et l'on entend des bruits qui font trembler la terre...
Entendez-vous, là-bas, la Torche solitaire ?
La Torche?... écoutez-donc ! on dirait des lions
Venus en rendez-vous, la nuit, par millions,

(1) Occismor, comme Vorganium, est une ville romaine dont l'emplacement est incertain. On a placé Occismor à Brest, à Quimper, à Saint-Pol-de-Léon. Je m'arrête à cette dernière hypothèse, qui serait la plus sérieuse, d'après le chevalier de Fréminville.

Qui, la crinière au vent, impatients convives,
Errent, en rugissant, sur ces sauvages rives...

C'est l'heure du Destin. C'est l'heure de Satan.
C'est la Porte d'airain qui s'ouvre!... Et l'on entend
Ses quatre gonds jumeaux grincer dans les ténèbres...
Place au monstre Océan roulant ses flots funèbres !
Place à la mer ! Place à la mer ! Place à la mer !
Is ne sera, bientôt, qu'un vaste gouffre amer !

O Ville d'Is ! c'est peu que ta Porte géante
Livre aux flots déchaînés une brèche béante.
Ton mur cyclopéen, sous le flot triomphant,
S'écroule, d'un seul bloc, comme un jouet d'enfant.
Tes tours, dont l'œil se lasse à mesurer le faite,
Tes palais somptueux, tout pleins de bruits de fête,
Tes temples, tes trésors, tes femmes, tes amours,
Tout s'abîme, tout sombre... Et demain, et toujours,
Sans que plus rien de toi ne survive et surnage,
Si ce n'est ton seul nom qui, transmis d'âge en âge,
Perpétuera l'Exemple avec le Souvenir,
Toujours, jusqu'à la fin des siècles à venir,
L'Homme en cherchant ta place, ô Ville enchanteresse,
Verra l'immensité de la Mer vengeresse...

O Pays d'Armorique, est-ce depuis ce temps
Que tes écueils, battus par d'éternels autans,
Semblent pétrifiés dans une horreur profonde ?

O Cap du Raz-de-Sein, promontoire du monde!
 Cavernes de la Torche, et de Saint-Gwénolé,
 Ecueils terrifiants, sous un ciel désolé !
 O noire île de Sein ! O Plogoff, gouffre sombre !
 O Ténare infernal, peuplé d'hydres sans nombre !
 Empire de la Mort ! Rivage de la Peur !
 Depuis cette nuit-là, telle est votre stupeur
 Qu'après quinze cents ans d'immobile hébétude,
 Vous conservez toujours l'effrayante attitude
 De témoins effarés qui croiraient voir encor
 La Ville d'Is crouler sur le Peuple d'Armor !

V

LA FUIITE DE GRALON

Or, pendant que les flots envahissent la Ville,
 Pendant que le vieux Roi dort d'un sommeil tranquille,
 Une Voix a crié : « Gralon ! malheureux Roi !
 « Gralon ! La Ville d'Is s'écroule ! Eveille-toi ! »

Il se lève, à l'appel de cette voix austère,
 La voix de Gwénolé, le Saint du Monastère,
 Qui, de Landévennec, à cheval, sans effroi,
 S'est hâté d'accourir, pour sauver son vieux Roi.

Et vers le Ménez-Hom, tous deux partent ensemble.
 La tempête rugit autour d'eux. Le sol tremble.
 Mais les flots, que commande une invisible main,
 Calmés soudainement, s'ouvrent sur leur chemin.
 Les chevaux, affolés, glissent dans la tempête.
 Tout d'un coup, brusquement, ils redressent la tête.
 Puis, le col allongé, les naseaux palpitants,
 Flairant quelque ennemi, les chevaux, haletants,
 S'arrêtent... Est-ce un loup des Montagnes d'Arrée ?...
 Non. Une femme est là, dans la nuit égarée.
 Elle court vers Gralon, les deux bras en avant.
 Elle a ses cheveux blonds flottant au gré du vent.

Elle pleure. Elle crie. Elle est à demi-nue.
Elle tend ses beaux bras. Gralon l'a reconnue.
C'est sa Fille. Il la prend en croupe, à ses côtés.

Alors les flots, alors les grands flots irrités
Roulent déjà sur eux leur crête blanchissante...
Et de Saint Gwénolé la voix retentissante
Crie à Gralon : « Gralon! Gralon! malheureux Roi !
« Rejette ce démon dans la mer ! Sauve-toi ! »

Dahut l'entend. Gralon veut repousser l'infâme.
Mais elle attache à lui son corps souple de femme.
Sa jambe vigoureuse étreint, plus fortement,
La croupe du cheval qui se cabre, écumant...
Telle, dans le désert, une jeune lionne
Au flanc d'un léopard, des griffes, se cramponne...

« A la mer! Dieu le veut! » Pour la seconde fois,
Le Moine a prononcé la sentence. A sa voix,
Gralon lève les yeux en haut... O nuit fatale !
« Dieu le veut ! » Et Gralon, d'une main plus brutale,
Précipite sa Fille. Elle tombe... Et les flots,
Se refermant sur elle, étouffent ses sanglots...

Le Moyen-Age Noir



A L'ENTRÉE DE L'ÂGE NOIR

I

Nous sommes à l'orée effrayante de l'Antre.
Ici, tel qu'une « Nuit sans étoiles », (1) l'Enfer
Du Moyen-Age s'ouvre; et sa Porte de fer,
Comme celle de Dante « au front livide et vert », (2)
Glace les âmes: c'est à tâtons que l'on entre.

L'Histoire, épouvantée en approchant du seuil,
S'est assise à la Porte, et demeure accroupie.
Elle pleure, peut-être, un passé qu'elle expie.
Et, devant l'Avenir infâme, impur, impie,
Elle attendra, dans le silence, et dans le deuil.

Comment marcher, parmi des ténèbres pareilles ?
L'Abîme est là, de cycle en cycle plus profond.
Et, dès les premiers pas « vers le Cône sans fond », (3)
J'entrevois les Damnés, j'entends les cris qu'ils font..
Cuirassons-nous le cœur, et bouchons nos oreilles.

(1) « Les soupirs, les pleurs et les gémissements qui s'élevaient dans cette nuit sans étoiles formaient un si lugubre murmure que je ne pus retenir mes larmes. »

L'Enfer, ch. III.

(2) Auguste Barbier, *Iambes et Poèmes*.

(3) C'est la théorie des cercles concentriques de *L'Enfer de Dante*.

Mais quel Guide choisir? Qui nous tendra la main?
Est-ce toi, Dante? Non! O dur Visionnaire,
Tu parais à nos yeux comme un tortionnaire.
Ici, dans ce Vallon douloureux où l'on erre,
C'est la Pitié qui doit nous montrer le chemin.

Oui, marche devant nous, vers la Cité dolente,
O Pitié, douce Vierge aux yeux mouillés de pleurs.
Ta robe blanche est belle; et tes mains ont des fleurs
Dont tu parfumeras ce sentier de Douleurs;
Et ta voix de divine Vierge est consolante...

II

Ah! je sais bien qu'il faut maudire le Passé,
Le passé des Memphis, des Ninives, des Romes:
Qu'il faut maudire tout, les siècles et les hommes,
Maudire tous les temps, même ceux où nous sommes;
Car, dans le mal, qui sait lequel s'est surpassé?

Mais, du moins, dans les temps romains, le grandiose
Jette un voile d'azur et d'or sur l'odieux.
Tout est grand : les cités, les hommes, et les dieux.
Et, sous l'arc triomphal des siècles radieux,
Le Crime au front lauré marche à l'Apothéose.

Dans l'Age Noir, tout est ténébreux et petit.
Comtes et rois, machierns et ducs, — histoire sombre, —
Bandits dont on ne sait ni le nom ni le nombre,
Leur complice est la nuit; leur honte est faite d'ombre;
Et les rois ne sont grands que par leur appétit.

L'Histoire, qui n'a plus ni haines ni colères,
Assiste, sans écrire, et sans s'intéresser.
Elle est dehors. Ses yeux ne voient plus rien passer.
Les Tacites sont morts. Et, pour les remplacer,
Nous avons les pieux Moines des Cartulaires.

Hélas! tout n'est pas d'or, dans ces Trésors bretons.
N'y cherchez point Tacite, ou même Suétone.
C'est la Nomenclature aride et monotone,
Quand ce n'est pas la Fable à la mode bretonne... (1)
Et l'on sort, attristé, de ces poudreux Cartons.

C'est l'histoire d'un Peuple en pleine léthargie,
Peuple de brutes, par des brutes exploité.
On sent qu'il souffre, hélas! durement maltraité.
Et c'est peu, pour bercer sa longue adversité,
Des vaines fictions de la Thaumaturgie. (2)

(1) Il est triste de penser que des puérités comme la Chronique Briochine sont une des sources de l'Histoire de Bretagne. Quant aux Cartulaires qui contiennent tant de choses précieuses, comme documents, que dire de leurs fantaisies historiques « Des amas de dates, de « fables », a dit Kerdanet, à propos des Cartulaires de Quimperlé. (Kerdanet, notes des Vies des Saints, p. 366). |

(2) On sait le jugement cruel qu'a porté Lobineau sur le Livre des Saints d'Albert-le-Grand, « bien moins propre à édifier les fidèles qu'à réjouir les libertins ». Ce qui n'empêche pas que la Vie des Saints est un des livres les plus agréables qu'on puisse lire. Voir, entre autres, l'opinion de Lobineau sur les vies de S. Vouga, S. Hervé, la Cane de Montfort, etc.

Ce peuple souffre. Et là, dans cette affreuse Nuit,
 Au fond du Gouffre Noir, où gémit sa souffrance,
 Endolori, meurtri, fou de désespérance,
 Ce peuple aime la Mort : elle est sa délivrance.
 Il l'appelle, à travers son formidable Ennui.

La Mort?... Et, cependant, n'est-elle pas suivie,
 Lui dit-on, d'un Enfer qui ne finira pas ?
 O Dieu cruel, l'enfer par delà le trépas ?
 Qu'importe ! Il veut la mort, tant il souffre ici-bas,
 Tant il est torturé, dans l'enfer de la Vie !

Oui, c'est l'Enfer ! Un éternel gémissement
 Sort du gouffre, hanté des démons et des gnômes.
 Et l'on entend, parmi les sanglots et les psaumes,
 Comme un « *Diés iræ* », chanté par des fantômes ;
 Et le glas de la mort sonne éternellement.

Pourtant, l'aube nouvelle avait lui sur le Gouffre :
 Un homme était venu triompher des enfers.
 Son amour était vaste à remplir l'Univers.
 Souriant, il marchait, vers nous, les bras ouverts.
 Il nous disait : « Qu'il vienne à moi, celui qui souffre ! »

C'était le Seul qui pût sauver l'Humanité.
 C'était le Dieu divin, après les Dieux infâmes.
 Son pâle et doux sourire allait au fond des âmes.
 Il aimait les petits, les enfants, et les femmes,
 Dieu d'amour, de pardon et de fraternité.

Une aube de bonheur se levait sur le monde.
 Eh bien, non ! Sous ces Rois, furieux et déments,
 Le Mal triomphe, avec mille raffinements.
 C'est l'Ere des forfaits et des débordements.
 C'est le Cycle du monstrueux et de l'immonde.

Le Vice, semble-t-il, trouve des sens nouveaux,
 Dans sa fureur vers l'âpre et basse jouissance.
 Il apprend d'autres mœurs. C'est une Renaissance !
 C'est un Rut maladif, où la concupiscence,
 En desséchant les cœurs, abrutit les cerveaux.

La Raison, dans ce grand naufrage, est abolie.
 L'Esprit humain, si beau dans sa sérénité,
 Si sûr de lui, si haut durant l'antiquité,
 Perd l'équilibre, et l'imbécile Humanité
 N'est plus qu'un vain fantoche, en proie à la folie.

III

Quant à tous ces tyrans, conducteurs de troupeaux,
 Cruels témoins de la genèse de ces mondes,
 Rois Visigoths, rois Francs, rois Bretons, rois Burgondes,
 Ils dorment, emmurés dans des cryptes profondes ;
 Et ne méritent pas qu'on trouble leur repos.

Un seul est grand : Clovis. Or, quand il monte au trône,
 — Tant pis pour les chanteurs de los qui mentiront, —
 Ses douze assassinats (1), ineffaçable affront,
 Comme douze rubis, ensanglantent son front...
 Ce furent les premiers bijoux de la Couronne.

(1) Saint Grégoire de Tours.



RI - WELEN - MUR - MARC'HOU

PREMIER COMTE DE CORNOUAILLES

Ri-Welen-Mûr-Marc'hou, c'est par ce nom barbare
 Que s'ouvre le Dossier des Comtes et des Rois.
 — Rois ou Comtes, dans cette Ere des longs effrois,
 On ne sait de quel nom le despote se pare.

La terre est au premier bandit qui s'en empare.
 Il pille. Il brûle. Il tue. Et voilà tous ses droits.
 Comme Clovis, il fait le signe de la croix,
 Et l'ogre féodal au festin se prépare.

Pour encor, le festin est maigre. Ri-Welen
 N'a, pour palais, qu'un toit de chaume, à Châteaulin,
 A Kemper, un donjon, dont il fera son Louvre.

Quant au sol, d'un coup d'œil, il en fait le départ :
 Ri-Welen-Mûr-Marc'hou s'adjuge, pour sa part,
 Tout le pays que du Ménez-Hom on découvre.

SALOMON I

ROI ET MARTYR. — 421-435

Le temps est bon pour les bandits de grands chemins.
Chaque tyran s'arroe un royaume à sa taille.
En guerre ! C'est à coups de couteau qu'on se taille
Un Comté dans l'Empire effondré des Romains.

Quelle mêlée ! Et quels farouches lendemains !
Et, dès le premier jour, ardents à la bataille,
Les Comtes du Léon, et ceux de Cornouaille
Ouvrant l'Ere sanglante, en sont venus aux mains.

Or, Salomon a pris le Léon pour domaine.
Là règnent, sur les mers, Occismor la romaine,
Et Tolente, plus belle et plus riche que Tyr.

Puis il veut être Roi. Mais c'est trop qu'il soit comte !
Son rival de Kemper le tue. Et l'Armor compte
Son premier assassin, et son premier martyr. (1)

(1) Les Salomons sont des princes tragiques :

Salomon I, comme au neuvième siècle, Salomon III, a été assassiné. Ce fut non loin de Landerneau, au lieu qu'on appelle aujourd'hui « La Martyre ». Qui fut l'assassin ? On a nommé Gradlon. Est-ce parce que Gradlon, d'après certains chroniqueurs, lui aurait succédé, comme Roi de la Bretagne Armorique ? Notons cependant que, d'après d'autres, c'est Salomon qui succéda à Gradlon. Voir la Chronique Briochine, D. Morice, Preuves, col. 10.

GRADLON

Gradlon est légendaire, ainsi que Charlemagne.
Il porte bien le glaive, et le manteau royal.
C'est un robuste, un vert-galant, buveur loyal,
Quoiqu'il rappelle un peu les Buveurs d'Allemagne.

Tel qu'il est aujourd'hui, monté sur sa tour magne,
Colosse bienveillant, au geste triomphal,
Il protège et bénit, du haut de son cheval,
Kemper, sa Ville, et son bon peuple de Bretagne.

Il voit s'épanouir le merveilleux Vallon,
Où s'élargit, là-bas, la rivière très-lente.
Il regarde, et sourit, dans sa barbe opulente.

Et, les jours de marché, sous les pieds de Gradlon,
Il entend, sur la place, où la foule bourdonne,
Parler sa vieille Langue, obstinément bretonne.

AUX MOINES DES PREMIERS SIÈCLES

O pieux successeurs des Moines insulaires,
O Travailleurs, par vous nous avons hérité
D'un immense labeur, longuement médité
Sous les tristes arceaux des cloîtres tumulaires.

Loin des rois turbulents, loin des bruits populaires.
Amoureux du silence et de l'obscurité,
Vous serviez Dieu, tout en servant l'Humanité,
Penchés sur l'éternel vélin des Cartulaires.

O Travailleurs, soyez bénis. Car votre main
A transmis jusqu'à nous ce que l'Esprit humain
A créé de plus grand, parmi tant de Chimères.

Vous nous avez légué ce Monument divin
Sans lequel, à nos yeux, le monde serait vain,
Le Rêve écrit des Virgiles et des Homères.

SAINT EFFLAM

V^e SIÈCLE

I

Au temps d'Hoël-le-Grand, tout le pays d'Armor,
Les monts, les vaux, les bois, les marais, les rivages,
Fourmillait de Dragons et de Bêtes sauvages. (1)
Saint Pol en délivra l'évêché d'Occismor.

Mais une Hyde effroyable, aux yeux verts striés d'or,
Dragon long de cent pieds, promenait ses ravages
Sur ce pays très-doux, peuplé d'ichtyophages,
Plestin, où Saint Efflam aborda dans Trégor.

Hoël parlait, un jour, d'un homme à tenir tête
A l'apocalyptique et tyrannique Bête :
Saint Efflam vint s'offrir pour vaincre le Dragon.

Hoël lui dit : « Il n'est qu'un seul homme sur terre
« Qui le puisse dompter : c'est le Roi d'Angleterre :
« C'est Artur « Mab-Uter », le fils de Pendragon. » (2)

(1) Voir, notamment, les Vies de S. Cado, S. Pol, S. Jaoua, S. Maudez, etc.

(2) « Mab-Uter », *id est filius horribilis*, dit Cambden. Très curieux mélange du breton et du latin. A rapprocher du « *mad monochus* », le bon moine de l'abbaye de Landévennec, rappelé par D. Morice, dans ses Preuves, c. 228.

Pour en revenir à Artur : « Lors estoit à la cour du Roi Hoël, le généreux Artur, son cousin, lequel s'exerçait à chasser les Dragons et monstres qui se trouvaient parmi les bois et forêts, dont le pays abondait. » Albert Le Grand, p. 699.

II

Artur se fit un jeu d'exterminer la Bête.
 Les Princes de son temps prenaient souvent le froc.
 Lui, l'Hercule du Nord, grandi par la Conquête,
 Chasseur d'hommes, chassait aussi l'ours et l'auroch.

Comme Hercule lui-même, il combattait, nu-tête,
 Avec une massue, ou des quartiers de roc.
 Et, buveur colossal, autant que rude athlète,
 Il vidait un tonneau d'hydromel comme un broc.

Saint Efflam conduisit Artur vers la caverne
 Que gardait le Dragon, nouvelle Hydre de Lerne. (1)
 Surpris de rencontrer un Moine, en pareil lieu :

« Ver de terre, lui dit, en ricanant l'Hercule,
 « Où cours-tu, quand, ici, tout le monde recule?
 — « Cousin (2), dit Saint Efflam, je n'ai peur que de Dieu. »

(1) C'est intentionnellement que j'introduis dans ce poème un hémistiche qu'on pourrait croire amené pour les besoins de la rime : dans la thaumaturgie bretonne, qui n'a pas de rivales, les souvenirs de la Fable antique abondent.

(2) Saint Efflam, prince d'Hybernie, avait épousé Honora, fille d'un prince de la Grande-Bretagne.

III

Le Dragon attendait, comme un dogue à la chaîne.
 Artur marcha vers lui, d'un pas tranquille et sûr,
 Brandissant, des deux mains, un chêne au tronc très dur,
 Qu'il venait d'arracher dans la forêt prochaine.

La foudre, et le fracas que l'ouragan déchaîne,
 Font cent fois moins de bruit que le Combat d'Artur.
 Il frappe. Il tonne. Il hurle. Il geint. Mais comme un mur,
 Le Dragon, sur son dos, reçoit le tronc de chêne.

Alors, exaspéré, le grand Chasseur d'aurochs
 Ramasse, autour de lui, de gigantesques rocs,
 Et les jette au Dragon, dressé devant son Antre.

Mais, sans plus s'émouvoir de tous ces vains éclats,
 Le Dragon, à la fin, plus ennuyé que las,
 Se couche, baille, et dort, étendu sur le ventre.

IV

Devant Hoël, devant tout son peuple assemblé,
Le fils de Pendragon devenait ridicule.
De l'aurore, pourtant, jusques au crépuscule,
Sous les pas du Géant le sol avait tremblé.

Suant, mourant de soif, et de honte accablé,
Le lamentable Artur se dérobe, et recule.
Le « Ver de terre », alors, succédant à l'Hercule,
Marche au Dragon, sans arme, et nullement troublé.

— Les Saints bretons faisaient des choses étonnantes : —
Saint Efflam prit le Monstre aux écailles sonnantes,
Le traîna, comme un chien en laisse, vers la Mer ;

Et, du haut d'une roche où vient briser la houle,
Précipita la Bête au fond du gouffre amer,
Puis, élevant deux doigts, le Saint bénit la Foule.

ARASTAGNE A RONCEVAUX

(798)

« Arastagne, prince ou petit
roi d'Armorique, périt à côté
de Roland à Roncevaux. Ses
hauts faits, célébrés par nos
bardes, ont fait longtemps les
délices des châtelains bretons. »
Notes de Kerdanet. Alb. Le
Grand, p. 44.

Dans le Val ténébreux de Roncevaux, Roland
Allait mourir. La nuit tombait. Le crépuscule,
Au milieu des éclairs, du tonnerre roulant,
Avait drapé le ciel comme à la mort d'Hercule.

Le mont Pyrénéen dressait son spectre noir ;
Et, jusqu'au ciel, ainsi qu'une Porte géante,
Découpait brusquement, sur la rougeur du soir,
La brèche de Roland, sinistrement béante.

Trahi, vaincu, mourant, Roland sonnait encor
De l'oliphant, si haut, et d'une telle haleine
Que dans la nuit, les sons désespérés du cor
Faisaient trembler, au loin, la montagne et la plaine.

Mais nul ne répondait à son farouche adieu.
 La plaine restait vide, et sourde la montagne.
 Roland mourait donc seul face à face avec Dieu,
 Abandonné par les Teutons de Charlemagne.

Et la mort étendait son aile sur Roland,
 Lorsque Roland, baron des Marches de Bretagne,
 Parmi les morts couchés, et les blessés râlant,
 Reconnut un Breton, le vaillant Arastagne.

Arastagne, mourant, l'appelait. Et ses cris
 Répondaient, de trop loin, à l'oliphant sonore.
 Mais Roland, se trainant sur ses genoux meurtris,
 Le rejoignit, pendant qu'il respirait encore.

Ah! celui-là, du moins, n'était pas un Teuton!
 Les deux blessés l'un près de l'autre se couchèrent;
 Pour l'éternel adieu leurs lèvres se cherchèrent...
 Et Roland put mourir dans les bras d'un Breton.



LE ROI MORVAN

(819)

I

Après que Charlemagne eut promené sa gloire
 De la Loire à l'Oder, du Danube à la Loire,
 Quand il eut écrasé les Peuples et les Rois,
 Renversé les faux dieux et relevé la Croix,
 Quand il fut roi du Monde, et demi-dieu lui-même,
 Fondant tous les pouvoirs dans l'Unité suprême ;
 Un jour, des hauts sommets où sa gloire trônait,
 Il vit, de son regard auguste qui planait,
 Il vit, au loin, bordant les mers, d'affreux rivages
 Hérissés de récifs, où des Peuples sauvages,
 Horribles habitants d'un pays plein d'horreur,
 Refusaient, disait-on, l'hommage à l'Empereur.

Charlemagne fronça le sourcil. Et, d'un signe,
 Il ordonna d'aller punir ce peuple indigne.

La besogne fut faite impérialement.

L'Armorique sortit de cet égorgement,
 Expirante. Son sang, de ses veines ouvertes,
 Comme à torrents, roula par les campagnes vertes.
 Et la mer vit alors nos fleuves, nos ruisseaux,
 Jeter des flots de sang dans l'azur de ses eaux.

Ton triomphe, ô César, devait être éphémère.

C'est que l'illustre Armor, cette héroïque Mère,
 A des enfantements tragiques, quand son sein
 S'ouvre brutalement sous le fer assassin.

O Mère, il était bien le fils de tes entrailles,
 Morvan, roi du Léon et de la Cornouailles.
 C'était bien un Breton dans l'âme. Et nos Aïeux
 Exaltaient, dans leurs Chants de Gestes glorieux,
 Ce Vercingétorix, soldat de la Bretagne.
 Morvan, comme un nid d'aigle au flanc d'une montagne,
 Farouche, avait bâti son farouche Manoir
 Sur un roc, que baignait le Dourdôn au flot noir.
 Le Dourdôn s'écoulait vers les rives prochaines
 De la Mer. Et, là-bas, un océan de chênes,
 Un vaste océan vert, au feuillage mouvant,
 Couvrait tout l'horizon, domaine de Morvan.
 Là, l'œil fixe, attentif, comme l'aigle en son aire,
 Sur ce roc qui semblait appeler le tonnerre,
 Las d'un trop long repos et d'un trop long ennui,
 Il vivait, craignant Dieu, mais ne craignant que lui.

II

Tout à coup, on apprit la mort de Charlemagne.

Alors la France, alors la Saxe et l'Allemagne,
 L'Empire entier, penché sur son cercueil béant,
 Respira, délivré de ce pied de géant.
 Qui, durant cinquante ans de course vagabonde,
 Avait pesé si lourd sur la gorge du Monde.
 Morvan ne s'émut point de ce coup du hasard
 Qui remplaçait César par un autre César.

Cependant, quand on vit Louis le Débonnaire,
 Fils du grand Empereur, de l'Empereur-Tonnerre,
 Oser prendre et tenir ses foudres d'une main,
 Et, de l'autre, le globe impérial romain,
 Ce fut comme un frisson de colère et de haine
 Parmi les Peuples, prêts à secouer leur chaîne.
 Charlemagne étant mort, personne n'eut plus peur.
 Les Peuples, revenus de leur longue stupeur,
 Redressèrent le front, las de la servitude.
 Mais le réveil fut court. Bientôt, par habitude,
 Par lâcheté, chacun rentra dans le devoir.
 Chacun reprit son joug. Et l'Empereur put voir,

En contemplant au loin son Empire sans bornes,
 Ses bestiaux parqués, silencieux et mornes...
 Seul, Morvan s'obstinait, s'inquiétant très-peu
 Du nouvel Empereur, et ne craignant que Dieu.

Faudrait-il donc traquer ce loup dans son repaire?
 L'Empereur se souvint que son illustre Père,
 Après avoir puni Didier et Vitikind,
 Avait ensanglanté le sol armoricain.

Il voulut châtier ce rebelle, ce traître.
 Mais il fut débonnaire en faisant choix d'un prêtre,
 D'un Moine renommé qui s'appelait Witchar,
 Pour porter à Morvan les ordres de César.
 Doux et fort, maniant la parole et le glaive,
 Diplomate et guerrier, Witchar était l'élève
 Du grand Alcuin. C'était un rhéteur séduisant,
 Souple, prolix, adroit, mais terrible et puissant.
 Morvan reçut Witchar au castel de la Roche.
 L'œil dur, prêt à bondir, déjà, sous le reproche,
 Le roi s'était assis, pâle, serrant le poing.

Witchar resta debout et ne se troubla point:
 « Au nom de l'Empereur, le doux, le pacifique,
 Le Moine salua Morvan, roi magnifique. »
 Morvan sentit son cœur faiblir à ce début.
 Witchar, bien loin d'abord de parler de tribut,
 D'hommage au souverain, de joug, d'obéissance,
 Traitait avec Morvan de puissance à puissance.

De ses lèvres coulait un miel délicieux.
 Et Morvan l'écoutait, le front moins soucieux.
 C'était un Empereur qui lui parlait en frère,
 Offrant son amitié. Pouvait-il s'y soustraire?
 Le roi Morvan semblait dompté. Witchar le crut.
 Il triomphait déjà.... quand la Reine parut.

Elle était jeune. Elle était belle. Elle était blonde.

— O puissant Empereur, ô despote du monde,
 Toi qui t'es cru le maître, ô César triomphant,
 Regarde! Il va suffire à cette blonde enfant,
 A l'épouse aux yeux bleus de ce Breton farouche,
 D'un regard de ses yeux, d'un baiser de sa bouche,
 Pour armer contre toi tout un peuple irrité,
 Et léguer un héros à la postérité. —

Souriante, elle entra. L'instant était suprême.
 Elle alla vers Morvan. Et, sûre d'elle-même,
 Elle s'assit tranquillement sur ses genoux.
 Elle ne prit pas garde à ce Moine jaloux,
 Redoutable Envoyé d'un Empereur auguste.
 Elle jeta ses bras sur l'épaule robuste
 De l'Époux, et c'était comme un collier charmant
 Qui l'attirait et qui l'enchaînait tendrement.

Comment se dégager d'une étreinte pareille ?
 Longtemps elle parla tout bas à son oreille,

Entremêlant ses mots de longs baisers brûlants,
Et l'enchaînant toujours avec ses deux bras blancs.

Quand elle eut dit, son âme avait passé dans l'âme
De Morvan; et Morvan, debout, l'œil plein de flamme,
Pressant contre son cœur l'épouse aux cheveux blonds,
Congédia Witchar. Et, sans discours plus longs,
Il lui cria : « Va dire à l'Empereur, ton maître,
Que le Roi des Bretons ne veut pas se soumettre,
Que la France est aux Franks, comme aux Bretons l'Armor.
Et que mon dernier mot, c'est l'Armor ou la mort ! »

III

Trop longtemps débonnaire, à ce nouvel outrage
De Morvan, l'Empereur, tout frémissant de rage,
Jura d'exterminer Morvan et ses Bretons.
Il envoya contre eux trente mille Teutons.

Morvan n'attendit pas que l'ennemi fût proche.
Du haut de son donjon crénelé de la Roche,
Le Roi Morvan jeta son cri de guerre au vent.
Et, d'échos en échos, le cri du roi Morvan,
Des villes aux hameaux, des vallons aux collines,
Remplit l'Armor, poussé par cent mille poitrines.

Les vassaux des pays voisins, prêts aussitôt,
Accoururent. Morvan, dans la cour du Château,
Les rangea, confondant Léon et Cornouaille.
Alors, il fit venir son cheval de bataille.
Il reçut les adieux de ses deux fils jumeaux,
Et la Reine, avec plus de baisers que de mots,
Le retint dans ses bras, longtemps, cachant ses larmes,
Lui souriant, l'aidant à revêtir ses armes.
Puis, quand le Roi Morvan fut en selle, elle vint,
Avec un grand hanap, tout rempli de vieux vin.
Morvan prit le hanap, le vida d'une haleine,
Et partit.

Le soleil se levait sur la plaine.
C'était l'aube. C'était un matin de printemps.
Morvan et ses guerriers, aux cimiers éclatants,
Allaient, par les chemins poudreux. Puis, ils décreurent.
Puis, on ne les vit plus. Et, quand ils disparurent,
Dans l'aube matinale éclairant les vallons,
La blonde châtelaine, et les deux enfants blonds,
Restèrent seuls. Alors, sentant sa solitude,
Rapprochant ses deux fils avec inquiétude,
Sur ce donjon désert, froid comme une prison,
Debout, elle gardait ses yeux vers l'horizon.
Autour d'elle, aucun bruit. A l'horizon personne.
Aucun bruit... si ce n'est, peut-être, un glas qui sonne...
Alors, elle se mit à pleurer longuement.
Et ses larmes coulaient, silencieusement,

Une à une, et tombaient, pures et cristallines,
Sur ces têtes d'enfants, tout à l'heure orphelines...

IV

.....
En jetant sur l'Armor ses Teutons sanguinaires,
César avait donné l'ordre à ses mercenaires
D'anéantir, jusqu'au dernier, tous les Bretons.

Morvan, jusqu'au dernier, lui tua ses Teutons.

L'Empereur se tourna vers les voisins des Slaves,
Vers ces fauves Saxons qui, maintenant esclaves,
Du temps de Vitikind, avaient lutté trente ans.
La Saxe lui fournit cent mille combattants.

Ce fut plus long qu'avec les légions germanes.
Les Saxons de César durèrent dix semaines.

Alors, on vit marcher, vers le pays d'Armor,
Un peuple de guerriers plus sauvages encor.
Les Avars, fils des Huns, vêtus de peaux de bêtes,
Massacraient leurs captifs, dont ils coupaient les têtes,
Pour les pendre au-devant du poitrail des chevaux.
Les Bretons, ces faucheurs de prés, s'armant de faux,

Se mirent à faucher, par les monts, les vallées,
Faucheurs d'hommes, faucheurs de sanglantes mêlées ;
Et du sang des Germains, des Avars, des Saxons,
La terre s'engraissa, pour nourrir nos moissons.

Alors, César, honteux de sa triple défaite,
Arma ses guerriers Franks et se mit à leur tête.
Le Roi Morvan s'émut, devant le peuple Frank.
C'était le moins nombreux, mais c'était le plus grand.
Il n'avait combattu, dans ces hordes lointaines,
Que des chefs inconnus, et d'obscurs capitaines.
Il ignorait jusqu'à leurs noms. Mais, aujourd'hui,
C'était un Empereur qu'il avait devant lui.

Un Empereur ! quel rêve : il se sentait de taille
A le combattre en face, à lui livrer bataille.
Entre le roi breton et le César romain
Quel duel ! Ah ! s'il pouvait le tuer de sa main !

Or, la rencontre eut lieu, foudroyante, imprévue :
L'Empereur vint s'offrir, de lui-même, à sa vue,
Comme s'il eût compris qu'on l'avait appelé.

C'était à Priziac, sur les bords de l'Ellé.

Le Roi Morvan sortait de la forêt ombreuse,
Quand, brusquement, quittant sa voûte ténébreuse,
Il vit, en plein soleil, en plein soleil d'été,
L'Empereur l'attendant, dans la plaine arrêté.

L'armée impériale, innombrable et fidèle,
 Était là. Mais Morvan s'inquiétait-il d'elle ?
 Il ne voyait que lui: l'Empereur! l'Empereur!
 En avant! Son cheval partageait sa fureur.
 En avant! A travers la lande et la bruyère,
 Lui, criant, le cheval secouant sa crinière,
 Tous les deux emportés, le cheval et Morvan,
 Comme un roulant tonnerre, ils allaient, en avant!
 Et, derrière eux, hurlant, les Bretons, tous ensemble,
 Tous ensemble, au galop, sur le sol dur qui tremble,
 Un contre dix, couraient, en avant, vers la Mort!
 Car, cette fois, hélas! c'en est fait de l'Armor...

Et les Francs, à leur tour s'ébranlent. Haut le glaive!
 Haut le glaive! Le camp impérial se lève.
 Haut le glaive! César a reconnu Morvan.
 A mort l'Armor! A mort! Haut le glaive! En avant!

Quels cris! quels coups! quel combat furieux! L'Empire
 Sait qu'il va triompher. L'Armor sait qu'elle expire.
 Mais les Bretons, devant l'ennemi dix contre un,
 Grandissent dans la lutte, et valent dix chacun.

Las du glaive, les Francs frappent de leurs framées.
 Et les Bretons têtus, de leurs deux mains fermées,
 Font tourner leurs fléaux comme dans l'aire au grain.
 Et les fléaux, garnis de leurs gros clous d'airain,
 S'abattent en sifflant, casse-têtes terribles.
 Torre-e-benn! Et ce sont des blessures horribles.

Les crânes sont brisés. Les casques sont fendus.
 Que de sang! que de corps gisants et confondus!
 Sur les morts, les mourants s'entassent et se tordent.
 Les hommes, corps-à-corps râlent. Les chevaux mordent.
 Tranquille, la forêt regarde. Et le soleil
 Rayonne sur ce sol, où fume un sang vermeil.

Et les Francs sont vainqueurs. Mais comme leur armée,
 Sous les coups des Bretons têtus s'est clairsemée!
 Ce n'est plus qu'un débris, une ombre. Et l'Empereur,
 Surpris d'être vivant, assiste avec terreur,
 A ce choc de géants, dont il voit l'agonie...
 C'en est fait. La Bataille, à présent, est finie.
 L'Ellé n'arrose plus qu'un effrayant charnier
 Où les Bretons d'Armor sont morts jusqu'au dernier...

L'ABBAYE DE SAINT-MATHIEU

L'homme qui, le premier, s'arrêta dans ce lieu,
Et le choisit, pour y bâtir un Monastère,
Quel cœur de bronze avait-il donc? Quelle âme austère!
Quel penseur ce dût être, et comme il aimait Dieu!

Qu'il est terrifiant, ce roc de Saint-Mathieu!
Les Moines, emmurés sur ce cap solitaire,
Étaient bien séparés du reste de la terre,
Car, dans ce noir désert, tout leur disait adieu.

En face de la Mer tragique et solennelle,
« Croyant en Dieu, croyant à la Vie éternelle »,
Ils vivaient là, très-loin du monde, ils mouraient là.

Toujours pensifs devant un horizon immense,
Ils savaient qu'à la mort l'Éternité commence:
La Formule de la Sagesse, la voilà.

SALOMON III (SAINT SALOMON)

ROI ET MARTYR — 857-874

Le repentir est grand, puisqu'il a fait des saints.

Ne riez pas. Quand il hante les assassins,
Quand le Remords torture une âme criminelle,
Quand il en fait sa proie, et qu'il s'installe en elle;
Quand, face à face avec son crime et son remords,
L'homme a sué d'angoisse, et souffert mille morts,
Quand il a savouré son désespoir immense,
Et quand, les bras levés vers Dieu, dans sa démence,
Brisé par les sanglots, meurtri, saignant, hagard,
Il sollicite Dieu du geste et du regard,
Dieu relève cet homme, à genoux dans la boue;
Dieu lui pardonne, et met un baiser sur sa joue.

Salomon, lieutenant du Roi Nominoë,
Tua son successeur, son fils Hérispoë.
Et fut Roi. C'est l'histoire éternelle des trônes:

Il faut toujours du sang pour voler des couronnes.

Donc, Salomon fut roi. Commencé dans le sang,
Son règne fut celui d'un monarque puissant,
Respecté par le Pape, et par Charles-le-Chauve.
Très-vertueux, bien loin d'être une bête fauve,
Le nouveau Roi fut doux, charitable, et clément.
Salomon eut un fils. C'était l'événement
Attendu pour asseoir un règne si prospère.

Dans une fête, un jour, l'heureux roi, l'heureux père
Savourait son triomphe, entouré de sa Cour.

Tout d'un coup, au milieu du Banquet, — en plein jour, —
Hérispoë parut, fantôme épouvantable...
Plus blanc que le linceul qui recouvrait sa table,
Salomon regarda... C'était Hérispoë,
C'était bien lui, tout lui, tel qu'il l'avait tué,
Dans l'église de Talensac, aux pieds du prêtre.
Il l'avait poignardé lâchement, comme un traître,
Pendant la messe, sans respect pour le saint lieu,
Sous les yeux de la Reine, et sous les yeux de Dieu.
Or, voici que le Spectre, effrayamment livide,
Marchait vers Salomon, s'avançant dans le vide...
Salomon, seul, voyait le fantôme sanglant
Qui, l'œil fixe, venait vers lui, d'un pas très-lent.
L'assassiné, de ses deux mains cadavéreuses,

Montrait à Salomon sept blessures affreuses ;
Et chacune de ces blessures, dans son sein,
S'ouvrait comme une bouche, et criait : « assassin ! »

Et, quand eut disparu le fantôme effroyable,
Ce fut bien pis : comme un archer impitoyable,
Le Remords empoigna le monarque assassin...

Salomon-Trois, sans rien dire de son dessein,
Sortit, se dépouilla de sa défroque infâme,
Quitta sa Cour, quitta son fils, quitta sa femme ;
Et, seul, à pied, vêtu de bure, il s'en alla,
Sans s'arrêter, jusqu'à Brocéliande... Et, là,
Au plus épais de la Forêt impénétrable,
Se glissant, se cachant, plus vil, plus misérable,
Plus noir que les Lépreux, chassés par ses valets,
Il vécut... Une grotte, alors, fut son palais.
De ses royales mains, il chercha sa pâture ;
Et de l'herbe des bois il fit sa nourriture.

Mais il n'était pas seul... Le Remords, désormais,
Côte à côte, avec lui, ne le quittait jamais.

Autour de lui, c'était la Forêt enchantée,
Toute pleine de bruits, et de spectres hantée.
Des chants à faire peur, des chants d'enterrements,
Des cris perçants, des pleurs, de longs gémissements,
Des chocs d'hommes et de chevaux dans l'invisible.

Remplissaient la Forêt d'une horreur indicible.
 C'étaient les mille voix de l'Epouvantement.
 Par moment, tous ces bruits cessaient subitement,
 Et l'absolu Silence, aussi froid qu'un suaire,
 Pesait sur la Forêt, comme un drap mortuaire.
 Puis, d'autres nuits, pareils à des flambeaux géants,
 Les arbres s'allumaient, et, vers les cieux béants,
 Tordaient affreusement leurs branches enflammées

Qui s'éteignaient, soudain, sans s'être consumées...
 Seul être humain, dans ce royaume de l'Effroi,
 Le triste Salomon, Roi, meurtrier de Roi,
 Justicier de lui-même, et royal solitaire,
 Sut trouver là, d'avance, un enfer sur la terre.
 D'autres, désespérés, auraient voulu mourir.
 Lui, plus mort que vivant, prit plaisir à souffrir ;
 Trop heureux s'il pouvait subir, en peu d'années,
 Ce que l'éternité coûte aux âmes damnées.
 Car l'infini du ciel, l'infini de la mer
 Sont moins profonds que l'infini du gouffre amer
 Où l'âme repentie, en proie à sa souffrance,
 Descend tous les degrés de la Désespérance...

Quand, durant de longs jours et d'éternelles nuits,
 Du fond de sa douleur, comme du fond d'un puits,
 Il eut crié vers Dieu son repentir sublime,
 Dieu, se penchant sur lui, le tira de l'abîme ;
 Mais, jusque dans la mort, il voulut le punir ;

Et par l'assassinat l'assassin dut finir.

Ses meurtriers avaient découvert sa retraite.
 Et, comme ils approchaient, la victime était prête.
 Cependant, — pour remplir les termes de l'Arrêt, —
 Salomon prit la fuite à travers la forêt ;
 Et, pressé jusqu'au bout, par son Dieu, par son Juge,
 — Chose étrange, — une église aussi fut son refuge.

C'est au pied de l'autel qu'Hérispoë mourut.
 C'est au pied de l'autel que Salomon courut...
 Mais, grâce à Dieu, sa mort, à lui, fut plus atroce !
 Ses meurtriers, par un raffinement féroce,
 Egorgèrent son fils, petit être innocent,
 Apporté là, pour qu'il pût voir couler son sang ;
 Sur son cadavre, on mit le père à la torture.
 On l'aspergea du sang de sa progéniture.
 On lui creva les yeux. On le perça de coups.
 Et, comme il se trainait encor, sur les genoux,
 Pour finir son supplice, on lui trancha la tête.

La justice de Dieu dut être satisfaite :
 Cette mort complétait l'œuvre du repentir.

C'est ainsi que mourut Salomon Trois, Martyr.

BARBE-TORTE

(929-952)

Un jour qu'il se battait, sur les bords de la Loire,
Barbe-Torte avait soif, et ses Bretons aussi.
C'est contre les Normands qu'il bataillait ainsi ;
D'en purger la Bretagne il eut toute la gloire.

Le fleuve étant à sec, Barbe-Torte, il faut croire,
Invoquait tous les saints, dans son cruel souci.
Et, tout en massacrant les Normands sans merci,
Les gas Bretons criaient: « A boire ! à boire ! à boire ! »

Or, la Vierge et l'Enfant Jésus passaient par là.
« Mère, comme ils ont soif ! » dit l'Enfant. Et voilà
Que Jésus fit un signe, et la Loire fut pleine.

Alors, les gas Bretons, ayant bu de grand cœur,
Se remirent à l'œuvre, avec leur Duc vainqueur.
Et cent mille Normands restèrent sur la plaine.

LES PAYSANS DE L'AN MILLE

Loin des bourgs que la Peste et la Faim dépeuplaient,
Traqués, chassés de leurs villages en décombres,
Au fond des bois, avec les fauves, ils allaient,
Cherchant pâture, çà et là, comme des ombres.
Quelquefois, au hasard, ces brutes s'accouplaient,
Pêle-mêle, à tâtons, dans les cavernes sombres.

Et, la nuit, dans les champs déserts, loin des chemins,
Loin, surtout, des donjons aux sinistres murailles,
A genoux, ils fouillaient la terre, des deux mains.
La terre leur livrait ses arides entrailles.
Et, dans de noirs sillons, pour de noirs lendemains,
Ces noirs semeurs jetaient leurs nocturnes semailles.

Et, l'an d'après, si Dieu voulait, les blés bretons
Dans ces terres en deuil poussaient, maigres comme elles.
Les moissonneurs de nuit moissonnaient à tâtons...
Et, là-bas, dans les grottes sombres, leurs femelles
Enfantaient tristement de pâles rejetons
Qui vagissaient, mourant de froid, sur leurs mamelles.



L'AN MILLE

I

Geoffroy, fils de Conan, étant Duc de Bretagne,
Gerbert pape, Othon-Trois empereur d'Allemagne,
Et Robert roi de France, on atteignit l'An Mil.
En ce temps-là, c'était aux approches d'Avril,
Vers Pâques, quand déjà le printemps se révèle,
Que finissait l'année, et s'ouvrait la nouvelle.

D'effrayantes rumeurs couraient depuis dix ans. (1)
Tous, rois, seigneurs, abbés, bourgeois et paysans,
Marchaient, avec terreur, vers la date maudite.
L'Apocalypse de saint Jean l'avait prédite.
L'oracle de Pathmos, cette fois, était clair.
D'ailleurs, on pouvait voir de grands signes dans l'air :
Des croix rouges, des mains, ensanglantaient les nues.
Et l'on cherchait par quelles routes inconnues

(1) « Dès l'an 990, dit un Moine de Fleury, j'ai entendu dans une église de Paris, un sermon sur la Fin du Monde. On y annonça qu'aussitôt après l'an 1000, l'Antechrist paraîtrait, et qu'alors aurait lieu le Jugement universel. » Dans les campagnes, surtout, à mesure qu'on approchait de la date fatale, tous les sermons roulaient sur l'événement prédit par l'Apocalypse. « *Fine mundi appropinquante* » est la formule employée communément dans les actes du temps, même bien avant l'An mille. V. D. Morice, Pr. C. 302-303.

L'Antechrist, messenger de mort, devait venir.

A minuit, ce jour-là, le monde allait finir.
Ce serait au milieu d'une affreuse tempête.
L'Archange apparaîtrait, soufflant dans sa trompette.
Et le monde, à l'instant, sur un signe de Dieu,
S'abîmerait, d'un bloc, dans un gouffre de feu.
L'heure était proche, et l'épouvante était profonde.

Seuls deux hommes voyaient venir la fin du monde,
Sans trouble, et se moquaient des moines sermonnant :
C'étaient Thibaud du Juch, et Guy de Locronan.
Tous deux barons, tous deux bandits, tous deux ivrognes,
Toujours par monts et vaux, pour d'atroces besognes,
Se haïssant à mort, et plus encor haïs,
Ces deux ogres étaient la terreur du Pays.

II

Sur un roc, fait exprès pour un castel gothique,
Dans un vallon très peu farouche, et tout rustique,
Frais flot, entouré de prés verts comme lui,
Le vieux Château du Juch, en ruine aujourd'hui,
Dressait sa double enceinte, et son donjon superbe.
A ses pieds, dessinant ses méandres dans l'herbe,

Le Ry, tout doucement, par le vallon fleuri,
Coulait, limpide et clair, vers la plage du Ry ;
Et là, perdu parmi les sables de la grève,
Gagnait la mer, dans un paysage de rêve.

En face, le château de Guy de Locronan
Surplombait, de très haut, le burg avoisinant
Qui s'étagait à mi-côte de la montagne.

De là, l'œil ébloui par la mer de Bretagne
Embrasse, d'un seul coup, un magique horizon :
Le Ménez-Hom, Saint-Nic, Telgruc, Morgat, Crozon ;
Douarnenez, qui dort, dans son anse aux eaux bleues ;
Et sa Rade idéale, au circuit de vingt lieues ;
Et le Cap de la Chèvre, et son portail géant,
Et, tout au fond, le Raz, terreur de l'Océan.

Thibaud du Juch avait une fille très-belle.
Son nom était Yseult. Et l'on racontait d'elle
Que la splendeur de sa jeunesse, et sa beauté,
Mettaient comme autour d'elle une aube de clarté.
Dans ce nid de vautour, la blanche tourterelle
Vivait, sans soupçonner, au fond de sa tourelle,
Et le monde, et le mal, et l'amour, et les pleurs.
Elle n'avait pour confidentes, que les fleurs.
Et, sur ce roc, belle Andromède délaissée,
Qui sait, comme Andromède, elle attendait Persée.

Or, Guy de Locronan avait un fils. Et Guy
En aurait voulu faire un bandit comme lui.
Mais, doux et bon autant que dur était son père,
Resté pur au milieu de cet affreux repaire,
Roland avait grandi, le bel adolescent,
Droit comme un lis, au bord d'une mare de sang.
Brave d'ailleurs, aimant les nobles aventures,
Ardent, passionné pour les belles lectures,
Il ignorait les jours tristes, et l'ennui noir.
Sa joie était, surtout, d'héberger au Manoir
Les trouvères errants, et les divins rapsodes
Chantant leurs chants guerriers, ou leurs galantes odes.
Et suspendu, le soir, aux lèvres des Conteurs,
Il savourait leurs longs Poèmes enchanteurs.

Un jour, assis devant un Manuscrit splendide
Tout enluminé d'or, il lisait l'Eneïde.
Il était seul, se récitant, à haute voix,
Ce livre qu'il lisait pour la centième fois,
Formé de l'âme grecque et de l'âme romaine
Par Virgile, ce doux berceur de l'âme humaine.
Roland avait pour maître un bon Bénédictin
Qui lui paraphrasait ce sublime latin.
Et c'était en Breton, comme pour l'Évangile,
Que les Moines d'alors interprétaient Virgile.

Ce mode de traduire est naïf et charmant,
N'est-ce pas ? Et l'on peut se demander comment
Ils traduisaient ce Chant, où monseigneur Enée
Conte à Didon la fin de Troie infortunée,
Le « marc'h-coat » introduit dans les murs d'Ilion,
Renfermant dans ses flancs l'infernal bataillon,
Et ce Laocoon, archevêque de Troie,
Qui des Serpents de Ténédos devint la proie.

On peut sourire. Mais, alors, plus qu'aujourd'hui,
Le breton comme langue, était clair, sûr de lui,
Pendant que le roman, fait de tant de mélanges,
Langue imprécise, était encore dans les langes.

III

Dans la grand'salle du Manoir, Roland lisait.

Tout d'un coup, comme si la porte se brisait,
Les énormes battants de chêne s'écartèrent.
En même temps, des cris sauvages éclatèrent :
Un flot d'hommes armés, se poussant et hurlant,
Conduits par le vieux Guy, le père de Roland,
Se rua dans la grand'salle. Tous étaient ivres.

« Eh bien, te voilà donc encor parmi tes livres ?
Cria le vieux bandit, tiens ! regarde cela ! »

Roland leva les yeux. Une femme était là,
Toute droite debout, immobile statue.
Pâle d'émotion, blanche, et de blanc vêtue,
Superbe, redressant son buste sculptural,
Et son front, où brillait tout l'orgueil ancestral,
Yseult irradiait la lumière autour d'elle.

« Ça ! cria le Baron, que dis-tu de la belle ?
« C'est la fille de cet ivrogne de Thibaud
« Que je t'apporte : elle est très-belle. Toi très-beau.
« Garde-la donc. Je te la donne, et te la livre !
« Régale-toi. Ce morceau-là vaut mieux qu'un livre !
« Ah ! Thibaud va crier, le compère ! Tant mieux !
« Cette adorable enfant s'ennuyait chez ce vieux.
« Et toi, tu t'ennuyais quelque peu, ce me semble.
« Pardieu ! Vous trouverez le temps plus court ensemble.
« Sais-tu ce que Thibaud disait de toi, Roland ?
« Que tu n'es bon qu'à faire un moine, l'insolent !
« Eh bien, voilà sa fille. A l'œuvre, petit moine !
« L'Enfer me brûle, si jamais mon patrimoine
« Sert à donner du ventre à des porteurs de froc.
« Moi, ma Devise est courte et bonne : « Fille et broc ! »
« Broc et fille ! Roland, fais la devise tienne.
« Va ! l'antienne d'amour est la meilleure antienne !

« La fin du monde est proche... A l'œuvre! Hâte-toi !
 « Et si la belle te déplaît, — laisse-la moi ! »

Là-dessus, il sortit, en éclatant de rire.

IV

Ils étaient seuls. Roland se leva, sans rien dire.
 Epouvantée, Yseult tourna les yeux vers lui...
 Quoi ! C'était là le fils du redoutable Guy ?
 Quoi ! Ce fils d'ogre était un éphèbe candide,
 Aux yeux charmants, à la chevelure splendide
 Tombant en boucles d'or sur un cou souple et blanc ?

Yseult ne tremblait plus, déjà, lorsque Roland,
 Vainqueur respectueux et doux, s'approcha d'elle.

Comme à l'église, aux pieds de la Vierge immortelle,
 Religieusement, il se mit à genoux ;
 Et, tendant les deux mains, il dit : « Pardonnez-nous ;
 « Pleine de grâce ! O Vous, belle comme Marie,
 « Pardonnez-nous : Je vous révère, et je vous prie,
 « Et je doute, vers vous en élevant la voix,
 « Si ce n'est pas vraiment la Vierge que je vois !

« Vous en êtes, du moins, la radieuse image.
 « Dieu m'aidant, je saurai réparer le dommage :
 « Le père a fait l'affront. Le fils l'effacera.
 « Les chemins sont peu sûrs. Mais Dieu m'assistera.
 « Venez. Prenez ma main. Suivez-moi : Dans une heure,
 « Vous serez au château du Juch, ou que je meure ! »

Il la prit par la main. Elle, docilement,
 Le suivit. Un cheval fut sellé, promptement,
 Pour Yseult. Et tous deux, par la porte isolée
 Qui, du côté du Juch, regarde la vallée,
 S'enfuirent, sans un mot, mais se parlant des yeux.
 Ils s'enfoncèrent dans les bois silencieux.
 L'air était doux. C'était la fin d'un jour d'automne.
 Un soleil blanc mourait sur la lande bretonne.
 Roland, muet, tenait la bride du cheval.
 Et c'est ainsi qu'ils descendirent le beau Val,
 Par des sentiers étroits, et des routes jonchées
 Du tapis jaunissant des feuilles desséchées.

On approchait du Juch. Roland dut s'arrêter.
 Ils se dirent adieu, tristes de se quitter,
 Comme liés, déjà, par une amour ancienne.
 Yseult garda la main de Roland dans la sienne.
 Et, la pressant plus fort, elle lui dit tout bas :
 « N'oubliez pas Yseult. Yseult n'oubliera pas. »

Au bout de l'avenue épaisse, et pleine d'ombre,

La porte du Castel dressait sa masse sombre.
Yseult, vers le château, s'éloigna d'un pas lent,
Et, du seuil, retourna la tête vers Roland.

Roland était toujours, là-bas, dans l'avenue,
Regardant du côté d'Yseult, la tête nue.
Et dans le crépuscule, Yseult crut voir sa main
Lui jeter un baiser, au détour du chemin.

V

A dater de ce jour, Roland ferma son livre.

Dès lors, il lui sembla qu'il commençait de vivre.
Comme son sang, sa vie afflua toute au cœur.
Un philtre exquis, moitié poison, moitié liqueur,
Roula comme un torrent de flamme dans ses veines.
Ses jours, ses nuits surtout s'emplirent d'ombres vaines,
De blanches visions que, dans son fol désir,
Il embrassait avidement, sans les saisir.

Pâle, l'angoisse au cœur, et l'amertume aux lèvres,
Malade, sans savoir son mal, brûlant de fièvres,
Voulant Yseult, cherchant Yseult, et l'appelant,

Il ignorait qu'Yseult, aussi, cherchait Roland.

Le jour, la nuit, Yseult revoyait, comme un rêve,
Cette fin de journée automnale, si brève,
Et si douce, où Roland, le bel archange blond,
Avait conduit Yseult à travers le vallon.
Quand le reverrait-elle ? Hélas ! jamais peut-être !
Tous les jours, accoudée à sa haute fenêtre,
Elle sondait, des yeux, les sentiers bien connus,
Et les grands bois par où tous deux étaient venus....

O loi d'amour ! attrait puissant ! force invincible !
Désir de femme, auquel Dieu lui-même est sensible,
Irrésistible aimant, appel mystérieux,
Inéluctable comme un ordre impérieux :
Yseult voulait Roland. Roland alla vers elle.

Elle le vit, un jour, au pied de la tourelle.
C'était bien lui. C'était sa chevelure d'or.
Oh ! comme il était beau ! Plus beau, peut-être encor :
Ennobli par l'amour, son visage, plus mâle,
Avait pâli. Roland, comme Yseult, était pâle,
Pâle d'avoir souffert, pâle d'avoir aimé.

Mais d'autres l'avaient vu ! D'autres l'avaient nommé !
Et, déjà, par la porte, ouverte toute grande,
Le féroce Thibaud, et sa féroce bande
Se jetaient sur Roland, le détesté rival.

Roland aurait pu fuir. Mais, laissant son cheval,
 Il mit l'épée au clair, adossé contre un chêne.
 Tel, pressé par les chiens, sentant la mort prochaine.
 Le sanglier fait tête à la meute. Il l'attend.
 Il choisit bien sa place. Et, là, tout haletant,
 Effroyable, couvert de bave et de morsures,
 Malgré le sang qui coule à flot de ses blessures,
 Il couche autour de lui, de son boutoir sanglant,
 Tout un monceau de chiens éventrés et râlant.

Le glaive de Roland superbement flamboie.
 Sous les chênes, le sang coule. L'herbe rougeoie.
 A ses pieds, comme à ceux de l'Archange divin,
 Les démons, terrassés, roulent... Mais c'est en vain.
 C'est en vain que le fer, dans sa main qui se lasse,
 Jonche le sol de morts. D'autres prennent leur place.
 Roland tombe à son tour, foulé, frappé, meurtri...

Et juste comme il tombe, on entend un grand cri.
 Dieu, quel cri ! C'est Yseult, qui court, échevelée.
 La lionne se jette à travers la mêlée.
 Elle a des cris pareils à des rugissements.
 Elle se précipite. Et, de ses bras charmants,
 Elle écarte tous ces lâches. Elle se penche
 Sur ce champ de carnage, avec sa robe blanche.
 Roland est étendu, sur l'herbe, inanimé...
 Oh ! comme ils l'ont percé de coups, le bien-aimé !

Peut-être, n'est-ce plus qu'un cadavre... Qu'importe ?
 Avec l'aide de ses femmes, Yseult l'emporte.
 Elle soutient, de ses deux mains, son front sanglant ;
 Et, sur son lit de vierge, elle couche Roland...

VI

.....
 Le dernier jour du monde est venu. C'est le soir.

Du haut de Locronan, on peut encore voir,
 Aux dernières clartés du soleil qui se couche,
 Le triple mamelon du Ménez-Hom farouche,
 Le promontoire, et la presqu'île de Crozon
 Se détachant en noir sur le rouge horizon.

Dans son cirque de rocs, la Baie au loin sommeille.

Vers Beuzec, qu'un rayon du couchant ensoleille,
 La Corne de la Chèvre, arc de cercle géant,
 S'arrête à pic, et forme un Portique béant,
 Par où la grande mer, la mer Occidentale
 Fait miroiter sa nappe immense qui s'étale.

Au pied de Locronan, les villages, les bourgs,
 Les bois, les champs depuis de longs mois sans labours,
 Dorment, silencieux, et noyés dans la brume.
 Dans le Vallon tout est désert. Nul toit n'y fume.
 Nul pâtre. Nul troupeau. Nul mouvement. Nul bruit.
 On sent qu'avant d'entrer dans « la dernière nuit »,
 L'âme éparse de la Nature se recueille.

Pendant qu'aux champs, pas un buisson, pas une feuille
 Ne bouge, Locronan, dans ses murs trop étroits,
 Qui vont être témoins des suprêmes effrois,
 Voit affluer le flot grossissant de la foule.
 Depuis des mois entiers, avec un bruit de houle,
 Toute une multitude assiège, nuit et jour,
 La basilique. Elle y parque. Elle y fait séjour.
 A l'entour, le parvis, les carrefours, la place,
 Tout est pris. Tout est plein. Car cette populace
 Veut mourir le plus près possible du Tombeau
 De Saint Ronan... Hélas ! Lugubre et noir troupeau !
 Sont-ce des hommes et des femmes, ces fantômes
 Venus là, par milliers, des manoirs et des chaumes ?

Spectres émaciés par la peur et la faim,
 Ils n'ont qu'un jour à vivre... En verront-ils la fin ?
 Idiots, demi-nus, affamés et livides,
 Ils errent, çà et là, roulant des yeux avides ;
 Ils se traînent dans leur ordure, sur les mains,
 Plus semblables à des bêtes qu'à des humains.

Ils ont des cris d'enfants, parfois des cris terribles,
 Des cris fous, succédant à des spasmes horribles.
 Et, du milieu de cette indicible hideur,
 Se dégage une odeur effrayante, l'odeur
 Que laissent toutes ces pourritures humaines,
 Grouillant dans ce cloaque, après tant de semaines...
 L'église, où s'est parqué cet étrange bétail,
 Est un foyer de pestilence, et son Portail,
 Antre noir, qu'assombrit encor le crépuscule,
 Semble une Bouche, autour de laquelle on recule...

Et, partout, sous les pieds, dans l'église et dehors,
 Comme une vision de féériques trésors,
 Les meubles précieux, les bijoux s'amoncellent.
 Des coffres éventrés, l'or et l'argent ruissellent.
 Aiguières, et hanaps, incrustés de rubis,
 Robes de brocart d'or, riches et lourds habits,
 Qu'enferment des bahuts aux serrures énormes,
 Meubles de toute essence et de toutes les formes,
 Comme après un pillage, en un pays conquis,
 Jonchent le sol, bijoux volés, bien mal acquis,
 Qu'on donne à Dieu, qu'on jette à l'église, en offrande...
 La fin du monde est proche... Et dans la terreur grande,
 Thibaud du Juch lui-même, et Guy de Locronan,
 Touchés du repentir, et frères maintenant,
 Se frappent la poitrine, à genoux dans la foule.
 Bien plus ! Ils ont, tous deux, le froc et la cagoule !
 C'est sous l'habit de Saint-Benoît que ces maudits

Prétendent rendre à Dieu leurs âmes de bandits ! (1)

Or, l'heure est solennelle, et la scène émouvante.
Du côté d'Euxantis, — l'île de l'Epouvante, —
Le dernier des soleils, pour le dernier des jours,
Derrière l'horizon s'abîme pour toujours...
Debout les bras tendus vers la fuite de l'Astre,
Comme pour retarder le suprême désastre,
La foule, qui lui crie un éternel adieu,
Se lamente, et gémit, comme à la mort d'un Dieu...

Et, dans le même instant qu'à l'Occident funèbre,
Privé de son soleil, l'horizon s'enténébre,
Un glas prodigieux, terrible, inattendu,
Un glas comme jamais on n'avait entendu,
Eclate... mais d'où vient ce glas de mort qui sonne ?
Personne dans les tours ; dans les beffrois, personne !
Et, pourtant, l'on dirait mille cloches sonnantes,
Dont le glas, de très-loin, monte vers Locronan.
O terreur ! C'est du fond des mers, de dessous l'onde,
Que ce lugubre glas sonne la fin du monde...
C'est Ker-Is, c'est Ker-Is, la Sodome d'Armor,
Dont les cloches d'airain tintent le glas de mort.
Les Cathédrales d'Is, par le flot recouvertes,
Fantômes endormis parmi les algues vertes,

(1) En ce temps, on s'arrachait à prix d'or la faveur de revêtir l'habit monastique, pour bien mourir, pour franchir plus facilement les portes du Ciel. — Voir D. Morice, III, Preuves. Préface, page 27.

Se réveillent, après cinq siècles... Et voici
Que le glas très lointain que l'on entend d'ici,
Tinte à travers la nuit, comme un prélude étrange
A l'appel du buccin qu'embouchera l'Archange...

VII

Comme un long cauchemar, l'interminable Nuit
A passé sur le monde, et ne l'a pas détruit...

D'heure en heure, au milieu des ténèbres, la Foule
Muette, attend toujours que la terre s'écroule,
Quand, derrière le mont, où le ciel a blanchi,
L'aube se lève... L'air, plus pur, s'est rafraîchi.
Une brise de mer à la frigide haleine,
Glisse parmi les bois, fait frissonner la plaine.
L'An Mille-Un va s'ouvrir sur un jour printanier,
Et le soleil d'hier n'était pas le dernier !

Le voilà ! C'est bien lui ! Tout l'Orient s'allume.
Le grand Val Quimpérois émerge de la brume.
Çà et là, Plogonnec, et les burgs d'alentour,
Guengat, Névet, le Juch, s'éveillent à leur tour.

Pour un Cycle nouveau, tout renaît à la Vie !
Et, là-bas, sous les yeux de la foule ravie,

Sur la route du Juch, d'un pas encor trop lent,
 S'avancent, côte à côte, Yseult avec Roland.
 Dans sa joie inquiète, et presque maternelle,
 La jeune fille semble abriter sous son aile,
 Celui que sa tendresse a sauvé du trépas...
 Elle veille sur lui, conduisant tous ses pas.
 Svelte, le front baigné dans l'aube matinale,
 Elle laisse flotter sa robe virginale
 Qui parfume, en passant, les choses du chemin.
 Ils marchent, radieux et la main dans la main...

Et, sur ce frais sentier, que l'aube éclaire et dore,
 On croirait voir venir, envoyés par l'Aurore
 Pour ouvrir le Printemps, au seuil de ce beau jour,
 Ces Epoux immortels, la Jeunesse et l'Amour.

SAINTE-CROIX DE QUIMPERLÉ

Ce fut l'œuvre d'Alain, comte de Cornouailles, (1)
 Après l'An Mille, au lendemain des noirs effrois.
 Déjà, l'on pressentait l'ère des Godefrois,
 Conviant l'Univers à d'illustres batailles.

Hélas ! Nous avons vu s'écrouler tes murailles,
 O vieille basilique, où les Ducs et les Rois
 Venaient baiser le sol, devant la Sainte-Croix,
 Où les Reines venaient faire leurs relevailles.

Lorsque tu t'écroulas, ce fut, dans tout l'Armor,
 Un cri de deuil devant tes autels en décombres.
 La nuit, on y voyait errer de tristes ombres...

Mais, relevée enfin, te voilà jeune encor !
 Et, mieux qu'après l'An Mil, pour des siècles moins sombres,
 L'avenir te réserve un très-long Age d'or.

(1) « Alanus, consul Cornubiæ, gravissimo languore oppressus, etc. » Cartulaires de Kemperlé (Dom Morice, Pr. 365). Alain Cagnart, fils de Budic, et père d'Hoël, avait fondé l'Abbaye de Sainte-Croix en 1029. L'église s'est écroulée vers 1868. Elle a été rebâtie, sur le même plan, peu d'années après.



LE BAISER DE LANCELOT

« Je veux bien reconnaître un si fervent amour, »
Dit la Reine. « Mais un baiser, Dieu me pardonne !
« Là, dans ce pré, devant tant de monde, en plein jour ?
« Et c'est bien pis encor, s'il faut que je le donne !

« Un baiser au milieu des bois, serait caché.
« Mais dans ce pré tout nu, Messieurs, c'est très-grave.
« Et puis, y pensez-vous tous deux, c'est un péché !
— « Ça, Madame, reprit Galehot (1), soyez brave...

« Le péché n'est pas gros. Et que redoutez-vous ?
« Vous êtes Reine, enfin ! Et nul ne vous soupçonne.
« Tenez... Nous sommes là, tous trois... Rapprochons-nous.
« Moi, je ferme les yeux : ne craignez plus personne...

(1) C'est de cette page du Livre de Lancelot, que Dante a tiré son magnifique épisode de Françoise de Rimini. Quand Françoise fait le récit de son malheur, c'est à l'aimable entremetteur Galehot qu'elle fait allusion, en disant que le Poème du Baiser de Lancelot fut un autre Galehot pour elle et pour son amant. — *L'Enfer*, ch. v.

— « Il faut donc t'obéir, imprudent Galehot ! »
Dit Genièvre : Tous trois, alors, se rapprochèrent.
La Reine, plus près d'elle, attira Lancelot.
Et, très-vite, quand leurs deux têtes se touchèrent,

Pendant que Lancelot se penchait à demi,
L'intrépide Genièvre, émue et rougissante,
Suspendit ses deux bras au cou de son ami,
Et couvrit d'un baiser sa bouche frémissante.



LE TEMPLE DE LANLEFF

Ce Temple énigmatique est effrayant à voir.
Sur ce sphinx trop muet, qui pourrait nous instruire ?
Quelles mains l'ont bâti ? Qui l'a pu concevoir ?
Et quel peuple l'a vu construire ?

Quel barbare érigea, dans ce recoin breton,
Ce temple qu'une nuit effroyable enténébre ?
Quels prêtres avait-il ? Et quel Dieu priait-on
Dans ce « Cirque » humide et funèbre ? (1)

O Christ ! Ce n'est pas toi, Dieu très-jeune et très-beau,
Ce n'est pas toi que ce sépulcre glorifie !
Dieu vainqueur de la Nuit, Dieu vainqueur du Tombeau,
Dieu de lumière, Dieu de Vie !

(1) L'auberge du pont de Lanleff, le village qui l'avoisine, au pied du coteau où s'élève le temple, s'appellent le Cirque. Ce nom se rapporte-t-il à l'enceinte circulaire de l'église ? C'est très probable.

Est-ce toi qu'on priait dans ce triste séjour,
Vierge-Mère, figure idéale et sereine ?
Vierge éternellement belle, Vierge d'amour,
Auguste mère, et douce reine ?

Non, non ! Ce n'est pas toi, ni ton Fils adoré
Qu'on venait implorer sous ces voûtes sinistres.
C'est quelque Dieu cruel, dont le Culte abhorré
Exigeait de cruels ministres.

Si jamais d'un squelette on a pu faire un Dieu,
C'est la Mort qu'on fêtait dans cette froide église.
Car c'est la Mort qui règne et plane sur ce lieu,
Et ce Temple la symbolise.

La Mort remplit ce Temple. Encor même aujourd'hui,
On n'y voit qu'elle. Elle est l'hôte de l'ancre sombre.
Ce temple est fait pour elle. Elle est faite pour lui.
On l'entend ricaner dans l'ombre.

La Ruine est hideuse, et donne le frisson.
Le temps lui-même semble arrêté dans son œuvre.
Nulle fleur n'y végète, et dans l'affreux gazon
Glissent le sourd et la couleuvre.

On hésite à franchir la grille. (1) On n'entre pas.

(1) Tout d'abord, il faut des démarches et du temps pour se procurer la clef de cette grille. Quand nous y sommes allés, en Mai 1895, nous ne pouvions disposer que de quelques minutes, et nous n'avons pas pu entrer. De plus, le sol de l'enceinte qui, je crois, a servi de cimetière, est plein de boue, d'herbes, de crevasses, d'ornières. Il serait facile de niveler le terrain, de le sabler, pour le rendre présentable aux yeux. C'est miracle qu'abandonnée ainsi, cette ruine soit encore debout.

On regarde, du seuil, la crypte circulaire.
Le froid vous saisit l'âme ; et l'on parle tout bas
Sous le grand porche tumulaire.

Pourtant, quand je l'ai vu, c'était au mois de Mai.
Le soleil égayait notre pèlerinage.
Nous crûmes voir surgir, brusquement exhumé,
Le fantôme du Moyen-Age...

Les Temps Héroïques



LE BAISER DE JEANNE LA BOITEUSE

Quand Jeanne la Boiteuse apprit que Duguesclin
Allait servir la France, à son Duc infidèle,
Elle manda Bertrand, le fit asseoir près d'elle, (1)
Et, dans un long discours, caressant et félin,

La Bretonne au grand cœur lui fit sa remontrance :
Elle lui dit, avec des mots pleins de douceur,
« Que la Mère, au foyer, passait avant la sœur,
« Que la Bretagne, aussi, passait avant la France.

« Qu'en face de l'Anglais, qu'en face de Montfort
« Qui détenait encor la couronne usurpée,
« Il n'avait pas le droit de rengainer l'épée,
« Lui, le soldat loyal, le vaillant, et le fort.

(1) Voir Hay du Chastelet, pages 40 et suiv., Guyard de Berville, pages 137 et 138, Claude Ménard, etc.

« Que la Bretagne, en proie aux bandes de Lancastré,
 « Toute saignante encore, allait périr sans lui ;
 « Et l'on dirait, demain, que Bertrand avait fui,
 « Pour ne pas assister au suprême désastre.

« Elle lui rappela les fileuses de lin,
 « Les bonnes vieilles de Bretagne, ces guerrières,
 « Qui filaient leur quenouille, et disaient des prières,
 « Pour hâter la rançon de Bertrand Duguesclin. »

Et, comme Duguesclin demeurait intraitable,
 Elle eut un mot cruel qu'il ne releva pas.
 Elle lui dit tout haut ce qu'on disait tout bas :
 « Qu'il se vendait pour un bâton de Connétable. »

Mais tout fut vain. Nul mot ne le mordit au cœur,
 Nulle invocation ne lui réchauffa l'âme.
 Doux sourires, appels pressants, regards de flamme,
 Rien ne put attendrir l'impassible Vainqueur.

Lasse, à la fin, d'avoir épuisé tous ses charmes,
 Et furieuse aussi de les voir outragés,
 Jeanne laissa tomber ses bras découragés,
 Et de ses yeux vaincus jaillit un flot de larmes.

Et ce fut son triomphe ! Elle avait donc pleuré,
 Elle se rendait donc, l'indomptable Princesse ?
 Duguesclin, désarmé devant tant de faiblesse,
 Lui tendit les deux mains, et dit : « Je resterai ! »

Elle, alors, se levant, d'un mouvement farouche,
 Embrassa le Héros, pour sceller son serment ;
 Et jamais sceau ne fut plus sûr et plus charmant,
 Que le baiser fougueux qu'elle mit sur sa bouche. (1)

(1) La rivale de Jeanne la Boiteuse, la Comtesse de Montfort, employait le même moyen pour remercier ses sauveurs, sous les murs d'Hennebont : « Qui adonc vit alors la comtesse descendre du châtel à grand'chère à l'encontre des chevaliers vainqueurs, et baiser messire Gauthier de Mauny et ses compagnons les uns après les autres, deux ou trois fois, bien put dire que c'était une vaillante Dame ! »

D'Argentré.



JEANNE DE MONFORT

Dans nos fastes, ce nom de Guerrière rayonne.
Tout, sa beauté, sa fougue, et son Ressentiment,
Son œuvre triomphal, mené si mâlement,
Tout, dans Jeanne-la-Flamme, émeut et passionne.

Cette Femme devait aimer comme Hermione,
Comme elle faisait tout, — avec emportement ;
Et, pour la posséder, ce fut un fier amant
Que celui qui sut plaire à ce cœur de lionne.

Elle eut, certes, bien peu de loisirs pour l'amour,
Cette Guerrière au cœur vaillant, qui nuit et jour,
Veillait ou chevauchait, toujours prête à combattre.

Mais elle fut lionne en ses amours aussi :
Car un Lion sortit de ses flancs. C'est ainsi
Que Jeanne de Monfort fut mère de Jean-Quatre.



BLOIS ET MONFORT

Comment parler de ces deux Hommes si divers,
Si l'on impute à Dieu les méfaits de l'Histoire ?
De Blois, qui fut un Saint, connu tous les revers ;
Et Monfort fut l'enfant gâté de la Victoire.

Monfort, ce magnifique et fol Aventurier,
Faisait la grande fête, avec la grande guerre.
De Blois passait ses jours et ses nuits à prier,
Macéré par le jeûne, et meurtri par la haire. (1)

(1) « Les jeûnes, la haire, la discipline et autres macérations étaient ses délices. Il portait sur sa chair nue des cordes nouées, et mettait du sable entre ses orteils et sous la plante des pieds pour se mortifier davantage. Il flagellait son corps tous les Vendredis, avec des fouets noués, remplis de petites aiguilles fichées dans des nœuds qui faisaient ruisseler le sang de toutes parts. »
Albert le Grand, p. 593.

« Il portait un rude cilice sur la peau, etc., il le ceignait de trois cordes, l'une sur la poitrine, l'autre ceignait les reins, la troisième, de crins de cheval, présent d'Hervé de Léon, son oncle, lui étreignait le ventre. Deux autres lui passaient sur les épaules. Ces cinq cordes pénétraient dans la chair vive, où elles engendraient la vermine. A Auray, il était revêtu de ce cilice. »

Notes de Kerdanet.

Charles de Blois portait un cilice de crins,
Dont il a, vingt-cinq ans, enduré le supplice.
Trois cordes lui coupaient la poitrine et les reins,
Et sa chair en lambeaux saignait sous le cilice.

Et pendant que de Blois se flagellait le corps
Avec des fouets de cuir, tout hérissés d'aiguilles,
Le joli Duc, au son des flûtes et des cors,
Se ruait à l'assaut des cœurs et des bastilles.

Fier de ses vingt-deux ans, très-superbe et très-beau,
Jean de Monfort était un Duc de haute mine.
Et quand de Blois mourut, on trouva, sur sa peau,
Son cilice, couvert de poux et de vermine. (1)

Et qu'importe au Destin comment ils ont vécu !
Aveugle, il règle tout, les paupières fermées.
Monfort fut le vainqueur. De Blois fut le vaincu.
Tel est le bon plaisir du Sphinx, Dieu des Armées.

Mais nous aimons mieux croire, en lisant les exploits
De ces Ducs batailleurs, se disputant un trône,
Que si Monfort gagna son Duché sur de Blois,
De Blois reçut de Dieu l'éternelle Couronne.

(1) Olivier de Beignon, valet de chambre de de Blois, a dit à propos de ce cilice : « Ibi erant tot pediculi quod pietas erat videre. »



MONFORT VAINQUEUR

Monfort est fort, Monfort est beau, Monfort est grand.
Parmi les Ducs bretons, aucun n'est de sa taille.
Noël ! Noël à Jean-Quatre le Conquérant !
Il sort victorieux de la grande Bataille !

Ivre de son triomphe, il s'avance, pareil
Aux Héros chevauchant parmi les Valkyries.
Sa cuirasse d'acier fait reluire au soleil
Des incrustations d'or et de pierreries.

Son Ecu ciselé, chef-d'œuvre merveilleux,
Étale tout l'orgueil de la faune héraldique :
Chimères, et Dragons, et Lions fabuleux,
S'enchevêtrent dans un désordre fantastique.

Le grand Casque ducal, plus magnifique encor,
Couronné de fleurons, complète son armure :

Deux Cornes de Taureau, resplendissantes d'or,
Développent très-haut leur puissante ramure ;

Et, debout entre les Cornes, vainqueur et fort,
Symbole impérial devant qui tout s'efface,
Un Lion rugissant, le Lion de Monfort,
En place du cimier, dresse sa large face.



DUGUESCLIN

LE SIÈGE DE RENNES. — 1356-1357.

I

Au temps de Charlemagne à la barbe fleurie,
Un roi More, chassé, dit-on, de sa patrie,
Mit à la voile sans pilote. Et ses vaisseaux,
Poussés par un bon vent vers les bretonnes eaux,
Echouèrent non loin des rives de la Rance.
— O Ruisseau le plus beau du beau pays de France !
Ruisseau qui va coulant vers la Tour Solidor !
O douce Rive, où s'éternise l'Age d'or ! —

Le Roi noir, nonobstant les lois de Charlemagne,
Se crut maître et seigneur dans ce coin de Bretagne ;
Y débarqua ses gens, ses femmes, sa smala ;
Construisit un Castel superbe, s'installa ;
Chassa dans les forêts, pleines d'aurochs sauvages ;
Fit la pêche, le long des poissonneux rivages ;
Vécut en Conquérant, quand, un jour, ses vassaux

Vinrent le pourchasser jusque sur ses vaisseaux.

Traqué, l'épée aux reins, il partit au plus vite ;
Si vite que le More oublia, dans sa fuite,
Un petit négrillon charmant, son dernier-né.

Or, ce pauvre petit enfant abandonné
Fut recueilli, dit la légende, par un rustre,
Et baptisé d'un nom qui devait être illustre.
Que le nom soit breton, ou qu'il soit africain,
Il n'importe : l'enfant, appelé Glay-Aquin,
Serait, quoique très noir, l'aïeul très authentique
De Du Guesclin. — Parbleu ! l'origine est antique,
Et le savant qui l'a trouvée est un malin.
Je ne sais si l'honneur est grand pour Du Guesclin
Qu'on lui cherche, si loin, un aïeul ridicule.
On peut être un héros, sans descendre d'Hercule.
J'aime mieux voir, en lui, l'illustre rejeton
D'une aïeule normande, et d'un aïeul breton. (1)

Vous savez son enfance : elle est inoubliable.
C'était un batailleur, un méchant petit diable
Qu'il ne faisait pas beau trouver sur son chemin.
Le drôle avait toujours un bâton à la main,
Et tout était Anglais pour ce guerrier précoce.

(1) Ce qu'il y a de plus curieux dans cette fable du More, c'est que Du Guesclin y croyait très fermement et qu'il prenait le plus grand plaisir à entendre le récit de cette aventure d'un Roi de Bugie, dont il était le descendant. Lire, entre autres documents sérieux, l'histoire de Du Guesclin, de M. Siméon Luce.

Il ne rentrait jamais, sans avoir plaie ou bosse,
Ses chausses en lambeaux, des trous à son pourpoint ;
Et son nez tout morveux torché de coups de poing.

Bertrand grandit. L'enfant, très-vite, devint homme.
De visage vilain, et de cœur gentilhomme,
Mal bâti, mal tourné, lourd, laid, disgracieux,
Il avait de gros traits, un gros nez, de gros yeux,
Et de gros poings noueux comme des nœuds de chêne,
Des poings pour cogner dur dans la guerre prochaine.

Il était, paraît-il, marri d'être si laid.
Encor tout jouvenceau, l'enfant se désolait,
Se disant que, jamais, il ne plairait aux Dames. (1)
Et, Chevalier sans peur, il n'eut peur que des femmes.
Comment, ce grand timide, au torse vigoureux,
Comment poltron d'amour, devint-il amoureux ?
Et de qui ? Sachez donc, si cela vous étonne,
Que notre ami Bertrand aimait une Bretonne.
La belle s'appelait Tiphaine Ragueneil.
Et ce fut, tout d'abord, un lien fraternel :
Bertrand était de Broons. Elle était Dinanaise. (2)

(1) « Lors commença à dire Bertran à soy-mesme, que jamais ne seroit amez ne cogneuz des Dames, par ce qu'il étoit laiz et mal faitiz. »

— Histoire de messire B. du Guesclin, mise en lumière par Claude Ménard, p. 13, Paris, 1618. —

(2) Je n'irai pas si loin, en vers, que Bertrand Robidou, en prose, dans son livre « Le Panorama d'un beau pays » : — « Bertrand venait ranimer sa vigueur d'aigle aux baisers enivrants de Tiphaine. » Page 108.

L'histoire serait longue à prendre à sa genèse.
Car l'histoire est bavarde à l'endroit de Bertrand.
Mais, à n'en pas douter, si Bertrand devint grand,
La mignonne Tiphaine y fut pour quelque chose.

Esquisser son portrait, je voudrais, mais je n'ose :
Pourtant, j'ai compulsé tous les vieux Chroniqueurs.
On les dit très-naïfs. Je les crois très-moqueurs.
Tiphaine, à les entendre, était Magicienne,
Prédisant l'avenir, mieux qu'une Égyptienne.
Astrologue, et sorcière, à coup sûr, le portrait
N'est pas des plus galants, et Tiphaine en rirait.

De Tiphaine, voici ce que disent Claude Ménard et Hay du Chastelet :

« Là avoit une Dame nommée Tiphaine, extraicte de noble lignée, laquelle avoit vingt-quatre ans, ne oncques n'avoit esté mariée, et estoit bonne, sage, et bien doctrinée, et moult experte es-ars d'Astronomie. Aucuns disoient qu'elle estoit faée. Mais non estoit, ains estoit ainsi inspirée de la grâce de Dieu. » Claude Ménard, p. 53.

A propos de la bataille d'Auray, où Duguesclin fut fait prisonnier, Hay du Chastelet parle en ces termes de Tiphaine :

« Duguesclin se souvint que le jour que la bataille avoit été donnée, était un de ceux que sa femme avoit marqués comme infortunés, et auxquels elle lui avoit défendu de rien hasarder. Il se repentit, mais trop tard, de n'avoir pas donné croyance à de si prudens avis... Il reconnut enfin que l'Astrologie n'était pas une science vaine... »

Hay du Chastelet, Vie de Duguesclin, Livre II, p. 81.
Duguesclin, appelé par le Dauphin au secours de la France, hésitait, quand sa femme Tiphaine lui conseilla de partir, et « tirant de sa poche des tablettes précieusement garnies, elle ajouta que ces choses ne sont pas de son imagination, et qu'elle les avait lues dans le grand Livre du Ciel, où Dieu avait tracé son illustre vie par des caractères infallibles. »

Hay du Chastelet, liv. II, p. 59.

Qu'elle fût un peu fée, ou non, la fiancée
De Duguesclin était une femme avisée,
Un miroir de vertu, de beauté, de savoir,
La plus sage, la plus belle que l'on pût voir.

Ne soyons pas surpris qu'en amoureux fidèle
Duguesclin, ce lion, fût un agneau près d'elle.

Cet homme au cœur d'acier, ce héros triomphant,
Un regard de Tiphaine en faisait un enfant,
Un regard de Tiphaine apaisait sa colère.
Que n'aurait-il pas fait, le héros, pour lui plaire ?
Tiphaine eût demandé l'Angleterre à Bertrand
Que Bertrand fût parti la prendre, tout courant,
Pour venir, sans façon, sans gloriole vaine,
Sur un coussin brodé l'apporter à Tiphaine.

II

Or, c'était en l'an Mil trois-cent-cinquante-sept.

Avril allait s'ouvrir, et le printemps naissait.
Rennes depuis six mois, assiégé par Lancaster,
Comptait ses derniers jours, et touchait au désastre.

Lancastre, en toute hâte, avait passé la mer.
Culbuté notre camp devant Pont-Audemer ;
Puis, comme un loup, suivi de sa bande gloutonne,
S'était précipité sur la terre bretonne.
Chandos et Robert Knolle étaient ses lieutenants. (1)

En peu de mois, les quatre Evêchés bretonnants,
Vannes, Quimper, Léon, Tréguier, furent leur proie.
Derrière eux, tout brûlait : c'étaient leurs feux de joie.
Toute la côte, Brest, le Conquet, Saint-Mathieu,
Penmarch, Beuzec, Auray, Saint-Pol, était en feu.

Chez les Gallos, l'angoisse était tout aussi grande :
L'Anglais occupait Blain, Châteaubriant, Guérande.

(1) C'est Cuvelier, dans sa Chronique rimée, qui cite Chandos, avec Monfort et les autres, parmi les lieutenants de Lancaster. C'est évidemment une erreur, Chandos devait continuer la campagne, en France, et peut-être sous les murs de Paris, avec le Prince-Noir, le vainqueur de Poitiers.

Bécherel, Ploërmel, le Fougeray ; — mais, là,
Maître Bertrand venait de mettre le holà.
Quant à Rennes, depuis six longs mois prisonnière,
On y sonnait le glas de son heure dernière.

Le boîteux du Penhoët était son gouverneur :
Un bas-breton, portant, comme un titre d'honneur,
Le glorieux surnom de Tors-Boîteux. L'armée
Qu'il avait sous la main s'était bien clairsemée :
Cinq-cents hommes au plus, cavaliers sans chevaux.
Et c'étaient, tous les jours, quelques vides nouveaux.
Fidèles, à côté du vaillant Capitaine,
Robert de Ragueneil, le frère de Tiphaine,
Et Bertrand de Saint-Pern, le parrain de Bertrand,
Étaient là, combattant toujours au premier rang.

Mais que faire ? Bertrand manquait, Bertrand-la-Flamme,
Bertrand-le-Fort, Bertrand-le-Preux. C'était lui l'âme,
L'Ange attendu, le Saint-Michel au glaive d'or.
On comptait bien sur Dieu, sur Bertrand plus encor.

Quant aux Anglais, c'était pour eux comme une fête.
Ces drôles s'engraissaient depuis notre défaite :
Du matin jusqu'au soir, et du soir au matin,
Sous les yeux des Rennais, c'était un long festin,
C'étaient des chants, des jeux, des danses et des filles...

Leurs trois Camps, surveillant nos murs et nos bastilles,
Entouraient, enserraient Rennes de toutes parts.

Assis de face, à deux-cents toises des remparts,
Avec beffrois, tours d'angle, et palissades fortes,
Dans un cercle de fer ils gardaient nos six Portes.

Mais, sans crainte à présent, leur quartier préféré
Était le Pré Raoul, un magnifique pré
Au confluent des deux rivières formant l'angle.
Là, nos bons ennemis, Messieurs du pays d'Angle,
Dans cet enclos, planté de pommiers sur ses bords,
Nourrissaient, engraisaient deux à trois mille porcs
Qui faisaient leur orgueil, et faisaient notre envie.
Ah! ce pré, quel Eden! quel banquet! quelle vie!
Les Anglais y passaient le meilleur de leur temps.
Avec ses verts pommiers, fleuris par le printemps,
Le Pré Raoul était un vrai lieu de délices.
D'arbre en arbre, de longs chapelets de saucisses,
Alternés de boudins, se balançaient au vent.
O spectacle cruel! O fumet décevant!
Glissant sous les pommiers, la brise printanière
Enivrait de parfums la cité prisonnière.
Sur les feux de bivacs, en plein air allumés,
Des andouilles pendaient, près des jambons fumés,
Et les pauvres Rennais, du haut de leurs murailles,
Blêmes, claquant des dents, et la faim aux entrailles,
S'en venaient humer l'air, et dévorer des yeux
Ces jambons succulents, ce lard délicieux...
Près de ces meurt-de-faim, Tantale était à l'aise.

Eh bien, témoins forcés de la ripaille anglaise,
Ils savaient rire encor, pour oublier leurs maux.
Ils imitaient le cri de ces bons animaux
Qui, roses, gros et gras, jouaient par les prairies.
Ils jetaient aux Anglais mille plaisanteries.
Les mains en porte-voix, de loin, ils leur criaient :
« Cochons gardant cochons! » Et, là-dessus, riaient.
C'était tout plein d'esprit. C'était méchant. Mais, diantre!
Tout cet esprit ne leur remplissait pas le ventre.
Et les Anglais, pour leur répondre, trouvaient bon
De s'empiffrer de lard, d'andouille, et de jambon.

III

A Rennes, comme on sait, l'ancien Hôtel-de-Ville
Dominait les remparts, longeant les bords de l'Ille,
Entre la Mordelaise et le Placis Conan.

Le Tors-Bolteux, à bout de forces maintenant,
Y convoqua le peuple, en fit ouvrir les portes :
Et l'on y vit venir des gens de toutes sortes,
Gens de robe et d'épée, artisans, ouvriers,
Marchands et grands seigneurs mêlés aux roturiers.
On y parla beaucoup, chacun à sa manière.
Le Tors-Bolteux, soldat jusqu'à l'heure dernière,
Dit qu'il fallait mourir, les armes à la main,
Sortir tous, et plutôt aujourd'hui que demain.

Mais il était donc fou, l'homme à la jambe torse ?
Tout le monde cria qu'on n'était pas en force.
Quoi ! pas même un cheval pour sortir ? Et par où ?
Tous se battre ? Allons donc ! Du Penhoët était fou !
— La thèse n'était point difficile à comprendre :
On ne se battait plus : il fallait donc se rendre....

Le Tors-Bolteux sortit, tout pâle ; et, lentement,
Se dirigea vers les Portes. A ce moment,

La tante de Bertrand, et la belle Tiphaine
Sortaient de Notre-Dame, (1) où c'était la Neuvaine,
Et s'en allaient causant, leur missel à la main,
Lorsque le Tors-Bolteux, les trouvant en chemin,
S'inclina tristement, et passa sans rien dire.
Mais, Tiphaine, d'un mot, l'arrêta : « Hé ! messire,
« S'écria-t-elle, où donc allez-vous de ce pas ? »
— « Je vais, dit-il, sans doute où l'on ne m'attend pas ?
« Voici les clefs de Ville, et nous allons les rendre... »
— « Les rendre à ces Anglais ! Qu'ils viennent donc les prendre ! »
Dit la farouche, avec un éclair dans les yeux.
— « Certes, ils ne seraient point assez audacieux
« Pour les prendre d'assaut, reprit l'homme de guerre.
« Mais, contre la famine, on ne se défend guère.
« Dieu le sait, c'est à bout de forces qu'on se rend.
« Tout espoir est perdu désormais. » — « Et Bertrand ?
« Le comptez-vous pour rien ? » reprit la Dinanaise.
— « Bertrand ? fit le Bolteux, il en prend à son aise :
« Depuis six mois, on est sans nouvelles de lui ! »
— « Depuis six mois ? Eh bien, c'est donc pour aujourd'hui ! »
Dit-elle, « croyez-m'en : et l'heure en est prochaine.
« Nous allons, toutes deux, jusqu'à la Tour du Chêne,
« Pour voir venir Bertrand. Vous en serez aussi.
« Et, tenez ! regardez : on voit déjà, d'ici,
« Tout au loin, comme un grand tumulte, sur la route.
« Pauvres Anglais, courons, allons voir leur déroute !

(1) Notre-Dame de la Cité, entre la Porte Mordelaise et le Prieuré de Saint-Martin.

« Messire, venez donc : c'est Bertrand, je vous dis.
 « C'est lui : j'en gagerais ma part de Paradis! »
 Et, rouge de plaisir, voici la Damoiselle
 Qui court, monte aux glacis, Du Penhoët après elle ;
 Et, sur leurs pas, la foule, avec mille clameurs,
 Se presse, regarde... Oh ! là-bas, quelles rumeurs !
 Quel spectacle, du haut des Portes Mordelaises !
 Le soleil frappe en plein sur les tentes Anglaises,
 Un splendide soleil d'Avril, clair et joyeux.
 Et c'était vrai ! Bertrand était là, sous leurs yeux,
 Qui poursuivait sa magnifique chevauchée...

Alors, levant très-haut sa toque empanachée,
 Dans un cri délirant vidant son cœur trop plein,
 Le Tors-Boîteux cria : « Guéclin ! Guéclin ! Guéclin ! »

A ce cri, la Cité, remuée aux entrailles,
 Ressuscita, comme en sursaut, dans ses murailles.
 Hommes, femmes, enfants, grouillant de toutes parts,
 Criant : « Guéclin ! Guéclin ! » se ruaient aux remparts.

Ah ! le quart d'heure fut vilain pour l'Angleterre !
 La troupe de Bertrand arrivait, ventre à terre,
 Droit sur le camp Anglais, qui ne l'attendait point.
 « Guéclin ! Guéclin ! » les gas Bretons, l'épée au poing,
 Tombèrent au milieu du Camp, comme la foudre.
 Duguesclin fut terrible : il savait en découdre,
 Le dur Breton ! Il fallait voir sur son chemin,
 Rouler têtes et bras, tranchés d'un tour de main.

Et pour les bras qu'on tranche, et les cols qu'on décolle,
 Bertrand avait de bons amis de son école :
 A cette école-là, l'on n'était point manchot.
 Olivier de Porcon, Lucas de Maillehot,
 Les deux Mauni, les deux Beaumont, les deux Chapelle,
 Cinquante autres, que la chronique nous rappelle,
 Les Hogar, les Coatquen, tous de bons travailleurs,
 Ouvriers de l'épée, enragés ferrailleurs,
 Jouant de fers très-lourds, d'une main très-savante...
 Quant aux Anglais, criant merci, fous d'épouvante,
 Ils fuyaient, se sauvaient, les jambes à leur cou.
 Ce fut comme une chasse : on en tua beaucoup
 De ces lièvres courant à travers monts et plaines...

Or, dans le Camp Anglais, les tentes étaient pleines
 De vivres, et de vins, et de meubles de prix.
 Quel coup de main ! Quel sac ! — Lorsque l'on eut tout pris,
 On mit le feu dedans. Et les superbes tentes
 Qui déployaient leurs oriflammes éclatantes,
 Flambèrent, comme un feu de paille dans le vent...

Alors, Bertrand rentra dans Rennes, triomphant,
 Avec ses chariots, chargés de victuailles.
 Et, comme il promenait les yeux sur les murailles,
 Il eut, sous sa cuirasse, un battement de cœur,
 Quand il vit, là, Tiphaine, attendant son Vainqueur.

IV

Le lendemain, pendant que Renne était en fête,
Lancastre, absent la veille, apprenait sa défaite. (1)

Devant son Camp détruit, ravagé, saccagé,
Furieux tout d'abord, il devint enragé
Quand il sut que Bertrand, le vainqueur de la veille,
Avait accompli cette étonnante merveille,
Tout à son aise, avec soixante compagnons.
« Mille diables ! dit-il, nous voilà bien mignons !
« Comment ! Après six mois, c'est là que nous en sommes ?
« Et, pour nous battre, il a suffi de soixante hommes !
« Soixante hommes ! c'est impossible ! Vaincu, moi ?
« Moi, Lancastre, le Duc ? Moi, le Cousin du Roi ? »

Quand il eut achevé sa verte remontrance,
Le beau Cousin du Roi d'Angleterre et de France
Fit remettre son Camp sur pied. Et, point méchant,
Point rancunier, bon prince, il voulut, sur-le-champ,

(1) J'ai trouvé beaucoup trop long, et trop oiseux, l'épisode du bourgeois qui se dévoue. C'est très confus, d'ailleurs, autant qu'in-vraisemblable. L'incident ne s'expliquerait que par un hasard, Ber-trand rencontré à point pour faire réussir un plan plus que témé-raire. Il faut ajouter que tout ce qui regarde de siège de Rennes, dans le détail, manque de données sérieuses : la source unique, c'est la « Chronique de Cuvelier », et c'est tout dire. Le seul docu-ment important, relatif au siège de Rennes, a été découvert à Lon-dres par M. Siméon Luce qui l'a communiqué, en 1893, à l'Académie.

Voir, de près, ce Breton d'illustre renommée
Qui, si gaillardement, vous battait une armée.

Or, comme son héraut trompétait et sonnait
Sous les remparts, Bertrand dessus se promenait.
Le héraut lui transmet la missive ducale.
Bertrand accepta l'offre : elle était amicale,
Très-franche, quoique écrite en fort mauvais jargon.

Le héraut était là, sous la Tour de Furgon,
A la pointe du Pré Raoul, que l'Ille arrose,
Où trois mille pourceaux au groin frais et rose
S'ébattaient, se jouaient, se faisaient de bon lard.

Bertrand qui, comme on sait, avait le mot gaillard,
Se pencha, des créneaux, vers le parlementaire,
Et lui cria : « Ceux-là, viennent-ils d'Angleterre ? »
— « Non, Monseigneur, dit-il, ce sont pourceaux bretons. »
— « Ouais, dit Bertrand, messieurs, vous êtes bien gloutons
« De les manger, s'ils sont à nous, ne vous déplaie. »
— « Pardieu ! dit l'autre, ils sont devenus chose anglaise.
« Leur chair est bien à nous, s'ils sont Bretons de nom. »
— « Croyez-vous ? dit Bertrand. Moi, je gage que non.
« S'ils sont Bretons, il suffira qu'on les appelle
« Pour revenir chez nous. » — « Vous nous la baillez belle,
« Monseigneur ! repartit le drôle en se tordant.
« Essayez donc un peu ! » — « Tout de suite, à l'instant !
« Dit Bertrand, je ne perds jamais, quand je parie ! »

Là-dessus, mon Bertrand fait venir une truie,
La descend sur la berge, en face du prévert,
Au pied du bastion, dont le porche est ouvert,
Et là, cruellement, lui tenaille l'oreille.

Les pieds en l'air, la Dame, en posture pareille,
Se regimbe, emplit l'air d'épouvantables cris...

Là-bas, au Pré-Raoul, les cochons ont compris.
Grognant d'aise, la hure au vent, à toutes jambes,
Les voilà tous partis, — l'amour les rend ingambes, —
Et, sans plus hésiter, ils se jettent à l'eau.
Mais, grand Dieu, quelle lutte épique! quel tableau!
Le tambour bat, la trompette sonne l'alarme.
On s'appelle. On accourt de tous côtés. On s'arme.
Deux mille Anglais sont là, parmi ces furibonds.
Ce sont des corps-à-corps, des cris, des coups, des bonds.
On poursuit les cochons à coups de hallebarde.
On les prend par le pied, par l'oreille. On les larde.
Mais l'Anglais a beau faire, ils sont victorieux.
— Adieu, boudins exquis, jambonneaux glorieux ! —
Il en demeura bien quinze à vingt sur trois mille.
Passé l'eau, nos pourceaux étaient entrés en ville,
Pendant qu'à l'autre bord, les bons Anglais, trahis,
Restaient, la goule ouverte, encor tout ébahis. (1)

(1) L'histoire des pourceaux du Pré Raoul est connue de tout le monde. Beaucoup d'auteurs prêtent le stratagème au botteux du Penhoët. D'autres l'attribuent à Duguesclin. Le nom importe peu. Au surplus, une telle ruse de guerre était bien dans le caractère, dans les mœurs de Duguesclin.

V

Lancastre était Anglais, sans doute. Mais, en somme,
Bon prince, avons-nous dit, c'était un galant homme.
Il s'amusa beaucoup de la course aux pourceaux ;
Il en rit de bon cœur, laissant crier les sots.

Malgré le désarroi flagrant de ses cuisines,
Grâce à quelques « emprunts » dans les fermes voisines,
Le Duc se trouva prêt, et mit tout son orgueil
A faire à Duguesclin un magnifique accueil.
Princier fut le repas, et plus que confortable.
On ne connaissait point les plats fins à sa table.
On y servait des veaux et des bœufs, tout entiers,
Que l'on vous débitait, sur place, par quartiers.
Bouchers, de leur état, sur les champs de bataille,
Ces Messieurs se servaient de coutelas de taille,
Mangeant avec les doigts, et ne s'essuyant point,
Si ce n'est leur moustache aux manches du pourpoint.
Après le débarras des grosses victuailles,
Par centaines venaient les gibiers, les volailles...
Ces repas de géants feraient peur maintenant.
Il faut dire qu'on y buvait à l'avenant.
Le vin, dans les hanaps, disparaissait par tonnes.

Robuste nourrisson de mamelles bretonnes,
C'était un bon buveur que notre ami Bertrand.
Buveur loyal et fort, buveur gai, buveur franc,
A table, il besognait, comme il savait combattre :
Il mangeait comme deux, et buvait comme quatre,
Toujours le broc en main, toujours le coude en l'air,
Et sa riposte était vive comme l'éclair.

Tout allait bien, quand, sur la fin, un Capitaine,
L'œil plus froid que l'acier, la moustache hautaine,
Debout, dit à Bertrand : « Je m'appelle Bembro.
« Le nom vous est connu, je ne le sais que trop.
« Robert Bembro, mon frère, avec lui deux cents autres,
« Ont été massacrés par vous et par les vôtres :
« C'était au Fougeray. Mon frère y commandait... »

— « Il nous l'avait bien pris. Sa mort nous le rendait,
Dit Duguesclin. « Pourquoi se sont-ils laissé battre ?
« Ils étaient là deux cents, et nous n'étions que quatre. »

L'œil de plus en plus dur, l'Anglais continua :
« Richard Bembro, mon père, un Breton le tua :
« Geffroy de Bove. Il vit encore. Mais, j'espère,
« Dieu m'aidant, le tuer, comme il tua mon père.
« Je vengerai, sur lui, les morts de Josselin,
« Et ceux du Fougeray sur Bertrand Duguesclin ! »

— « Pardieu ! Vous avez là, dit Bertrand, une épée
« Qui, si je vous en crois, sera bien occupée.

« Vous aurez bien raison de tuer ce Geffroy
« Et vous n'aurez pas tort de vous venger sur moi.
« Mais, puisque vous savez si bien comme on me nomme ;
« Que voulez-vous de moi ? Parlez : je suis votre homme. »

Tous deux étaient restés debout. Alors, l'Anglais
Jeta devant Bertrand un de ses gantelets :

« Vous plaît-il échanger trois coups d'épée ensemble? »

— « Trois ? répondit Bertrand. Mais six, si bon vous semble !
« Eh bien, nous sommes là. Mettons l'épée en main. »

— « Non, demain, » dit l'Anglais.

— « Soit, dit Bertrand, demain ! »

VI

Comme Bertrand, le lendemain, prenait ses armes,
Sa tante de Saint-Pern était là, tout en larmes,
L'adjurant de ne point se battre. « Beau neveu,
« Disait-elle, en champ-clos on triche, comme au jeu.
« Ces Anglais sont félons. Ce sont gens qui trahissent.
« Oubliez-vous, Bertrand, combien ils vous haïssent ?
« Ils ne seront contents qu'ils ne vous aient occis. »

— « Belle tante, dit-il, n'ayez point de soucis.
« Votre neveu Bertrand n'est pas de ceux qu'on joue.
« Pour lui porter bonheur, mettez là, sur sa joue,
« Un baiser de marraine. Or, je vais, de ce pas,
« Me battre, presque à jeun. Eh bien, un bon repas,
« Tout-à-l'heure, au retour, nous mettra tous en joie.
« J'ai vu là, quelque part, qu'on préparait une oie.
« Bembro m'attend : Je vais dépêcher cet oison.
« Vous, apprêtez le vôtre : on lui fera raison. »

Le Combat se donnait sur la place des Lices.
La place existe encore, et cinq siècles complices
Semblent s'être entendus pour honorer Bertrand. —
Là, le rempart, coupé par la Tour Sain-Moran,
Courait, en pente, vers la Porte Mordelaise.

D'un côté du champ-clos, toute l'armée anglaise
Avait pris place, autour de bancs improvisés.
Les Bretons se tenaient du côté des fossés,
Comme Albins et Romains, au combat des Horaces.
Car, ici, c'était bien un duel entre deux races ;
Et celui qui, pour nous, tenait le glaive en main,
Était, certes, plus grand que l'Horace romain.
Du haut en bas, la Ville était là, toute entière.
Qui disait donc que Renne était au cimetière ?
On les croyait tous morts, hommes, femmes, enfants.
Vivedieu, pour des morts, ils étaient bien vivants.

Au quart moins de midi, Bertrand, d'un pas tranquille,
Passait le pont Dormant, et sortait de la Ville.

Lancastre, le bon Duc, vint au-devant de lui.
Très-droit, très-franc hier, il l'était aujourd'hui.
Bertrand pressa sa main, loyalement offerte.

Mais l'heure allait sonner : la lice était ouverte.
Bembro parut. C'était un colosse effrayant :
Un cavalier géant, sur un cheval géant.
Et, dans la foule alors, ce fut un long murmure.
Magnifiquement fort, sous sa pesante armure,
Ganté d'acier, casqué d'acier, vêtu d'acier,
Il était formidable, et l'homme et le coursier
Avec leur carapace, et leur cotte de mailles,
Faisaient l'effet de deux monstres couverts d'écailles.

Bertrand sembla petit, auprès de son rival.
 Moins fort, moins grand, mais bien assis sur son cheval,
 Sans faux-clinquant, sans flot de plumes à son casque,
 Impassible dedans, comme derrière un masque,
 Il imposait à tous, sans apparents efforts,
 L'irrésistible attrait des puissants et des forts.

Ils combattaient avec de massives épées,
 Lames à deux tranchants, solidement trempées,
 Qu'à peine nous pourrions soulever des deux mains.
 Mais ces hommes étaient des lutteurs surhumains.

Longue de cent-vingt pas, en largeur trois fois moindre,
 La Lice en laissait donc soixante, pour s'atteindre.
 A chaque bout, d'où leurs hérauts se répondaient,
 Immobiles, les deux Champions attendaient.
 Vingt-quatre mâts dorés, surmontés d'oriflammes,
 Supportaient la tribune où se rangeaient les Dames.
 Au pied de chacun d'eux, se tenait un héraut.

Midi sonnait. Alors, l'Anglais cria très-haut :
 « Pour l'honneur du bon Duc de Lancastre, mon maître ! »

Lancastre s'inclina, quoique fâché, peut-être,
 D'entendre, sur son nom, cet appel provoquant.
 Le signal est donné par le maître de camp.
 Les vingt-quatre hérauts embouchent leur trompette.
 Et la fanfare éclate, en un bruit de tempête.

Illustres champions de deux peuples rivaux,
 Ils sont partis, couchés sur leurs pesants chevaux,
 Dardant des yeux de flamme à travers leur visière.
 Très-prompt, le choc a lieu, dans un flot de poussière ;
 Choc rapide comme un éclair, et point mortel.
 Ils sont encor debout, mais l'élan était tel
 Qu'arrêtés court, chevaux et cavaliers, tous quatre
 Restent là, les chevaux comme près de s'abattre,
 Ivres, tout étourdis, sur leurs pieds tout tremblants.
 Un flot de sang pourpré leur ruisselle des flancs.

Bertrand est sauf. Bembro, tout à l'heure intrépide,
 Les bras pendants, le cou baissé, paraît stupide.
 « Coup manqué ! dit Bertrand, à mon tour maintenant !
 « Pour Monseigneur de Blois, dont je suis le tenant ! »

Monfort est là. Pour lui, c'est un sanglant outrage,
 Que ce défi. Bembro le relève avec rage,
 Honteux d'avoir faibli, dès le premier assaut.
 Le défi de Bertrand le réveille en sursaut.
 Et, quand sonne la merveilleuse sonnerie,
 Il part, éperonnant sa bête avec furie.

Droit, comme un coup de lance, il pousse un coup d'estoc
 Dont l'écu de Bertrand a détourné le choc.
 Mais, chose inusitée, et faite pour surprendre,
 Bertrand reçoit les coups, les parant sans les rendre.
 A le voir, sous ce beau soleil étincelant,
 On dirait qu'il s'agit d'un pas d'armes galant.

A quoi s'attarde-t-il, sans attaquer lui-même ?
 Qu'attend-il pour frapper son coup, le coup suprême ?
 Veut-il exaspérer son rival trop ardent ?
 Est-il sûr de lui-même ? Ou n'est-il qu'imprudent ?

Pour la troisième fois, la fanfare s'élève.

Dressé sur l'étrier, et brandissant le glaive,
 Bembro, plus furieux que jamais, et plus fort,
 Crie à son tour : « Pour le bon Duc, Jean de Monfort ! »

L'attaque est foudroyante, et semble décisive.
 Le colosse, d'un coup de son arme massive,
 Atteint son adversaire à la tête. Le fer
 Porte en plein sur le casque, et le casque est ouvert.
 Une immense clameur éclate, cri d'ivresse
 Chez les Anglais ; chez les Bretons cri de détresse.
 La poussière s'est dissipée. Avidement,
 On regarde : Bertrand est là, tranquillement,
 Son casque dans la main, nu-tête, sans blessure.
 « Le casque n'est pas bon. Mais j'ai la tête dure !
 Dit Bertrand. » Par ma foi ! le jeu me plaît beaucoup.
 « Les trois coups sont finis. Allons, un dernier coup ;
 « Le dernier, en l'honneur des Dames ! »

Les Bretonnes

Agitent leur écharpe et, de leurs mains mignonnes,
 Encouragent Bertrand pour son dernier combat.

Seule, Tiphaine est grave, et pâle, et son cœur bat.
 La Dame du Penhoët, assise à côté d'elle,
 Lui dit, tout doucement : « Vous pâlissez, ma belle ? »
 « — Oui, dit-elle, en effet, je tremble... pour Bembro. »

A ce moment, Bertrand, son épée au fourreau,
 Arrêtait son cheval au pied de la tribune.
 Mille femmes sont là. Mais Bertrand n'en voit qu'une,
 Tiphaine ! Duguesclin s'approche, et s'inclinant
 Devant Celle dont il se proclame tenant,
 Pour elle il tire au clair la redoutable épée
 Qui va de sang Anglais être toute trempée.

Les vingt-quatre hérauts ont sonné le départ.

Derrière son écu chargé d'un léopard,
 Bembro laisse éclater sa rage. Tout le monde
 Peut l'entendre semer sa course furibonde
 De cris saxons, de cris rauques de son gosier
 Excitant son cheval carapacé d'acier.
 Quel ouragan ! Quel feu ! Comment lui tenir tête ?
 Mais Duguesclin est là. Tempête pour tempête !
 Bembro n'a plus affaire au même champion.
 Cette fois, c'est Bertrand, c'est Bertrand-le-lion !
 L'attente des Bretons ne sera pas déçue.
 Bembro porte à Bertrand comme un coup de massue,
 Un formidable coup où sa rage a passé.
 Mais, avant que son bras ne se soit abaissé,

Bertrand, dont l'œil est sûr, la main encor plus sûre,
Lui pousse son épée au défaut de l'armure,
Et renverse Bembro, percé de part en part.
Il tombe. Le cheval, sous lui, se cabre, et part,
Laisant Bembro, tout roide, étendu sur l'arène.

Bertrand salue, alors, sa Dame souveraine,
Remet tranquillement son épée au fourreau ;
Et, menant à la main le cheval de Bembro,
Plus glorieux qu'un roi, s'en retourne dans Renne.

Comme il passait devant Saint-Sauveur, sa Marraine
Toute triste en sortait, larmoyant et priant.
« Eh bien, et le dîner ? lui dit-il en riant.
« Assez de pleurs, ma tante, assez de patenôtre !
« L'oison est embroché. Débrochez donc le vôtre ! »

CE QU'IL FAUT METTRE SUR LE MÉNEZ-BRÉ

Duguesclin ! Richemont ! Clisson ! ô Connétables !
Ce sont eux qu'il faut mettre en haut du Ménez-Bré.
Hélas ! Duguesclin, seul, tristement célébré,
L'homme d'airain n'a que des plâtres lamentables. (1)

Un bronze fait de ces trois bronzes formidables
Serait superbe à voir, sur le Mont consacré,
Quand, au soleil couchant, dans l'azur empourpré,
Se dresseraient, debout, les Trois Chefs redoutables.

Allons, sculpteurs ! Mercié, Falguière, Bartholdi !
A l'ouvrage ! Aigüisez votre ciseau hardi !
Travaillez du cerveau, du marteau, de la gouge !

Bronze, marbre, ou granit, rien ne sera trop dur
Pour tailler Duguesclin, et l'invincible Arthur,
Et Clisson, le « Boucher » au couteau toujours rouge !

(1) Quel autre nom donner aux statues de Duguesclin, à celle de Saint-Brieuc, par exemple.

COMMENT GUINGAMP SAUVA NANTES

(1487)

À Prosper Hémon.

I

Moi, je conte l'histoire à la bonne franquette.

C'était quand les Gallos achevaient la conquête
De notre vieux Duché, pauvre Duché caduc
Dont le Duc François-Deux était le dernier Duc.
Triste Sire ! Entouré d'envieux et de traltres,
Bercé, comme un mourant, au chant dolent des prêtres,
Rongé d'ennui, tout plein d'effroi pour l'avenir,
Il languissait, hâté de voir la mort venir.

Pendant qu'il se traînait de Couëron à Guérande,
La France prospérait sous Madame la Grande.

— C'est ainsi qu'on nommait la Dame de Beaujeu. —
Charles-Huit régnait bien, mais gouvernait très peu.
Sa grande sœur l'aidait à porter sa couronne.
Si bien qu'on le voyait à peine sur son trône,
Derrière les jupons de Madame sa Sœur.
Pâquedieu ! la Commère était un successeur
Digne de Louis-Onze, et tenant de famille.
Quelle gaillarde ! Ah certe, elle était bien la fille
Du vieux renard matois, mort à Plessis-les-Tours,
Comme lui se plaisant à jouer de bons tours.

Elle se souvenait des leçons de son père :
Elle avait vu, du fond de son royal repaire,
Le vieux drôle agripper, de ses longs doigts crochus,
Onze duchés, volés sur les Princes déchus.
La Bretagne, à présent, lui semblait bonne à prendre :
« Ha ! beau Duc, disait-elle, il faudra bien se rendre !
« Nous voulons ton Duché, parce qu'on nous le doit ;
« Et nous l'aurons, la lance au poing... ou bague au doigt... »

Là-dessus, les Gallos entrèrent en campagne.
Et les pauvres Bretons du Duché de Bretagne
Durent subir tous les affronts, tous les excès,
Pour apprendre, sans doute, à devenir Français.
La guerre, chaque jour, fut un deuil pour les nôtres :
Tous nos remparts tombaient les uns après les autres :
Châteaubriant, Fougère, Ancenis, Saint-Malo.
Le Duc de La Trémouille était le chef Gallo.

Or, La Trémouille, avec ses bombardes tonnantes,
 Avait mis, tout d'un coup, le siège devant Nantes.
 Nantes ! C'était frapper le pauvre Duc au cœur.
 Alors, le moribond, en face du vainqueur
 Fit un appel dernier à son duché fidèle,
 A sa vieille Bretagne, — et fut entendu d'elle...

II

Le pays de Guingamp, debout comme toujours,
 Prit les armes. Et nuit et jour, durant trois jours,
 Les cloches de Guingamp, dont parlent nos aïeules,
 Les cloches de Guingamp, qui sonnent toutes seules.
 Se mirent à sonner dans la plus grosse Tour.
 Et bign ! et baon ! Et tous les clochers d'alentour,
 S'appelant, répétant l'appel de proche en proche,
 Les cloches de Paimpol, les cloches de La Roche,
 Les cloches de Belle-Isle et de Chatelaudren,
 Et mille autres encor, sentinelles d'airain,
 A travers le vallon, par-dessus la montagne,
 Crièrent « au secours ! » à toute la Bretagne.

Et de partout, par la montagne et le vallon,
 De Pontrieux, de Pluzunet, de Lanvollon,
 De la Roche-Derrien, de Callac, de Belle-Isle,
 On accourut devers Guingamp, la bonne ville.

Les cloches de Guingamp sonnaient, sonnaient toujours.
On les entendit, nuit et jour, durant trois jours.
Et, dans la grosse Tour, que montrent les aïeules,
Quand on monta, pour voir les cloches sonner seules,
On vit la bonne Vierge, et le petit Jésus,
Qui, de leurs blanches mains, bign ! baon ! tiraient dessus...

D'archers et de soldats la Ville était si pleine,
Qu'il fallut les camper tout au loin dans la plaine,
Et l'ont eût dit, à voir les tentes de leur camp,
Une cité dix fois plus grande que Guingamp.
Car, entre francs-archers, manants, et gentilshommes,
Les Bretons étaient là soixante-dix mille hommes.

C'étaient de rudes gas que tous ces Bas-Bretons.
Armés de pics, de faux, de fourches, de bâtons,
Ils allaient, en haillons, pieds nus, poitrines nues,
Braillant, par les chemins, leurs chansons bien connues ;
Superbes, et marchant vers les prochains combats,
Avec leurs bras levés brandissant des penn-baz.

Un damoiseau de Cour conduisait tous ces rustres ;
Un illustre, ma foi, parmi les plus illustres ;
Frotté d'ambre et de musc, efféminé, mignon,
Une fille... à la guerre, un rude compagnon.
Et c'était beau de voir ces innombrables bandes,
Ces batteurs de sentiers à travers champs et landes
Déguenillés, affreux, hâves sous le soleil,
Menés par ce blondin au visage vermeil.

Ce damoiseau musqué dont le nom nous étonne,
Ce champion vaillant de la cause Bretonne,
Ce prince batailleur, si fier sous le harnois,
Ce paladin, c'était le comte de Dunois.

III

Nantes ne tenait plus... Une marche rapide
 Sauverait tout, peut-être... Et Dunois l'intrépide,
 Tout plein de feu courait, et brûlait le chemin.
 Hardi, les gas ! Allons de l'avant ! Et, demain,
 Nous boirons de bon vin, du vin des bords de Loire !
 — Ah Dunois parlait bien : il leur parlait de boire !
 Et l'on passa Corlai, Loudéac, Josselin,
 Puis Malétroit, et puis Redon. On passa Blain.
 Nantes n'était plus loin... Hardi ! deux jours encore !
 Nous verrons La Trémouille à la seconde aurore !
 Et les Bretons, malgré la soif, malgré la faim,
 Allaient. Ils avaient tous soif de sang, soif de vin ;
 Car Dunois leur avait promis, outre la gloire,
 De bons coups à donner et de bons coups à boire !

Or, Dunois, dans sa hâte en ces lointains cantons,
 Se fourvoya, perdit sa route... Et les Bretons

S'arrêtèrent devant les rives tortueuses
 D'une large rivière, aux eaux torrentueuses,
 Barrant tout le pays du couchant au levant.
 Point de gué. Point de pont. Plus de marche en avant.
 — Quelle fin d'épopée, hélas ! quelle déroute !

Cependant nos Bretons, assoiffés par la route,
 N'ayant ni vin, ni cidre, et trouvant de bonne eau,
 Buvaient à même, à plat ventre, aux bords du ruisseau.

Bouchard ne nous dit point si c'est l'Isac, ou l'Erdre,
 Ou le Gavre. Or ses eaux profondes vont se perdre
 Si loin, là-bas, que l'œil n'en peut suivre le cours.

Et, sur ses bords, les Bas-Bretons buvaient toujours.

Devant l'infranchissable et liquide barrière,
 Faudra-t-il donc, Dunois, retourner en arrière ?
 Alors, c'est Nantes pris ! C'est François-Deux vaincu !
 Et Nantes succombant, la Bretagne a vécu !
 Et ce malheur irréparable est ton ouvrage,
 Dunois ! — Pâle de honte encor plus que de rage,
 Il se croisait les bras, et, debout, atterré,
 Il sondait l'horizon d'un œil désespéré...

— « Qu'avez-vous, monseigneur Dunois ?... » dit la voix grave
 Du vieux Mérien-Chéro, Mérien-Chéro le brave,
 Le héros Guingampais dont les quatre-vingts ans
 Donnaient du cœur au ventre à tous ces paysans.

— « Ha ! ce que j'ai, Mérien-Chéro ? C'est que nous sommes
 « Perdus ! C'est que j'ai là soixante-dix mille hommes
 « Qui, devant cet obstacle impossible à franchir,
 « Vont reprendre...

— « Laissez-les donc se rafraîchir ;
 Reprit Mérien-Chéro. « Vous dites : impossible ?...
 « Bast ! s'il n'était de vous, le mot serait risible.
 « Il n'est pas l'heure encor de se désespérer.
 « Donnez-nous donc le temps de nous désaltérer.
 « Vous ne connaissez point les Bretons de Bretagne !
 « Quoi ! pour un filet d'eau qui sort de la montagne,
 « Et qui court vers la mer, en bouillonnant un peu,
 « Vous reculez ?... Allons, ce ruisseau n'est qu'un jeu.
 « Nos Bas-Bretons en ont pour un petit quart-d'heure !...

— « Quoi, dit Dunois, tu vas prétendre ?...

— « Que je meure
 « Si le ruisseau n'est pas à sec dans un instant.
 « Dès ce soir, nous pourrons partir, tambour battant ;
 « Et, comme les Hébreux, sur les pas de Moïse,
 « Nous irons à pied sec vers la Terre promise. »

Il disait vrai, Mérien-Chéro. Les Bas-Bretons,
 De leur soixante-dix mille gosiers gloutons,
 Firent tant et si bien qu'il ne resta plus goutte
 Du malheureux ruisseau qui leur barrait la route.
 Mais, s'ils n'avaient plus soif, les Bretons avaient faim...

Or, l'on n'eut qu'à puiser, là, sur le sable fin,
 Sur les cailloux, parmi les roseaux et les herbes,
 Mille poissons, petits goujons, saumons superbes,
 Anguilles au dos noir, truites aux ventres blancs,
 Brèmes, perches, gardons, vandoises, éperlans,
 Poissons de toute taille et de toutes les formes,
 Ablettes par milliers, tanches, carpes énormes,
 Barbillons et barbeaux, brochets et brochetons...
 Et, tout le long de la rivière, les Bretons,
 Comme dans une immense et magnifique auberge,
 Firent ripaille, autour de grands feux, sur la berge,
 Jetant à pleine voix, aux échos d'alentour,
 Des refrains de bataille et des refrains d'amour.

IV

Quand La Trémouille apprit la mirifique histoire,
 Lui, l'heureux batailleur, si sûr de la victoire ;
 Quand on lui rapporta que ces joyeux garçons
 Desséchaient les ruisseaux, pour bâfrer leurs poissons ;
 Quand il sut que c'étaient des hordes de sauvages,
 A moitié nus, venus de très-lointains rivages ;
 Qu'ils étaient des milliers, des milliers de héros
 Conduits par des Dunois et des Mérien-Chéros ;
 Il fit une grimace effroyable, et dit : « diantre ! »
 Puis, se mit à jurer par la tête et le ventre,
 — C'est-à-dire corbleu, têtebleu, ventrebleu ;
 Affirma que Dunois l'inquiétait fort peu ;
 Qu'avec ses bons canons, crachant boulets, mitraille,
 Il hacherait menu toute cette canaille...
 Puis, ses jurons finis, il donna, sur-le-champ,
 L'ordre de déguerpir, et de lever le camp...

Le lendemain, à l'heure où les brumes de Loire
 Fondaient sous le soleil se levant dans sa gloire,
 Pendant que La Trémouille, à travers les faubourgs,
 Fuyait piteusement sans trompes ni tambours,
 Dunois, drapeaux au vent, et trompettes sonnantes,
 Entrait avec Guingamp, dans la ville de Nantes...

LA REINE ANNE

I

LES MARIAGES DE LA REINE

Du temps que la Reine Anne, en haine de l'Anglais,
 Armait jusques aux dents, Brest, Concarneau, Morlaix,
 Choissant pour chantier cette anse hospitalière
 Du Dourdu, d'où sortit la belle « Cordelière »,
 Elle fit, à travers l'armoricain pays,
 Un Voyage dont les Bas-Bretons ébahis
 Ont transmis jusqu'à nous le récit mémorable...
 — Mais quelle Reine aussi ! quelle femme adorable !
 Quel amour de Duchesse, avec ses yeux si beaux,
 Son sourire si doux, — et ses petits sabots !

Vous pensez bien que, dès ses douze ans, la mignonne
 Avait pour amoureux tous les porte-couronne :

Princes, Infants et Rois se disputaient sa main.
 Elle avait fait son choix d'un petit roi romain (1)
 Qui voulut l'épouser, de loin, par ambassade.
 La belle renvoya le substitut maussade,
 Déclarant éprouver peu d'inclination
 Pour messieurs les maris par procuration.

Entre temps, deux Anglais, de maisons inégales,
 L'un, duc de Richemond, l'autre, prince de Galles,
 Entrèrent dans la lice, en se montrant les dents :
 Ah ! ce fut vite fait de ces deux prétendants !
 — Quoi, des « Saozons » (2) chez nous, vraiment ? A Dieu ne plaise
 Qu'une fille de sang breton devienne Anglaise !
 Retournez dans votre île, et de Bretonne point !
 Cela vous fâche ? Eh bien, mettez la lance au poing !

Maints autres prétendants, dont le coffre était vide,
 La regardaient d'un œil moins amoureux qu'avide :
 Certain sire d'Albret s'en retourna confus,
 N'ayant même pas eu la grâce d'un refus.
 Il méritait le pied aux chausses, le compère !
 Car il était si vieux qu'il en était grand-père,
 Laid, chauve, chassieux, les traits tout bourgeonnés,
 Veuf, avec douze enfants, et soixante ans sonnés !

(1) Maximilien, roi des Romains, héritier de la couronne impériale.

(2) Les Bretons appellent les Anglais des « Saozons » (Saxons) ; l'Angleterre « Brô Saoz » (pays de Saxe).

L'affaire en était là quand, en cette occurrence,
 Monseigneur Charles-Huit, en ce temps Roi de France,
 Songea que la Bretagne était un beau Duché,
 Et qu'il trouverait là, par-dessus le marché,
 Pour lui chauffer son lit, la plus belle Héritière

Qui se pût rencontrer de par l'Europe entière...
 Or, la sachant farouche, et d'un troublant abord,
 Il s'en vint sous les murs de Renne, et tout d'abord,
 Il députa vers Elle une troupe nombreuse
 De gens graves portant sa supplique amoureuse.
 Des docteurs en Sorbonne, et des bonnets carrés
 S'avancèrent, avec des airs tout effarés,
 Pour solennellement, exposer la Requête.
 Mais, dès les premiers mots, très-franche et peu coquette,
 La petite Duchesse arrêta leur discours :

« Moi, dit-elle en riant, j'aime les sermons courts.
 « Vous venez, n'est-ce pas, pour que je me marie ?
 « D'accord. Mais pourquoi tant de latin, je vous prie ?
 « Ne peut-on s'expliquer que dans ce jargon-là !
 « Vous demandez ma main pour le Roi ? La voilà.
 « Mes beaux messieurs, je sais deux langues bien sonnantes :
 « Le breton du Léon, et le français de Nantes.
 « Mais le latin, toujours, m'a paru triste et laid.
 « Laissons leur langue aux gens d'église, s'il vous plaît.
 « Quant à ma main, en bon français je vous la donne.
 « Et je donne mon cœur avec, foi de Bretonne ! »

Là-dessus, nos docteurs étaient demeurés cois,
 Leurs harangues au bec, sous les regards narquois ;
 Et, pendant qu'on criait des « noëls » à tue-tête,
 Ils restaient tout penauds, le nez long, l'air très-bête,
 Ne trouvant pas assez de poches sous la main,
 Pour cacher leur grimoire écrit sur parchemin.
 Le soir même, introduit près de sa souveraine,
 Le Roi, transi d'amour, vint saluer la reine...

— Hélas ! plaisirs d'amour ne durent pas longtemps !
 Les deux jeunes époux s'aimaient depuis sept ans,
 Quand la Mort, de sa main cruelle qui dénoue,
 Coucha dans le linceul le vainqueur de Fornoue.

La Reine Anne reprit le chemin de l'Armor.
 Et, triste, tout entière au souvenir du mort,
 Avec son voile noir sur ses jupes traînantes,
 Elle vint, tout au fond de son château de Nantes,
 Soupirer, et bientôt, pleurer sur ses vingt ans...
 — Las ! las ! chagrins d'amour ne durent pas longtemps !
 Si recluse que fût la Veuve en sa retraite,
 L'amour, dans son castel, retrouva la pauvrete :
 La Duchesse ne put rester sourde à sa voix.
 Et Reine elle devint, une seconde fois.
 C'est ainsi que le roi, monseigneur Louis Douze,
 Prit tout au roi défunt, son sceptre et son épouse ;
 Et successeur heureux du bon roi Charles Huit,
 Il s'assit sur son trône et coucha dans son lit.

II

LA REINE ANNE EN VOYAGE

LE FOLGOËT

L'auteur s'est attardé dans ces vers liminaires,
Parmi des souvenirs quatre fois centenaires,
Songeant que la Reine Anne et ses belles amours,
Nous ont fait devenir Français, — et pour toujours.

Revenons, avec elle, au pays d'Armorique :
Elle y faisait, alors, ce voyage historique
Dont les « Rimodellers » (1) ont laissé des récits.
C'était, si vous voulez, vers l'an quinze cent-six.

Autour des ses Bretons les Anglais faisaient rage.
La Reine Anne accourut pour relever l'outrage,

(1) En Cornouailles, « Rimodel » veut dire conte, récit ; « Rimodeller », conteur. Le séjour de la Reine Anne au Folgoët, son voyage à Morlaix, plein de détails charmants, sont connus. Morlaix, cette ville aimable et hospitalière, a reçu dans ses murs, au xv^e siècle, deux reines fameuses : après la Reine Anne, Marie Stuart.

Vaillante, impétueuse, enflammant tous les cœurs
Avec un seul regard de ses beaux yeux vainqueurs.
Elle vint : tout fut prêt. Ses foudres vengeresses
Hérissèrent, partout, les murs des forteresses.
Au Nord, comme un dragon, se dressait Saint-Malo.
Là, son caprice avait jeté, devant le flot,
Cette Tour « Quiquengronne », où la pierre massive
Montre orgueilleusement sa devise expressive (1).
De là, prenant la mer, elle avait vu Morlaix,
Ce Lion dont les crocs sont friands de l'Anglais,
Puis Brest, où Portzmoguer avait l'âme occupée
De rendre l'Océan témoin d'une épopée...

*
**

Or, elle allait, un jour, de Brest à Concarneau,
Passant par Le Folgoët, Lesneven, Landerneau,
Pour, de là, pénétrer dedans la Cornouailles,
A travers ce pays, hérissé de broussailles,
D'ajoncs fleuris, de bois chenus où l'œil se perd,
Et qui, de val en val, conduit jusqu'à Quimper.
Ici, la muse court les champs, narguant l'histoire.

(1) Cette tour portait ombrage à l'évêque de Saint-Malo, seigneur de la ville ; il voulut en arrêter la construction. La Reine Anne ordonna de l'achever promptement et fit graver profondément, sur les flancs de la tour, en caractères d'un relief qui, après quatre siècles écoulés, subsiste encore tout entier, cette inscription qui dut être une rude leçon pour l'évêque : « Qui qu'en grogne, c'est mon bon plaisir. »



Au Folgoët, où la Reine avait un oratoire,
 Le cortège royal s'arrêta tout un jour.
 Dans ce village, où la Reine Anne a fait séjour,
 Son grand aïeul, le duc Jean Quatre de Bretagne
 Voulut, jusques au ciel, dresser cette montagne
 De granit, où Michel Columb a ciselé
 Les chefs-d'œuvre d'un art par lui renouvelé.
 L'église du Folgoët ! ravissante merveille !
 La gothique y flamboie, et l'art nouveau s'éveille :
 La Renaissance, ouvrant ses ailes, va venir ;
 Et le vieux moyen âge achève de finir.
 Là, près de ce jubé, vrai poème de pierre,
 On a vu bien souvent la Reine Anne en prière.
 Et, quoique ce passé soit loin, bien loin de nous,
 Je crois voir là, toujours, la Reine Anne à genoux...

Du Folgoët, on alla, par des chemins austères,
 A Lesneven, la Ville aux six-vingts monastères.

III

LA REINE ANNE A LESNEVEN

On était en hiver. Le ciel, frigide et gris,
 Poudrait de givre blanc les arbres rabougris.
 Nul soleil ne perçait la nue opaque. A terre,
 Des corbeaux noirs fouillaient la plaine solitaire.
 Le pays, consterné, sentait peser sur lui
 On ne sait quel terrible et formidable Ennui.
 Les arbres nus, les champs déserts, le ciel sans borne,
 Hébétés, s'abîmaient dans un silence morne.
 Comme si la nature, elle-même, avait peur,
 C'était plus qu'un ennui, c'était une stupeur
 Des bêtes et des gens, des êtres et des choses,
 Autour de la cité muette aux portes closes...

— Oh ! là, le Moyen âge était loin de finir !
 Chose effrayante : au lieu d'aller vers l'avenir,

Il remontait le cours des siècles tumultueux.
 Comme un vaisseau, cherchant les longues nuits polaires,
 Il allait, s'enfonçant dans la nuit du Passé,
 Vaisseau-fantôme au sein d'un océan glacé...
 Non, non ! ce n'était point ce brillant moyen âge,
 Où l'on vivait d'amour, de vin et de carnage,
 Ce moyen âge fait de crimes et d'exploits,
 Où les Jean de Monfort et les Charles de Blois,
 S'ils ont ensanglanté parfois la blanche hermine,
 Étaient, du moins, des preux de haute et fière mine.
 Non, c'était, je vous dis, ce moyen âge noir,
 Qui, confisquant le temps, l'a mis sous l'éteignoir,
 Créant une Ère interminable et monotone
 Qui vous contriste l'âme et dont l'esprit s'étonne,
 Ce temps maudit qui dut lasser Dieu dans le ciel,
 Le temps des Budig-Mur et des Judicaël...

Et telle était encor cette étrange contrée
 Le jour où la Reine Anne y faisait son entrée.

La Reine grelottait dans son carrosse étroit.
 Mais, à son arrivée, elle eut encor plus froid,
 Quand elle vit, de loin, les funèbres cohortes
 Des moines s'avançant, par milliers, hors des portes.
 Sur la route, aussi loin que les yeux pouvaient voir,
 On voyait une foule étrange se mouvoir,
 Une foule n'ayant rien des bruits de la foule,
 Un fourmillement noir de moines en cagoule,

De nonnes, de frocards, pieds déchaux, fronts tondus,
 Automates marchant, bras en croix, confondus,
 Sans un chant, sans un bruit, si ce n'est le murmure
 Des chapelets froissés par les robes de bure.

Quand la Reine approcha, les cloches, lentement,
 Se mirent à tinter, toutes, lugubrement.

Un moine glabre, à l'œil éteint, au front verdâtre,
 Maigre, sec, anguleux, comme nos saints de plâtre,
 Archiprêtre, ou plutôt archimoine du lieu,
 S'avança vers la Reine, et lui parla de Dieu.
 Le sermon fut très beau ; mais, par cette froidure,
 La Reine Anne trouva la semonce un peu dure.
 Cependant, on lui mit un long cierge à la main.
 Et la Cour, sur ses pas, dut se mettre en chemin
 Vers la Ville, jusqu'à la nef paroissiale,
 Où la Reine entendit une messe royale.

La messe avait duré trois heures tout au plus.
 Midi sonnait : c'était l'heure de l' « Angelus ».
 On respirait enfin, quand en guise de prône,
 Un franciscain prêcha sur les devoirs du trône,
 Impitoyablement, et pitoyablement.
 La Reine Anne et sa Cour baillaient royalement,
 D'ennui, de faim surtout, l'estomac plein d'angoisse,
 Se demandant si l'on mangeait dans la paroisse...
 D'aucuns, pourtant, disaient, en grommelant beaucoup :

« Ouais ! nous serons, bientôt, à table jusqu'au cou :
 Allez, moines, prêchez ! Allez, tondeurs d'ouailles !
 « Tout à l'heure on fera danser vos victuailles ! »

Aussi, les malheureux, délivrés à la fin,
 Se ruèrent à table, à moitié morts de faim...
 — Damnation ! c'était jour de jeûne et vigile !
 Qu'y faire ? On se soumit aux lois de l'Évangile ;
 On mangea, tristement, un potage vaseux,
 Des légumes amers, du lait, du pain, des œufs,
 Le tout bien arrosé d'une eau claire et limpide.

Si le sermon fut long, le repas fut rapide !
 La Reine Anne se crut sauvée, quand vint la nuit.

Elle allait reposer, enfin ! Mais non : l'Ennui,
 L'Ennui la poursuivit jusqu'au sein des ténèbres ;
 Et son sommeil fut plein de cauchemars funèbres...

Comme une tourterelle aux serres d'un vautour,
 La pauvre se vit cloîtrée à double tour.
 Tout autour de son lit, des nonnes grimaçantes,
 Avec de grands ciseaux, aux lames menaçantes,
 Couraient, couraient, riant sous ses yeux éplorés,
 Et ric ! et rac ! coupaient ses beaux cheveux dorés.
 La plus vieille, une duègne à la main masculine,
 Lui meurtrissait le corps à coups de discipline :
 Aïe ! à son sein tout blanc ! aïe ! à son bras tout rond !

Aïe ! aïe ! elle criait, se tordant sous l'affront,
 Hors d'haleine étouffant dessous ses couvertures ;
 Et, demi-morte, après cette nuit de tortures,
 Elle fut fort surprise, au lieu d'être en couvent,
 De se trouver encor Reine comme devant.

Alors, dans un élan de piété poltronne,
 La Reine Anne invoqua Sainte Anne, sa patronne ;
 Et, pour obtenir d'elle assistance et merci,
 Elle fit la prière étrange que voici :

« Bonne Sainte Anne, aïeule auguste et souveraine,
 « Ma patronne ici-bas, et là-haut ma marraine,
 « O Vous, que nul Breton n'a suppliée en vain,
 « Daignez faire la grâce à la petite Reine
 « De vivre et de mourir ailleurs qu'à Lesneven ! »

Une heure après ceci, la Reine Anne et sa suite,
 Comme s'ils avaient eu le diable à leur poursuite,
 Vitement, vitement, sans compliments d'adieu,
 Se remettaient en route à la grâce de Dieu...

IV

LA REINE ANNE A LANDERNEAU

Malgré les chemins tors et de rudes traverses,
 Sous un ciel ruisselant de grêlons et d'averses,
 On arriva, sans trop d'encombre et de dégats,
 A Landerneau, pays de la Lune-mon-gas (1).

Là, tout le monde était sur pied, depuis l'aurore.
 Dames cloches chantaient leur chant le plus sonore :
 « Drelin! drelin! » faisaient les nonnains. « Dig! din! don! »
 Chantait, en faux-bourdon, le grand saint Houardon.
 Tous les gas du Léon étaient venus en foule
 Pour voir la Reine, et, pour la voir, ouvraient la goule.

(1) « As-tu vu la Lune, mon gas ?
 As-tu vu la Lune ?
 Si tu ne l'as pas vue, la voilà ! »
Vieille chanson populaire.

Messeigneurs de la Roche, en costumes flambants,
 Bourgeois au feutre clair, bourgeoises à rubans,
 Paysans grelotteux, sortis de leurs tanières,
 Curés tonitruants, chantant sous les bannières,
 Chanoines bedonnants, moines, bedeaux, badauds,
 Moutards, la morve au nez, se grimant sur le dos,
 Tous étaient là, grouillant aux portes, dans la rue,
 Sur les ponts, sur les quais, faisant le pied-de-grue,
 Mouillés dessus, mouillés dessous, mouillés partout,
 Crottés comme barbets en chasse, et, malgré tout,
 Contents si le brouillard, hélas ! peu diaphane,
 Leur laissait voir le bout du nez de la Reine Anne...

Or, quand elle arriva, le ciel, las de pleuvoir,
 S'habilla tout de bleu, pour la mieux recevoir.
 Et le soleil, en veine aussi d'humeur galante,
 Mit sa veste de cour la plus mirobolante.

La Reine descendit du carrosse ducal.
 Et, tout en répondant, d'un salut amical,
 Aux Noëls de la foule autour d'elle empressée,
 Elle secouait fort sa jupe un peu froissée,
 Rajustant à ravir, de sa mignonne main,
 Sa coiffe et ses bandeaux dérangés en chemin.

Ainsi qu'il sied devant une Reine de France,
 Le Sénéchal lui fit sa triple révérence :

« Madame, excusez-moi, dit cet homme d'esprit,
 « Si je ne vous lis pas un compliment écrit
 « En latin de cuisine ou grec de réfectoire.
 « Mais nous avons cru faire œuvre plus méritoire,
 « En vous offrant, après un si rude chemin,
 « Au lieu d'un discours long comme d'ici demain,
 « Une collation, que vous seriez très bonne
 « D'accepter, à défaut d'une thèse en Sorbonne... »

« — Ma foi, dit-elle, avec un sourire divin,
 « On est plus éloquent ici qu'à Lesneven.
 « Si c'est ainsi qu'on parle au pays de la Lune,
 « J'accepte de grand cœur, et deux fois plutôt qu'une ;
 « Car, dans ce Lesneven, n'en déplaît au bon Dieu,
 « On sermonne un peu trop, et l'on mange trop peu. »

Sur-le-champ, l'on passa dans la salle apprêtée.
 Vous raconter comment la Reine fut fêtée,
 Et ce qui fut mangé dans ce royal repas,
 Ce qui fut bu surtout, vous ne me croiriez pas...
 — Rabelais, dont la Muse aux épaisses mamelles
 Était grosse, en ce temps (1), des grasses Gargamelles,
 Monstrueuses amours des futurs Grandgousiers,
 Aurait vu, ce jour-là, de tels grands buvassiers,
 De tels savants dans l'art de manger et de boire,
 Qu'il eût fait du Léon le champ de son Histoire.

(1) En 1506, Rabelais avait vingt ans.

Or, déjà, le Banquet touchait presque à sa fin.
 Navrés d'être repus, et de n'avoir plus faim,
 Nos Léonards songeaient à se lever de table,
 Quand, alors, au milieu d'un hurrah formidable,
 On servit un dessert qui n'eut jamais d'égal,
 Digne couronnement d'un merveilleux régal.
 Contons, sommairement, ces choses étonnantes :

Un Nougat figurait le grand château de Nantes ;
 Douze dames, du haut des murs en caramel,
 Versaient à tout venant le vin et l'hydromel.

D'un Pâté monstre, au son des flûtes et violes,
 S'envolaient, par milliers, oiseaux et bestioles,
 Colombes, papillons de toutes les couleurs,
 Dans la salle, changée en parterre de fleurs.

C'est alors que, flanqué d'une troupe grotesque,
 Apparut le morceau final et gigantesque,
 Un incommensurable et colossal Gâteau
 Auquel la Lune aurait pu servir de plateau ;
 Car il était si grand, jugez-en tout à l'heure,
 Qu'il avait englouti mille livres de beurre,
 Trois milliers de froment, du sucre par quintaux ;
 Et, pour fournir des œufs à ce roi des Gâteaux,
 Les poules du Léon, durant quatre semaines,
 Avaient pondu des œufs par milliers de douzaines.

Je ne sais pas très bien dans quel four il fut cuit.
 Mais il avait quarante-huit aunes de circuit;
 Et quarante-huit mitrons le portaient sur l'épaule,
 Aussi chargés qu'Atlas éreinté sous le Pôle...

Je ne vous dirai pas non plus ce qui s'ensuit:
 Les quais de Landerneau, durant toute la nuit,
 Virent ce qui se passe après toutes les fêtes,
 Des chants, des cris, des coups, des luttes, des défaites,
 Des ivrognes braillards, des amants langoureux,
 Des solos de ténors, des duos d'amoureux,
 Des ombres, ça et là, courant l'une après l'une,
 Et des lunes, partout, foirant au clair de lune...

V

LE PREMIER PAS DE LA REINE ANNE

EN CORNOUAILLE

Le lendemain, quittant la ville aux longs galas,
 Le cortège royal partit devers Daoulas.

Contournant les hauteurs qui dominant la ville,
 Chevaux et chars, valets et maîtres, à la file,
 Sous la neige tombant, gravissaient le coteau.
 Les cavaliers allaient, le nez dans leur manteau;
 Et les dames, trompant l'ennui des jours moroses,
 Frileuses, bavardaient dans leurs voitures closes.

C'est ainsi qu'on parvint au célèbre Vallon
 Où s'arrêtaient, alors, les confins du Léon.
 Un ruisseau, traversé par une passerelle,
 Coulait, tout murmurant, sous cette voûte frêle,

Très fier de voir, du sein de son lit de roseaux,
Deux illustres Pays se mirer dans ses eaux.

D'un côté, le pays du Léon. Et, de l'autre,
Le pays le plus beau de l'univers, le nôtre !
Le pays des pommiers et des fruits savoureux,
Paradis des buveurs, Eden des amoureux,
Le pays où jamais le pays n'est le même,
Le pays où l'on chante, où l'on danse, où l'on aime,
Où la femme est plus belle, et plus beaux sont les jours,
Le soleil plus doré, plus douces les amours,
Le pays dont le nom fait que le cœur tressaille,
Le pays des pays bretons, — la Cornouaille !

La Reine Anne eut, alors, un caprice enfantin :
Pour passer la rivière au habil argenté,
Elle mit pied à terre avec tout son cortège.
Et la voilà, courant gaîment parmi la neige...
Mais, par précaution, elle avait, ce jour-là,
Ses beaux petits sabots pas plus grands que cela,
Si mignons qu'à la voir passer la passerelle,
Toute rieuse, avec ses femmes derrière elle,
Des sabots de la Reine on était amoureux,
Et les cailloux, eux-même, étaient tendres pour eux.

La Cornouaille, enfin, reçut sa Suzeraine.

Or, au moment précis où la petite Reine
Posa son pied divin sur le nouveau sentier,

O prodige! le sol du pays tout entier
Sembla frémir d'amour jusque dans ses entrailles...
Et, des monts à la mer, toute la Cornouailles,
Réchauffée aux rayons d'un soleil printanier,
Se recouvrit de fleurs, comme au printemps dernier.

O Reine! ô femme aimée! ô blonde Enchanteresse!
Elle avait fécondé le sol d'une caresse!
Plus de neige! le pré, délivré de l'hiver,
Après son manteau blanc, reprit son manteau vert.
Humides encor, mille et mille pâquerettes,
Rougissantes, ouvraient déjà leurs gorgerettes.

Un tapis tout fleuri courait le long de l'eau.
La violette, au pied de l'orme et du bouleau,
Se mariait avec les primevères blanches.
L'aubépine exhalait le parfum de ses branches.
Jamais printemps plus doux, aux premiers jours d'Avril,
Ne couvrit l'arbrisseau d'un duvet plus subtil.
La feuille, comme aux jours qui suivent la froidure,
Hésitait à montrer sa timide verdure.
Ce n'était pas encor l'épanouissement
En plein soleil, c'était comme un bruissement
Dans toute la Nature, inquiète et ravie
De renaître, si tôt, à l'amour, à la vie.
Les tendres noisetiers, les hêtres, les pommiers,
Les ormes, où viendront roucouler les ramiers,
Sentaient sourdre et grandir leur feuille à peine verte.

Celle du chêne, brune, et non encore ouverte,
 Se repliait, tirant, en un pénible effort,
 D'une sève plus lente, un feuillage plus fort.
 Partout, des prés, des champs, des buissons et des haies,
 Des taillis frissonnants, des hautaines futaies,
 Montait une buée albeuse dans l'azur,
 Comme un hommage au ciel adorablement pur.

Peu à peu, l'air s'emplit de frémissements d'ailes.
 De là-bas, tout au loin, un long vol d'hirondelles
 Venait, pour saluer la Reine du printemps.

Alors, tous les oiseaux, trop longtemps hésitants,
 Etirant, au soleil, leurs ailes engourdis,
 S'essayèrent, d'abord, aux notes moins hardies,
 Préludant au concert par des trilles discrets.

Puis, bientôt, éclata, des buissons aux forêts,
 Dans un crescendo fait d'ineffable harmonie,
 Le Cantique d'amour et de joie infinie,
 Où tout chante, avec Pan, sur des modes divers,
 Quand s'éveille au printemps l'âme de l'Univers ;
 L'hymne où la mer lointaine, avec sa voix profonde,
 Prête son souffle épique à l'orchestre du monde,
 L'hymne où toutes les voix, s'unissant à la fois,
 Pour le concert final, ne font plus qu'une Voix
 Qui s'élève idéale, auguste et solennelle,
 Vers l'Infini, vers Dieu, vers la Source éternelle...

Devant cette Genèse, éclore en un instant,
 La Reine Anne, debout, le sein tout palpitant,
 Se tenait, rougissante, et la paupière humide,
 Dans un recueillement grave, presque timide.

— Ainsi, debout au seuil de l'Eden enchanteur,
 Eve, sans doute avant que l'Esprit tentateur
 N'eût entr'ouvert son âme à des voluptés vaines,
 Dut sentir le frisson printanier dans ses veines...
 Ivre, prêtant l'oreille au doux concert d'amour,
 Elle frémit d'avance, et, dès le premier jour,
 Dans l'hymne universel, chanté par la nature,
 Elle avait pressenti sa disgrâce future.... —

Quand la Reine sortit de son ravissement,
 Comme elle retournait la tête doucement
 Pour saluer, de loin, la terre Léonaise,
 Elle vit, — oh ! non plus l'Eden de la Genèse, —
 Mais, sous l'horizon noir, le Léon, triste et seul,
 Tout recouvert de neige ainsi que d'un linceul...

VI

ENTRÉE NOCTURNE A QUIMPER

Le soir de ce beau jour, par une nuit sereine,
 Le magnifique et long cortège de la Reine,
 Achevant, à minuit, son voyage lointain,
 S'arrêta sous les murs de Quimper-Corentin.
 Un héraut s'avança vers la porte Tourbie,
 Et sonna, haut et ferme, à la garde ébaubie.
 L'homme du guet dormait. S'éveillant en sursaut :
 « Qui va là ? » cria-t-il. — « Ouvrez ! » dit le héraut.
 « Qui va là ? » dit encor l'homme à la pertuisane.
 Le héraut répondit : « Ouvrez à la Reine Anne ! »
 — La Reine Anne ?... En avant, trompettes et tambours !
 Réveillez la cité ! réveillez les faubourgs !

La Reine ?... Ah ! par exemple, on ne l'attendait guères !
 Aussi, depuis le Steir jusqu'au bout des Reguaires,

Depuis le Pichéry jusqu'au rempart caduc
 Qui, de nos jours encor, longe la Terre-au-Duc,
 Tout le monde dormait, le bonnet aux oreilles...
 Et venir vous surprendre à des heures pareilles !
 — Allons, debout ! tambours, battez ! trompes, sonnez !
 Canons, tonnez ! Sonnez, cloches, carillonnez !
 Hors du lit, messeigneurs ! Hors du lit, belles dames !
 A vos armes, les preux ! A vos atours, les femmes !
 Et vite à la Tourbie ! On se morfond là-bas !
 La Reine attend ! Morbleu, les Rois n'attendent pas !

Ah ! si vous aviez vu Quimper, la bonne ville,
 Mettre sur pied sa gent militaire et civile,
 S'agiter, s'assembler, courir de toutes parts,
 Grimper le Pichéry, tout le long des remparts ;
 Mille cris, mille gens graves perdant la tête ;
 Les femmes dans la rue, achevant leur toilette ;
 Coiffes, capels, béguins, mêlés aux morions ;
 Soudards courant, manants échangeant horions ;
 Les juges, les marchands, les métiers, le chapitre,
 Tout le monde, jusqu'à l'Evêque avec sa mitre !

Mais, le plus beau, c'était monsieur le Gouverneur.
 Pour arriver premier s'étant piqué d'honneur,
 Il avait revêtu ses armes, Dieu sait comme,
 Dare dare, en un tour de main ; et le gros homme,
 Trainant sa graisse, allait, se hâtait lentement,
 Et suait sang et eau, sous son harnachement.

C'est ainsi que, jouant des coudes, hors d'haleine,
 Bousculant les plats gueux dont la rue était pleine,
 Il arriva dernier au rendez-vous royal,
 Après l'Evêque, après ceux du Présidial.

La Reine commençait à perdre patience.
 Non qu'elle eût grande hâte, en bonne conscience,
 De voir de près ce sac à vin au nez vermeil ;
 Mais, comme ses beaux yeux se fermaient de sommeil,
 Pour demander un lit, elle attendait son hôte.
 Le gros homme arriva, tout confus d'être en faute.
 Rouge, la tête basse, il plia le genou
 Devant la Reine. Alors, alors un rire fou
 S'empara de la Reine, et courut à la ronde,
 Quand, au soudain éclat des torches, tout le monde
 Vit le gros gouverneur, suant, soufflant, sifflant,
 Armé de pied en cap, épée et dague au flanc,
 Jambières au mollet, et haubert à sa taille...
 Mais le benêt, au lieu de casque de bataille,
 Etait resté coiffé de son bonnet de nuit !

— « Bon ! voilà le signal de s'aller mettre au lit ! »
 Dit la Reine. « Monsieur nous prêche là d'exemple.
 « Or, nous ferons demain, connaissance plus ample.
 « Messieurs, bonne nuit ! Plaise à Saint Corentin
 « Qu'on sonne l'Angelus, très tard, demain matin ! »

Et de fait, imitant sa Visiteuse auguste,
 Quimper se replongea dans le sommeil du juste,
 Si bien, de si bon cœur, qu'à l'heure où l'aube luit,
 Tout dormait, — excepté l'Homme au bonnet de nuit...

VII

LA REVANCHE DU GOUVERNEUR

Eh bien, ce gros ventru de Gouverneur, en somme,
 Etait, pour son époque, un très excellent homme.
 Ivrogne, évidemment, j'en conviens. — Mais, mon Dieu,
 Quand on est Bas-Breton, qui ne l'est pas un peu ?
 Par dessus tout, c'était un rude homme de guerre,
 Un de ces vieux soudards, comme ils étaient naguère,
 Grand mangeur, grand buveur, rageur et bataillard,
 Très dévot à la Vierge, aux saints, et très paillard.
 A la guerre, il avait une façon très riche
 De vous pourfendre un homme en deux comme une miche.
 Il allait, chevauchant sur son grand cheval lourd,
 Ecrasant les Saozons, et frappant pis qu'un sourd ;
 Et, quand il en avait occis trente ou quarante,
 Plagiant Beaumanoir, lors du combat des Trente,

Il s'épongeait le front, sans s'émouvoir beaucoup,
 Et disait : « Tête et sang ! Je boirais bien un coup ! »

La Reine s'amusait de ce Croquemitaine.
 Or, dès le premier jour, en galant capitaine,
 Il invita la Reine et sa Cour à s'asseoir
 Autour d'un grand banquet qui dura jusqu'au soir.

Comme le jour baissait, la Reine Anne, un peu lasse,
 Sous son dais de drap d'or, se leva de sa place :

« Messire Gouverneur, dit-elle, grand merci.
 « C'est vraiment, un banquet royal que celui-ci.
 « J'avais ouï parler du pays de Cocagne :
 « Ma foi, je l'ai trouvé dans la Basse-Bretagne.
 « Je vois, mes beaux messieurs, que vos moindres repas
 « Sont des festins dont ceux du Roi n'approchent pas.
 « Mais Nous ne sommes point venue en Cornouailles.
 « Pour chercher gais festins, bons vins et victuailles.
 « Non, Messeigneurs, ce sont des soldats qu'il nous faut.
 « Est-ce que, parmi vous, les hommes font défaut ?
 « Où donc se cachent-ils ? où sont vos gentilhommes ?
 « Monsieur de Portzmoguer demande dix mille hommes,
 « Dix mille bons bretons pour monter ses vaisseaux,
 « Et chasser les Saozons de nos bretonnes eaux.
 « Il m'a suffi, pour être obéie et servie,
 « De crier aux Bretons : « A ma vie ! à ma vie ! »
 « Rennes, Nantes, Dinan, Saint-Malo m'ont donné

« Tous leurs fils, tout leur sang, dès que l'heure a sonné,
 « Un baron de Tréguier, la semaine dernière,
 « Avec ses douze fils s'armait sous ma bannière.
 « Brest et mes bons amis, les Bourgeois de Morlaix,
 « Vont jeter une flotte au-devant de l'Anglais...
 « Vous voyez : tout est prêt pour la grande bataille.
 « Et vous, que faites-vous, Messieurs de Cornouaille ?
 « Je vous attends... »

Alors, se levant à son tour,
 Le Gouverneur, devant la Reine Anne et sa Cour,
 Redressa, fièrement, son front devenu grave.
 Puis, d'un geste, montrant la ville, le vieux Brave
 S'écria: « Le soleil n'est pas encor couché !
 « Depuis sonné minuit, mes courriers ont marché !
 « Ils ont marché si bien qu'au moment où nous sommes,
 « Les portes vont s'ouvrir pour recevoir nos hommes.
 « Oui, gracieuse Reine, avant que le soleil
 « Soit descendu, là-bas, à l'horizon vermeil,
 « Tout Quimper frémissa dans ses vieilles murailles...
 « Car je l'entends : il vient, le Ban de Cornouailles ! »

Or, de quatre côtés, et par quatre chemins,
 Dévalaient vers Quimper quatre torrents humains.
 Les faubourgs s'emplissaient déjà d'un long murmure.
 Puis, le bruit des chevaux, galopant sous l'armure,
 Se rapprocha : ce fut comme un grand roulement
 De tonnerre à travers la ville en mouvement.

Mille et mille chevaux, et mille autres encore,
 Battaient le dur pavé de leur sabot sonore.
 La Cité, trop étroite, éclatait en rumeurs.
 Partout, le bruit. Partout, dominant les clameurs,
 Les appels des tambours et des trompettes grêles...

Le soleil se couchait, empourprant les tourelles,
 Les hauts pignons, les toits aux girouettes d'or.
 Et le vieux mont Frugy, complétant le décor,
 Comme un lion couché, gardant sa bonne ville,
 Allongeait son dos fauve au bord de l'eau tranquille....

VIII

OU SONT DISTANCÉS LES DOUZE FILS

DU BARON DE TRÉGUIER

Cependant, la Reine Anne, avec le Gouverneur
Et ses gens, descendit jusqu'à la cour d'honneur.
Cent valets se tenaient, debout, portant des torches,
Eclairant les couloirs, les escaliers, les porches.

Les portes du castel s'ouvrirent. Et, sitôt,
Trente beaux cavaliers entrèrent au château,
Conduits par un vieillard, très vieux, de taille haute.

Le vieillard salua le gouverneur, son hôte :
« Nous sommes les premiers, dit-il, honneur à nous ! »
Puis, sans doute trop vieux pour plier les genoux,
Il s'inclina, très bas, devant sa souveraine.

Il lui dit simplement : « Très-gracieuse Reine,
« J'arrive le premier, quoique étant le plus vieux.
« D'autres viendront, après, qui vous offriront mieux.
« Voici ma Compagnie : elle est désormais vôtre. »

La Reine parcourut les rangs, l'un après l'autre.
« — Vous êtes donc, dit-elle, un bien puissant seigneur,
« Pour m'offrir une armée à vous seul? — Non, d'honneur!
« Je suis pauvre, et très pauvre, hélas! dit le vieil homme.
« Mais, foi de Trégon-mab, (1) — c'est ainsi qu'on me nomme,
« Cette armée est à moi : car c'est moi qui la fis.
« Je suis riche en enfants : voilà mes trente fils !
« Prenez-les : ils feront pour la Fille, j'espère,
« Ce que j'ai fait, jadis, pour votre illustre Père.
« C'est de tout cœur qu'ils sont tout à vous : prenez-les,
« Ils aiment la reine Anne, et haïssent l'Anglais.
« La haine de l'Anglais est, chez nous, si profonde,
« Qu'on le hait même avant que de venir au monde,
« Si bien que quand il naît un fils dans ma maison,
« Le gas crie en naissant : « Torrebenn dar Saizon (2)! »
« Moi, je suis vieux, trop vieux ; la force m'abandonne.
« Je n'ai plus qu'eux : ils sont trente. Je vous les donne.

(1) Trégont-mab, trente fils, en langue bretonne. La légende de Trégonmab, très peu connue, d'ailleurs, place leur manoir auprès d'Ergué-Armel, non loin de Quimper. Cette légende n'a aucun rapport avec la suite de ce poème, dont l'auteur revendique la paternité tout entière.

(2) « Torr-e-benn dar Saizon ! » Casse la tête aux Anglais ! — Torr-e-benn ! était le cri de guerre des anciens Celtes.

« — J'accepte de grand cœur, et trente fois merci !
 « Dit la Reine. Quel beau pays que celui-ci !
 « Quelle nature d'or ! quelle terre féconde !
 « Ah ! mon Duché, vraiment, est le plus beau du monde !
 « A nous deux, nous allons l'embellir, monseigneur :
 « J'ai là, derrière moi, trente Filles d'honneur
 « Qui feront à vos Fils trente belles familles.
 « Acceptez-les pour brus : ce sont un peu mes filles.
 « Mignonnes, approchez... Messire, les voici. »

« — J'accepte de grand cœur, et trente fois merci !
 « Dit le vieux sire. A quand la noce ?...

« — En temps de guerre,

Reprit la Reine, « il sied qu'on ne s'attarde guère.

« Eh bien donc, s'il vous plaît, ce sera dans trois jours. »
 « — Soit ! dit le Gouverneur. Qu'on boive à leurs amours ! »

Lors, on cria : « Noël aux trente Damoiselles ! »
 Noël ! Et le Noël d'amour, ouvrant ses ailes,
 S'en alla par la ville, et vite en fit le tour,
 Et l'on but, en chantant le doux Noël d'amour.

IX

LA NOCE

Quelle noce ! Ah ! ce fut une bien belle noce !

Monseigneur de Rohan, qui, lors, tenait la crosse,
 N'avait jamais béni trente couples encor,
 Quand, ce jour-là, sa dextre, où brillait l'anneau d'or,
 S'abaissa, trente fois, sur les trente Epousées.

L'encens montait gaiement aux voûtes pavoisées.
 L'orgue ronflait, mêlant aux chants sa grosse voix.
 Et, là-haut, dans les tours, s'ébranlant à la fois,
 Les cloches de l'illustre et jeune Cathédrale
 Jetaient dans l'air ému leur note magistrale.

Les Trente Trégonmab, magnifiques époux,
 Echangèrent l'anneau nuptial à genoux.

La Reine Anne était là, parée et ravissante,
Éblouissante dans sa robe éblouissante.

Près d'elle, se tenaient, droites dans leurs atours,
Les Dames des maisons nobles des alentours.
Marquises de haut rang et petites baronnes,
Étalaien leurs blasons, surmontés de couronnes :
Guengat, Névet, le Juch, Penmarch, Penfeunteunio,
Le Granec, Rosmadec, Pratanraz, Bodinio...
Quant aux toilettes, las ! pour en dresser la liste,
Il faudrait le crayon de quelque vieux styliste :
Notre langue n'a plus de mots assez choisis :
Satins roses, satins ciel, satins cramois, is,
Satins fleur-de-pêcher, satins jaune-reinette,
Noirs fourrés d'agneau noir, gris fourrés de genette ;
Draps de Venise, draps de Damas, draps Gantois,
Avec de l'or dessus, large comme deux doigts ;
Et puis, tous les velours de riche et haute mine,
Velours gris de Rohan, velours fourrés d'hermine,
Fourrés de loup-cervier, fourrés de léopard...
Non, messeigneurs, jamais on ne vit nulle part,
Minois plus frais, atours plus beaux, femmes plus belles,
Trop belles pour messieurs leurs maris qui, près d'elles,
Bardés de fer, balourds, jaloux, et furieux,
Retroussaient leur moustache en roulant de gros yeux.

Arrivons au Festin : il dura trois journées.
Les tables se dressaient, splendidement ornées,

Tout le long de l'Odet, depuis le Pont-Firmin
Jusqu'à Loc-Maria, l'antique burg romain.
Douze mille invités y bâfrèrent à l'aise.
Ce fut superbe ! et grand ! et bon ! A Dieu ne plaise
Que je conte, en détail, cet illustre menu.
— C'est un petit tailleur à l'esprit biscornu,
Qui m'en fit part, jadis, dans une Rimodelle.
Il avait pour marraine une fée. Et c'est d'elle
Qu'il avait su le Gwerz des Trente Trégonmab.
— La reine Anne y rappelle un peu la reine Mab. —

Le premier jour, d'après sa rimodelle étrange,
On mangea le meilleur de tout ce qui se mange.

Eh bien, le second jour, ce fut meilleur encor !
Ah ! sachez qu'à Quimper, où fleurit l'Age d'or,
Les cuisinières sont des femmes de génie !
Or, le troisième jour, — honni soit qui le nie ! —
J'affirme, sur la foi de mon petit tailleur,
Qu'on mangea du meilleur, meilleur que le meilleur !

Mais, diantre ! ce jour-là, nos Bretons et Bretonnes,
Avaient entonné tant de tonnes et de tonnes,
Si bien biberonné, les sacrés biberons,
Que, dans toute la ville, et dans les environs,
Il ne restait plus rien à tarlipper ni boire...
Et ce Fléau, bien plus noir que la Peste noire,

Ce Fléau des Fléaux, dont le nom fait horreur,
 La Soif dans la cité répandit la terreur.
 Ce fut pitié de voir les gaités disparues,
 Et tous ces gens traînant leur grand soif par les rues,
 Mourant de soif, criant la soif sur tous les tons,
 Comme marmots criant après leurs doux tetons...
 Que de langues dehors ! que de faces piteuses !
 Oui, la Peste et la Faim sont moins calamiteuses !

C'en était fait... quand vint, du côté de Fouénant,
 Un bon nuage obèse, un nuage étonnant,
 Qui, sans doute, poussé par quelque main de fée,
 S'en fut crever, tout droit, sur la Ville assoiffée...
 Ladite outre épandait, non de l'eau, non du vin,
 Non du vin de Bourdel (1), mais du cidre divin,
 Si bon qu'en le chantant je craindrais d'en médire,
 Du cidre de Fouénant, enfin, c'est assez dire !
 Et tous nos festoyeurs d'ouvrir le bec en l'air,
 Epanouis, humant le cidre doux et clair
 Qui, leur tombant du ciel en limpide rosée,
 Apportait la fraîcheur à leur gorge embrasée.

Pour lors, on se remit en danse avec entrain.
 Ils n'avaient pas, alors, le père Mathurin (2),

(1) Bourdel, Bordeaux en bas-breton.

(2) Le père Mathurin, très populaire dans notre pays, est ce fameux joueur de hautbois qui s'est fait applaudir, naguère, à l'Opéra-Comique, par Louis-Philippe et la reine Amélie. Il était du

Le père Mathurin jouant la « Mathurine ».
 Mais ils savaient danser gavotte, et monferine,
 Et jabadao... — Qui danse encor le jabadao ?
 Cela s'en va ! Tant pis ! j'aimais son dig et dao !
 J'aimais ce complément hardi de la gavotte !
 Ah ! celle-là n'est point une danse dévote !
 Zou, zou ! les fins souliers ! — Dao ! dao ! les gros sabots !
 Zou, fillettes ! Et vous, les gas, faites les beaux ! —

C'était près du parvis, devant la Cathédrale,
 Que la Reine dansait la gavotte royale.
 Comme elle était mignonne, et qu'elle dansait bien,
 La Reine Anne ! et quel beau cavalier, que le sien !
 Messire Trégonmab dansait avec la Reine...
 Quel plaisir de la voir danser ! quelle sirène !
 Sa jupe de drap d'or se soulevait un peu,
 Montrant son pied divin, chaussé de satin bleu,
 Tout brodé d'or, avec perles et pierreries...
 Mais, mieux que brodequins, couverts de broderies,
 Mieux que pompeux atours, dont la superbité
 Faisait de la Reine Anne une divinité,
 C'était Elle, c'était sa grâce enchanteresse
 Qu'on admirait. Aussi, quels transports d'allégresse !
 Si l'on avait osé, l'on aurait embrassé
 La place où ses deux pieds mignons avaient passé !

pays de Quimperlé, où il est mort vers 1860. Ses compositions sont les plus belles du répertoire de nos binious nomades. Il était aveugle : comme tel, il lui est arrivé, à Paris, une aventure bien bretonne que j'ai contée dans mes *Rimes et Rimodelles*.

Or, comme elle dansait devant la cathédrale,
Elle vit, tout au fond de la Porte centrale,
Aussi triste qu'un saint dans sa niche en granit,
Un loqueteux, logé sous le portail béni.

En ville, on l'appelait Tortic-les-jambes-tortes.
Du matin jusqu'au soir, il se tenait aux portes,
Accroupi dans son coin, le pauvre béquillard,
Quêtant l'aumône, avec un « pater » nasillard.
Tortic était si tors, son air si lamentable,
Son pater si pressant, que le moins charitable
Jetait un denier noir dans son chapeau crasseux.

Ce jour-là, mon Tortic faisait le paresseux :
Le pauvre diable avait l'âme tout absorbée.
Les yeux écarquillés, il restait, bouche bée,
Devant tout ce beau monde en fête qui dansait.
Pour la première fois de sa vie, il pensait
Que c'est triste d'avoir deux vilaines béquilles,
Pendant que tant de gens, gaiement, jouaient des quilles...
Et, navré, sous son porche, il regardait de loin.

La Reine, tout dansant, le vit là, dans son coin.
Droit, elle vint à lui, rouge, et tout échauffée.
« Que fais-tu là, Tortic ? dit la charmante fée.
« Pourquoi donc, s'il te plait, ne danses-tu pas, toi ?
« Allons, debout, Tortic, viens danser avec moi ! »

Le Tortic ne bougea, non plus qu'un saint de pierre.
Mais une grosse larme, au bord de sa paupière,
Roula tout doucement... — « Voici bien du nouveau ! »
Reprit la Reine. « Au lieu de pleurer comme un veau,
« Donne ta main, Tortic, et viens danser, te dis-je ! »

Elle lui prit la main. Et sitôt, ô prodige !
Quand sa main eut touché celle du tortillard,
Ma foi ! plus de béquille ! et plus de béquillard !
Mais un Tortic, vêtu d'un habit des dimanches,
Tout satin et velours, et de l'or sur les manches !

Ce n'était plus Tortic, Tortic-le-Tortillard,
Tortic-le-Tors, c'était un jeune et beau gaillard,
Qui vous allait, de ci, de là, jouant des jambes,
Dansant et gavottant mieux que les plus ingâmbes !

Alors, ce fut, dans l'air, une acclamation.
Un long concert d'amour et d'admiration
S'éleva vers la Reine... Et la Reine Anne, heureuse,
Au milieu des noëls de la foule amoureuse,
Dansait encor, dansait toujours... Et, depuis lors,
Grâce à la Reine et Dieu, Tortic ne fut plus tors...

X

MONSIEUR DE PORTZMOGUER ATTEND

C'est près d'Ergué-Armel, dans leur castel antique,
 Vaste manoir, moitié guerrier, moitié rustique,
 Que les beaux Trégonmab nichèrent leurs amours.
 Là, dans ce val charmant, durant trop peu de jours,
 Ils vécurent, auprès des Filles de la Reine,
 Une lune de miel radieuse et sereine.

Hélas ! plaisirs d'amour ne durent pas longtemps !
 La Reine Anne laissa s'écouler le printemps.
 Puis, un jour, — oh ! parfois, les Reines sont cruelles ! —
 En route pour la guerre ! — Adieu, les beaux, les belles !

Portzmoguer attendait les trente bas-bretons.
 Et, quand il les vit tous, robustes rejetons,

Comme trente rameaux tenant au même chêne,
 Les conviant, ensemble, à sa gloire prochaine,
 Il leur ouvrit ses bras, et les prit à son bord.

Sa Frégate était là, prête à quitter le port.

XI

LE COMBAT DE LA POINTE SAINT-MATHIEU

Hervé de Portzmoguer montait la *Cordelière*,
 Une frégate à cent canons, fine voilière,
 Toute neuve, sortant des chantiers de Morlaix,
 Qui nous coûta très cher, — mais moins cher qu'aux Anglais.

En vain, durant des mois, le vaillant capitaine
 Promena dans leurs eaux sa croisière lointaine.
 Et, déjà, l'on disait partout que Portzmoguer,
 Avec son vaisseau neuf, avait purgé la mer,
 Quand, un jour, l'amiral anglais se crut de taille
 A venir aux Bretons présenter la bataille.

L'endroit de l'Océan où le combat eut lieu,
 Est terrible : c'était en face Saint-Mathieu,
 A Penn-ar-Bed, qui veut dire Fin de la Terre.
 C'est là qu'on rencontra la flotte d'Angleterre.

Au fond, là-bas, devant Brest et son noir Goulet,
 Le Toulinguet hurlait sous la mer qui roulait.
 Un gros vent de Noroît, soufflant sa froide haleine,
 Arrivait par dessus Ouessant et Molène.
 A droite, l'horizon, noir, sous le ciel en deuil,
 Montrait le Raz-de-Sein, ce formidable écueil
 Qui berce, à lui tout seul, sous les plis de son onde,
 Plus de morts qu'à la fois tous les écueils du monde.

Portzmoguer, carrément, courut droit sur l'Anglais.
 Et sitôt commença la danse des boulets,
 Danse où la *Cordelière* allait faire merveille
 Avec ses cent canons frais fondus de la veille.
 Les cent gueules d'airain, par cent sabords ouverts,
 A babord et tribord balayaient les flots verts.

Or, la bonne Frégate, avec quelque imprudence,
 Sans compter les Saozons était entrée en danse.
 Elle se fit un jeu de mettre au fond de l'eau
 Maint petit galion et maint méchant brûlot
 Qui voulaient, s'il vous plaît, la trouvant très mignonne,
 Caresser, de trop près, la pimpante Bretonne.
 Mais d'autres survenaient, et puis d'autres encor,
 Ayant en tête un beau Vaisseau, chamarré d'or,
 Majestueux, et haut comme une cathédrale.
 Portzmoguer reconnut la Frégate amirale.
 C'est elle qu'il cherchait, elle était sous ses yeux !
 Il se frotta les mains, avec un air joyeux.

Bientôt, les deux vaisseaux, amenant leur voilure,
S'envoyaient leur bordée à moins d'une encâblure.
Et la mer et le ciel, et la terre d'Armor
Furent témoins d'un duel qui fut un duel à mort...

Dieu sait combien de temps les monstres combattirent...
Mais les haines, au feu, s'attisent et s'attirent.
Noirs de poudre, n'ayant plus rien d'êtres humains,
Tous brûlaient de se joindre et d'en venir aux mains.
Il fut terrifiant, le choc des deux colosses,
Quand on vit, allongeant leurs gueules de molosses,
La *Cordelière* et la *Régente* bord à bord.
Alors on s'empoigna de sabord à sabord,
Tuerie à bout portant, sauvage et meurtrière.

Portzmoguer, l'œil à tout, sur le gaillard d'arrière,
Rayonnait. Tout d'un coup, pâle, il crispa ses poings :
La *Cordelière* était en feu sur quatre points.
Son beau vaisseau tout neuf se changeait en fournaise.

Un hurrah retentit sur la Frégate anglaise,
Qui, triomphante alors, dégagea son avant,
Recula, se couvrit de toile et prit le vent.

O rage ! la *Régente* était victorieuse !
La voilà qui partait, superbe et glorieuse...
Et le Vaisseau de la Reine Anne, tout fumant,
Inutile, était là, qui brûlait lentement !

Allons ! si la victoire aux Bretons est ravie,
L'honneur est sauf ! Et Brest est tout près... C'est la vie !

La vie ?... Il s'agit bien de cela ! Portzmoguer
Voyait, voyait là-bas, gagnant la haute mer,
La *Régente* à ses mâts déployant l'oriflamme...
Et Portzmoguer sentait qu'elle emportait son âme !

Ah ! ce ne fut pas long : « Toutes voiles dehors ! »
S'écria-t-il, « et droit sur les Saozons ! » — Alors,
L'Anglais vit sur la mer grandir la *Cordelière*.
C'était, nous l'avons dit, une riche voilière,
Servie avec amour, par ses bons matelots.
Elle ouvrit sa voilure immense sur les flots.
Sa coque, toute en feu, qui craquait dans les flammes,
Sinistre bondissait, ensanglantant les lames...

Tragique et prompt, le choc inéluctable eut lieu.
Effroyable d'horreur, la *Cordelière* en feu
Mordit de ses grappins, les flancs de sa rivale.
Et la flamme, tordant ses nœuds dans la rafale,
S'éleva, monstrueuse, autour des deux vaisseaux,
Allumant un brasier immense sur les eaux...

O Mânes des Surcouf et des Bisson stoïques !
O soldats de la mer ! ô marins héroïques !
Nul de vous n'est plus grand que le grand Portzmoguer
Qui, tranquille, attendant la mort, l'œil calme et fier,

La reçut dans un coup de foudre grandiose,
Emporté, comme un Dieu, dans une apothéose !

Trois mille hommes, hélas ! périrent avec lui,
Qui, tous eussent vécu, si Portzmoguer eût fui.
Trois mille morts ! — La Muse, austère, doit le dire.

Certes, plus d'une mère, alors dut te maudire,
Portzmoguer ! Plus d'un cœur de femme en deuil d'amour
Dut maudire ton nom, et maudire ce jour !
Mais non ! laisse pleurer les femmes et les mères !
Va ! que ce ne soit point leurs larmes éphémères
Qui troublent le sommeil que tu dors sans remord,
Et tu resteras grand parmi les fils d'Armor !
Va, fils sublime, va ! si quelqu'un est impie,
C'est la Guerre ! C'est cette exécrable Harpie
Qui met tant de martyrs sous le fer des bourreaux,
Qu'on est tenté, parfois, de haïr les héros !

XII

PÈRE EN DEUIL, AIEUL EN JOIE

Voyez les jeux du sort, et les destins contraires !

A l'heure où l'Océan prenait les trente frères,
Et roulait sur leurs corps un linceul éternel,
Leurs femmes accouchaient au Manoir paternel !
Ah ! ce deuil foudroyant, qui frappait trente épouses,
Les frappant à la fois, ne fit point de jalouses !
Toutes, le même jour, eurent le même sort ;
Et, comme si l'Amour luttait contre la Mort,
Le même jour les fit veuves, et les vit mères !

Ce jour-là, le manoir était plein de commères :
Pensez donc : il en faut pour trente en mal d'enfant !
Le vieux Sire, inquiet autant que triomphant,
Courait, questionnait les commères, ces folles ;

Et c'étaient des appels, et des flux de paroles,
 Et des gestes en l'air, et des chuchotements,
 Et des grands cris, mêlés à des vagissements...
 Et le pauvre Grand-Père avait, dans ces alarmes,
 Son vieux cœur plein de joie, et ses yeux pleins de larmes.

Grâce à Dieu ! tout alla pour le mieux, rondement,
 Crânement, sans accrocs aucuns, et promptement.
 — Ah ! c'est qu'à ce jeu-là, les petites Bretonnes
 Étaient, sont, et seront de vaillantes luronnes !

Le lendemain, le vieux Trègonmab, radieux,
 Rajeuni, s'en allait vers le bourg, tout joyeux,
 Devisant, en chemin, mille choses très douces.
 Il suivait un sentier plein de fleurs et de mousses,
 Et les petits oiseaux, cachés dans les buissons,
 Pour le mieux écouter avaient tu leurs chansons :
 « Ah ! monsieur le Recteur, disait le vieux Grand-Père,
 « Vite, ouvrez votre grand registre, mon compère !
 « C'est chez vous, s'il vous plaît, que je vais de ce pas !
 « Vous et votre bedeau, vous ne chômez pas !
 « Et toi, maître sonneur, maître Jehan l'ivrogne,
 « Tes cloches vont avoir de la belle besogne,
 « Allons ! cloches en branle ! et chantres au lutrin !
 « Curé, bedeau, sonneur, mettez-vous tous en train !... »
 Et l'Aïeul bien-heureux, le cœur gai, l'âme tendre,
 Allait, contant sa joie à qui voulait l'entendre...

Quand il vit, devant lui, venant vers le manoir,
 Une femme en grand deuil, sous un long voile noir.

C'était la Reine. — Hélas, il l'avait reconnue !

Alors, il s'avança vers elle, tête nue,
 Sentant son pas fléchir, déjà, sous la douleur ;
 Car, d'avance, il avait deviné son malheur...
 — « Mes Fils sont morts ?... » dit-il, quand ils se rejoignirent.
 Elle ne put répondre... Et leurs mains s'étreignirent.

« — La volonté de Dieu soit faite ! » dit l'Aïeul.
 « Mais, en perdant mes fils, je ne reste pas seul :
 « Hier, pour adoucir à tous notre infortune,
 « Mes brus ont accouché... de deux garçons chacune !
 « Mes trente fils sont morts. Je pleure leur trépas.
 « Trente soldats de moins ! Mais Vous n'y perdez pas :
 « Puisque, par la bonté de Dieu, toute puissante,
 « Pour trente de perdus, Vous en trouvez soixante ! »

La Ligue

Les Temps Modernes



SCULPTURES OBSCENES

Quand les Grecs élevaient des Temples à leurs Dieux,
Ils demandaient à leurs Ouvriers glorieux,
Aux Ictinus, aux Phidias, aux Praxitèles,
Pour les Dieux immortels, des œuvres immortelles.
Et ce fut un miracle enchanteur pour les yeux :
L'Olympe tout entier, les Déesses, les Dieux,
Descendirent du ciel sur la terre ravie.
Le marbre se fit chair pour leur donner la vie.
L'Acropole devint un Olympe habité,
Et comme le séjour de la Divinité.
Dans ces chefs-d'œuvre faits d'idéale harmonie,
L'Homme a mis tout son cœur, avec tout son génie,
Pour qu'aux yeux d'un grand Peuple, et du monde attesté,
Tout fût digne des Dieux, et de leur majesté.

Ce respect, trop souvent, manque à nos Cathédrales,
Merveilles de granit aux flèches magistrales,
Qui proclament très-haut la gloire du Très-Haut.

Est-ce croyable ? Ici les mots feront défaut
 Pour nommer, sous nos yeux, de monstrueuses choses.
 Dans quels cerveaux pervers sont-elles donc écloses,
 Ces laideurs, dont l'outrance et dont l'énormité
 Feraient prendre en dégoût toute l'humanité ?
 — O Parthénon ! où sont ta frise symbolique,
 Ta sublime épopée en marbre pentélique ?
 Où sont-ils, confondant les Dieux et les Héros,
 Tes frontons d'Alcamène et de Pœonios ? —

O honte ! Ici, ce sont des gargouilles grotesques,
 Des monstres grimaçants, aux phallus gigantesques,
 On ne sait quelle Orgie, où les Sexes, hideux,
 Étalent au grand jour tous les Vices honteux.

Et quelle est la raison de cette œuvre malsaine ?
 Pourquoi cette débauche, aussi lourde qu'obscène ?
 Ces monstres cachent-ils, sous leur masque bouffon,
 Quelque leçon sévère, au sens grave et profond ?
 Que dire ? Que penser ? Ces temps sont loin des nôtres.
 Ces vieux tailleurs de pierre étaient-ils des apôtres ?
 Ou bien ne seraient-ils que des moines en rut ?
 Quand leur ciseau hardi taillait le granit brut,
 Ces moines-ouvriers, dont l'impudeur nous blesse,
 Témoins et confidents de l'humaine faiblesse,
 Ont, peut-être, voulu guérir l'Humanité,
 En lui montrant le Mal, dans sa brutalité ?
 Holbein, quand il peignait son infernale ronde,

N'a-t-il pas fait beaucoup pour assagir le monde ?
 Combien de repentirs, et combien de remords
 Arrachés aux vivants par sa Danse des morts ?
 Les Ilotes servaient à Sparte la cruelle,
 Pour former des héros qui fussent dignes d'elle.
 Pour guérir du Pêché, le Moine au dur ciseau
 A-t-il rabaissé l'homme au-dessous du pourceau ?
 A coup sûr, ce fut là son but, et sa pensée.
 Sinon, quel nom donner à cette œuvre insensée ?

Ces excès, — c'est peut-être une explication, —
 Seraient-ils un reproche à la Création ?
 L'Amour, mystérieuse et dévorante flamme,
 Besoin impérieux pour le corps, et pour l'âme,
 Prend l'homme tout entier, dans son sang, dans sa chair.
 Tourment exquis, plaisir cruel qui nous est cher,
 Il est notre raison d'être. Est-ce notre faute
 Si cet Amour si pur, et d'essence si haute,
 Doit descendre si bas, pour atteindre ses fins ?
 L'Amour possède-t-il des organes « divins » ?
 Je veux dire des sens qui fussent de nature
 Presque immatérielle, et dont la Créature
 Pût se servir, sans trouble, aux yeux du Créateur ?
 L'Amour s'impose : il est le grand Générateur ;
 Mais tant que nous serons sur terre, enfants des hommes,
 Êtres très-imparfaits et grossiers que nous sommes,
 L'homme, créé par Dieu, tel sorti de ses mains,
 Jouira de l'amour par des moyens « humains ».

Ces moyens ne sont point pour faire rougir l'homme.
Pourtant, si l'on en croit le Poète-astronome,
Nos organes seraient si grossiers, en effet,
Qu'ils doivent être encore à l'état imparfait. (1)

Mais laissons la science, et la philosophie.
Pour quelques-uns, l'amour est le Jeu de la vie,
Où c'est la Force avec la Grâce qui s'ébat.
Pour d'autres, c'est plutôt comme un cruel combat,
Où le mâle brutal lutte avec la femelle.
Quelque chose, à coup sûr, de bestial s'y mêle.
Richepin, s'amusant à d'affreux jeux de mots,
Assimile l'amour au rut des animaux. (2)
Il n'est pas seul à l'outrager, à le maudire.
Une femme — ô victime ! — Une femme a pu dire,
Dans un cri de révolte et d'indignation,
Que l'Amour, à la fin, semble une invention
De soudard en délire, ou de conquérant ivre... (3)
Qu'importe ! C'est l'Amour, c'est lui qui nous fait vivre.
Tous les penseurs du monde ergoteront en vain :
L'Amour est adorable, et l'Amour est divin.

(1) Flammarion, les Terres du Ciel. Louis Figuier dit de son côté :
« Il n'est pas impossible que l'homme ne soit qu'un degré dans
« l'échelle ascendante des êtres. La puissance divine qui a donné
« à l'homme la faculté de la raison, doublée elle-même de l'idéal,
« se réserve peut-être de créer, un jour, à côté de l'homme, ou
« après lui, un être supérieur encore. » L. Figuier, la Terre avant
le Déluge, p. 519.

(2) Richepin, les Blasphèmes, sonnets liminaires.

(3) J'ai lu quelque chose d'analogue dans le « Gil Blas » ou
« l'Echo de Paris », pendant l'été 1893, sous la plume d'une femme,
Séverine peut-être.

A DES BRETONNES AUX YEUX NOIRS

Filles de Saint-Ségal, de Châteaulin, ô belles !
D'où vous viennent vos bruns cheveux, vos cheveux lourds
Qui s'échappent de vos coiffes en flots rebelles ?
D'où viennent vos beaux yeux, noirs d'un noir de velours,
Et l'invincible feu que dardent vos prunelles ?

Les Gauloises, pourtant, avaient les cheveux roux.
Les Bretonnes avaient la blondeur des Germaines,
Et la peau blanche, avec des yeux bleus, des yeux doux.
Vous, Belles, vous avez le galbe des Romaines,
Et cet attrait morbide et fort qui n'est qu'à vous.

Or, les Romains, longtemps, sont demeurés nos maîtres.
Vos yeux noirs viennent-ils de ces lointains tyrans ?
Non. L'Espagne, à son tour, nous apporta ses reîtres.
Bretonnes de jadis, voilà vos Conquérants.
Bretonnes d'aujourd'hui, ce sont là vos Ancêtres.

Oui, ces Aventuriers, alliés de Mercœur,
Avaient des yeux ardents, et d'ardentes paroles...
Les Bretonnes d'alors les ont vus. Et leur cœur
A dû se laisser prendre au jargon de ces drôles.
Belles, inclinez-vous : c'est la loi du Vainqueur.



L'ILE TRISTAN

LA VIE ET LA MORT DE LA FONTENELLE
1572-1602

I

En ce temps-là, vivait, en plein pays d'Armor,
Un drôle qui durant dix ans, put, sans remord,
Sans foi ni loi, sans crainte, et sans miséricorde,
Se jouer des sergents, du sac et de la corde,
Et du bon roi Henri, quatrième du nom.

— Je sais qu'on fit semblant d'avancer du canon ;
Je sais qu'un Sourdéac, guerrier considérable,
Parti de Brest avec une flotte admirable,
Devant l'île Tristan embossa ses vaisseaux ;
Je sais que, de Quimper, on tenta trois assauts,
Avec ribeaudequins, bombardes et spiroles,
Sans compter les hérauts aux superbes paroles,

Pour réduire à merci ce Turc dans son sérail.
 Mais lui n'ignorait pas que tout cet attirail,
 Couleuvrines, pierriers, fauconneaux et veuglaires,
 Ne s'armaient contre lui que de feintes colères.
 La Fontenelle était un bandit avisé,
 A la façon d'Adji-Stavros, ce vieux rusé,
 Qui trouvait le moyen de vivre, exempt d'alarmes,
 En partageant sa bourse avec les bons gendarmes.

Eh pardieu ! je connais l'île Tristan par cœur :
 J'y suis allé, j'y suis entré, non en vainqueur,
 Mais en touriste ému, curieux de l'Histoire.
 Eh bien, malgré Moreau, j'hésite fort à croire
 Que cet îlot charmant, presque aux basses eaux,
 Tenant contre une armée et contre vingt vaisseaux,
 Soit resté, si longtemps, un vrai nid de rebelles,
 Où ce roi des ribauds, entouré de ses belles,
 Massacrant, violant, pillant, semant l'effroi,
 S'est vautré dans son crime, à la barbe du Roy. —

L'histoire est instructive, et serait longue à dire.
 Dans un livre peu lu, qu'on devrait beaucoup lire,
 Le chanoine Moreau, d'un style fort gaillard,
 A conté les hauts faits de ce maître paillard.
 Tout naturellement, c'était un gentilhomme.
 La souche n'était pas illustre. Mais notre homme
 A si bien empourpré de gueules son blason,

Qu'il n'est pas, dans l'Argoat, de plus fière maison.
 Echappé du vieux bourg Quintin qui le vit naître,
 L'atroce jouvenceau se fit bientôt connaître :
 Il rançonna Tréguier, Cornouaille et Léon.

Vers ce temps, dans Paris, le « nouveau Gédéon »,
 Henri, roi de la Ligue, et roi des barricades,
 Sous les pas du « Valois », dressait ses embuscades.
 Les bons Parisiens, armés de mousquetons,
 Acclamaient le farceur, criant sur tous les tons :
 « Hosannah filio David ! » — Epoque heureuse,
 Où l'Émeute pensait se rendre bien affreuse,
 En braillant des versets du Nouveau Testament.
 C'était la mode : ainsi lorsque Jacques Clément,
 Lorsque ce furieux, qui croyait, dans sa haine,
 Plaire au ciel, en vengeant la maison de Lorraine,
 Eut planté son couteau dans le cœur du Valois,
 On chanta l'assassin, on chanta ses exploits ;
 Et, pendant que le chœur des Ligueuses femelles
 Clamait aux carrefours : « Heureses les mamelles
 Qui l'ont nourri ! » le chœur des Ligueurs, transporté,
 Psalmodiait : « Heureux les flanes qui l'ont porté ! »

II

Or, l'Homme de Quintin, de meurtres si prodigue,
 Était au « Gédéon », et tenait pour la Ligue.
 Le bonhomme Moreau, vieux Ligueur endurci,
 Paraît fort ennuyé de confesser ceci.
 Il a tort. Car le drôle, éminent casuiste,
 Bon Ligueur aujourd'hui, demain bon Royaliste,
 Content d'avoir trois gros évêchés sous ses lois,
 Se moquait de Monsieur de Guise et du Valois.

D'ailleurs, il eût fait beau se mettre à sa poursuite !
 Ce Gengiskan traînait une armée à sa suite ;
 Une séquelle, un tas de gas dépenaillés
 Empestant les chemins de leurs airs débraillés.
 Quelle flambe, bé Dieu ! quels gueux ! quels matamores !
 Poilus comme des ours, et noirs comme des Mores,
 Pillards, paillards, sacreurs, massacreurs, argotiers,
 Venus on ne sait d'où, sacripants et routiers.

Et quelle conscience élastique et commode !
 Avec eux tous les Dieux auraient été de mode :
 Mordieux ! ils n'étaient point gênés dans leurs maillots !
 Si d'Aumont paraissait : « Vivent les Parpaillots ! »
 Et quand venait Mercœur, sur ses chevaux étiques :
 « Sabaoth ! sabaoth ! à mort les hérétiques ! »

Bref, ils étaient très forts, et très intelligents ;
 Un peu brouillés, sans doute, avec le droit des gens :
 On a quelque raison de les traiter d'infâmes :
 Ils forçaient les cités ; ils violaient les femmes.
 Ils poussaient leurs fureurs jusqu'au fond du saint lieu,
 Tuant et forniquant dans la maison de Dieu.

En somme, on aura beau parler pour en médire,
 Ils étaient de leur temps, quoi qu'on en puisse dire.
 Monsieur de la Maigniane était un spadassin
 Aussi fervent Ligueur que féroce assassin.
 Le seigneur de Guengat, avant la Fontenelle,
 Voyant l'île Tristan jouvencelle et pucelle,
 L'avait prise par rapt, y couchant en vainqueur,
 Sous le nez mécontent de Monsieur de Mercœur.
 Et partout, vive Dieu ! la Gentilhommerie
 Aurait eu le cœur gros qu'un crime fût commis
 Que ce ne fût par elle ou par ses bons amis.
 C'est pourquoi j'ai pensé que si nos gentilshommes
 Se montrent si pieux, dans le temps où nous sommes,

C'est qu'ils sentent, sans doute, en fils religieux,
Le besoin de prier pour leurs méchants aïeux,
Dont les âmes en deuil, du fond du Purgatoire,
Réclament, à grands cris, la messe expiatoire.

III

Mais arrivons au temps où le bon roi Henri
Régnaient enfin, tout seul, sur son peuple chéri.
Après vingt ans de chocs et de lutttes sanglantes,
La Ligue, hydre hideuse, aux sept têtes sifflantes,
Se tordant sur le sol, avec d'affreux frissons,
Frappée à mort, **bavait sur ses derniers tronçons.**

Eh bien, l'île Tristan fut le dernier peut-être ;
Le bandit, jusqu'au bout, voulait vivre sans **maitre.**
Il semblait ignorer qu'Henri quatre existât,
Et formait, à lui seul, un Etat dans l'Etat.
Tranquille possesseur d'une île inaccessible,
Ce conquérant, vainqueur de tous, seul invincible,
Chamarré d'or, vêtu comme un roi ne l'est pas,
Voyait les grands courber l'échine sous ses pas.
Son histoire est féconde en choses surprenantes :
C'est ainsi que, naguère, il se montrait à Nantes,

Dans un tel apparat que le duc de Mercœur,
S'il ne l'eût craint, l'aurait fait pendre de bon cœur.

Le pendre ? Pendre qui ? Pendre La Fontenelle ?...
L'ordre en était venu par lettre solennelle,
Fort pressante. Et le Roi, l'écrivant de Paris,
Très furieux, jurait très fort : « Ventresaingris ! »

Il fallait donc le pendre, et vite, et dare dare !
Hé ! diantre ! on irait bien, au fin fond du Tartare,
Appréhender au col Monseigneur Lucifer.
Mais cette île Tristan, c'était pis que l'enfer.
Et le Ventresaingris en parlait à son aise,
Avec sa fougue et sa moustache béarnaise !

Le sieur de Kermoguer étant le gouverneur
De Quimper, c'est à lui que revenait l'honneur.
Mais, très modeste, et peu bouillant de sa nature :
Au gouverneur de Brest il céda l'aventure :
— « Ho ! lui dit Sourdéac, n'allons-nous pas de pair ?
« L'homme est à vous ! il est du ressort de Quimper !
« Allons ! flamberge au vent ! l'île Tristan est vôtre ! » —
Et, pendant que chacun faisait le bon apôtre,
Avec force salut et force compliment,
Le pendard, non pendu, régnait paisiblement.

Mais tout lasse, tout casse, et tout passe en ce monde.
Tandis que le bandit, dans une paix profonde,
Jouissait de son crime, et tout couvert de sang.

Se voyait honoré comme un seigneur puissant ;
Tandis que sénéchaux, gouverneurs, capitaines,
Abaissaient, devant lui, leurs noblesses hautaines,
Une femme apprêtait, de loin, son châtiment.
Elle était patiente, et son ressentiment,
Dans sa ténacité de femme et de Bretonne,
Trouva, pour la vengeance, un cœur que rien n'étonne.

IV

Trois ans avant ceci, le coquin-capitan
Partait, un beau matin, de son île Tristan,
Flanqué, comme toujours, de sa bande assassine,
Pour rançonner Pont-Croix, ville toute voisine.
Un gai soleil d'Avril éclairait les sentiers ;
Et, delà Pouldahut, la troupe des routiers
Montait devers Comfort, en queue interminable.
Ils chevauchaient, chantant un chant abominable,
Se purléchant d'avance, et flairant, au matin,
Dans la brise friande, une odeur de festin.

Midi sonnait gaiement aux cloches de la ville,
Quand la bande affamée, arrivant à la file,
Au seigneur de Pont-Croix dépêcha son héraut.

Justement, monseigneur de la Villerouault,
A l'Angelus sonnante, recevait à sa table,

Son ami le meilleur et le plus respectable,
Messire Jean Cosquer, recteur de Pouldreuzic.

La dame du logis, Jeanne de Kerbulic, (1)
Pour un tel hôte avait voulu faire merveille :
Un énorme turbot, frais pêché de la veille,
Sur un flambant brasier cuisait royalement.
Devant l'âtre, c'était un amoncellement
De gibiers odorants, et de grasses volailles :
Bartavelles, ramiers, faisans, râles et cailles,
Poulardes, dindonneaux, quartiers de venaison,
Rôtissaient, reluisaient, emplissant la maison
D'un fumet qui, faisant baver le pauvre monde,
Chatouillait l'odorat à cent pas à la ronde.

Le recteur achevait le « Benedicite ».
Mais à peine avait-il son verset récité,
Qu'une clameur soudaine, horrible, épouvantable,
Glaça les festoyeurs qui s'asseyaient à table.
« La Fontenelle ! alerte ! alerte ! » criait-on.
En un instant, recteur, châtelain, marmiton,
Servantes et valets, dames et demoiselles,
Comme oiseaux voletants, suivis de leurs oiselles,
Se cherchaient, s'appelaient, fuyaient de toute part.
Déjà, les gens du guet, déguerpis du rempart,
Eperdus, s'épandaient par la ville, sans armes.

(1) Jeanne de Kerbulic, dame de la Villerouault (voir le chanoine Moreau).

Les hommes se cachaient. Les femmes, tout en larmes,
Criaient, priaient, hélas ! sans espoir, sachant bien
Que les truands maudits n'auraient pitié de rien.

Un refuge s'offrait : l'église. Elle était pleine,
Quand le seigneur, avec sa jeune châtelaine,
Aidé de vingt des siens, y courut à son tour.

Là, nos braves, gagnant les degrés de la tour,
Soutinrent, jusqu'au soir, un siège mémorable.
Notre-Dame semblait leur être secourable.
Et, deux heures durant, ce fut plaisir de voir
Feux de mousquets tonner et grenades pleuvoir
O vraiment mirifique et plaisante tuerie !
Du haut de la gothique et vieille galerie.
Les sacripants, dessous cette grêle de fer,
Tombaient, hurlaient, sacraient comme démons d'enfer,
Les balles de mousquets les clouant sur l'arène
Aussi gaillardement que lapins de garenne.

Mais la bande, à la fin, forçant le grand portail,
Se jeta dans la nef, pleine d'humain bétail
Qui, comme agneaux bêlants, génisses gémissantes,
Semblait tendre au couteau des gorges innocentes.
Aussi, nos sacripants firent de chaque autel
Un étal, et bientôt, le massacre fut tel
Que le sang, sang vermeil, sang d'enfant et de femme,
S'échappa, tout fumant, dehors de Notre-Dame,

Jusqu'au Goayen, jusqu'à la mer, coulant toujours,
Et le Goayen resta rouge durant trois jours !

Ayant tout égorgé, femmes, enfants et filles,
Nos vainqueurs, mis en goût, du sang jusqu'aux chevilles,
Montèrent à l'assaut de la tour, se pressant
Dans l'escalier. Mais là, le jeu fut moins plaisant :
Là, n'étaient plus enfants pleurards, femmes plaintives,
Mais bons soldats, armés de haches attentives,
Et gaillards moustachus qui, la flamberge au poing,
Parlaient fort d'en découdre, et de se rendre point.

Aussi, les dix premiers qui vinrent, d'aventure,
Faufiler leur museau dans l'étroite ouverture,
Durent dégringoler par pièces et morceaux.
Pan ! de la hache ! Flac ! du mousquet ! Et museaux
Déconfits, nez trop longs, caboches détachées,
Tirant la langue, bras tranchés vifs, mains hachées,
Du haut de l'escalier fait en colimaçon,
Tombaient et ricochaient de la belle façon.
Le reste des bandits fuyaient, foirant la foire,
Criant comme verrats qu'on coupe en champ de foire.

Maître La Fontenelle, en bas, se morfondait,
Et, très piteux, le nez en l'air, il regardait
Cette dégringolade épique et lamentable.
Grinçant des dents, tout plein d'une ire épouvantable,
Il jurait tête et sang ! s'arrachait les cheveux

Et la barbe, traitant ses hommes de morveux,
De couards, de chiards en chausses... Mais les drôles
Ne bougeaient plus, boudant au jeu, las de leurs rôles.

Or, notre Aventurier, qui savait plus d'un tour,
S'avisa d'allumer, tout en bas de la tour,
Un grand feu de genêts, et bois de toute espèce,
Qui remplit l'escalier d'une fumée épaisse.
Mais le clocher étant de ces clochers bretons,
Clochers à jour, clochers à joyeux clochetons,
La fumée, à travers ses mille fioritures,
Trouvait pour s'évader mignonnes ouvertures,
Et s'en allait, sans plus incommoder les gens.

Les assiégés, d'en haut, raillaient les assiégeants :
« Nous prend-on, disaient-ils, pour gibier de garennes ?
« Pour blaireaux, ou renards, et bêtes souterraines ?
« Par ma foi ! messeigneurs, attisez votre feu !
« Si nous n'étions ici dans la maison de Dieu,
« Nous ne serions pas, certe, en peine de l'atteindre,
« Et nous gâterions bien assez d'eau pour l'éteindre ! »

Entendant ces propos qui lui tombaient du ciel,
La Fontenelle avait le cœur tout gros de fiel.
Il rageait, ruminant quelque vengeance horrible,
Quand, tout d'un coup, il eut un sourire terrible...

**

Alors, il s'avança, plein de contrition,

Et parla d'en venir à composition.
Ce fut dit. Ce fut fait. La Fontenelle, en somme,
Pour donner sa parole était bon gentilhomme.
On le crut. Et voici nos défenseurs vaillants
Qui viennent se remettre aux mains des assaillants.
La blonde châtelaine, encor tout éplorée,
Derrière son mari marchait, peu rassurée.
Et le prêtre, tranquille au milieu des soldats,
Tendait sa joue amie au baiser de Judas.

Judas, s'il en fut un ! Car, sur l'ordre du traître,
On se saisit d'eux tous, du seigneur, et du prêtre,
Et de la dame. Et là, près du portail pieux,
Là, devant le gibet du mari, sous ses yeux,
Par les sordides gueux de sa milice infâme
La Fontenelle fit violer cette femme.

V

Ceci, c'est de l'histoire. Or, ce crime inouï,
 Si fréquent dans un temps qu'on oublie aujourd'hui,
 Avait eu pour témoin quelqu'un. C'était l'Aïeule.
 Muette, elle pleurait dans l'ombre, toute seule,
 Ne pouvant rien tenter contre ces furieux.
 Mais le crime commis, elle sécha ses yeux ;
 Elle mit sur son cœur une triple cuirasse
 De haine, et, rappelant tout l'orgueil de sa race,
 Elle fit le serment de venger son enfant.

La Fontenelle était reparti, triomphant,
 Saoul de sang et de vin, fier de son stratagème,
 Et se moquant de Dieu, comme du Roi lui-même.

Mais l'Aïeule avait foi dans son Roi comme en Dieu.
 N'ayant plus, ici-bas, nul à qui dire adieu,
 Elle alla, le cœur plein de haine et d'espérance,

Réclamer un vengeur auprès du roi de France.
 — Hélas ! elle croyait qu'il suffit d'implorer,
 Qu'il suffit d'être femme, et mère, et de pleurer,
 Et de montrer son cœur, qui n'est plus qu'une plaie,
 Comme un martyrisé, déchiré sur la claie. —
 Ce fut à deux genoux, devant le roi puissant,
 Qu'elle conta ce drame écrit avec du sang.
 Elle trouva des cris, au fond de ses entrailles,
 Capables d'émouvoir les pierres des murailles.
 Rigide et lamentable en sa robe de deuil,
 Elle disait comment sa fille, son orgueil,
 Avait subi tous les affronts, sous les huées,
 Plus souillée, en un jour, que les prostituées,
 Se hâtant de mourir pour ne laisser, du moins,
 Qu'un cadavre à flétrir devant tant de témoins !
 Et debout, toute droite, au nom de sa famille,
 Pour venger ses fils morts, et pour venger sa fille,
 L'Aïeule réclama la tête du bandit.
 Elle lui fut promise. Heureuse, elle attendit.

Elle attendit longtemps. Des jours. Puis des semaines.
 Et puis des mois. Ainsi vont les choses humaines.
 Alors, elle traîna son deuil et ses malheurs
 De porte en porte. Un jour, comprenant que ses pleurs
 Vaudraient moins, près du Roi, qu'une seule caresse,
 Elle alla se jeter aux pieds de sa maîtresse.
 Elle attendit trois ans, trois siècles ! Car les jours
 Étaient longs pour l'Aïeule. Elle attendait toujours.

Enfin, après trois ans, ému par tant de larmes,
Le roi, vaincu peut-être aussi par d'autres charmes,
Parla haut, cette fois, et le bandit fut pris.



Ah ! quelle fête alors ! quelle joie à Paris !
Quelle fête surtout pour l'Aïeule ! quel rêve,
Quand le monstre parut sur la place de Grève !

Elle ne perdit rien du spectacle charmant :
Les juges, les greffiers sinistres, le stourment,
Le Bourreau retroussant sa manche, l'œil féroce ;
Les tenailles, les coins, le feu, la roue atroce ;
Les aides, besognant leur besogne d'enfer ;
Les os broyés, craquant sous les barres de fer ;
Les chairs rouges, le sang ruisselant sur la place ;
Les cris du patient et de la populace ;
Ce fut superbe et long... (1) Et jamais le soleil
N'éclaira, de là-haut, un supplice pareil.
Si bien que lorsqu'on vit, dans un spasme effroyable,
Le bandit mutilé rendre son âme au diable,
Il courut sur la grève, un long frisson d'horreur.
Les femmes se voilaient la face de terreur.

Et, parmi cette foule, une femme fut seule
A trouver qu'il mourait trop tôt. C'était l'Aïeule.

(1) Le supplice dura sept quarts d'heure.

A NANTES

Femme de Charles-Huit, Femme de Louis-Douze,
Patriote tenace, et Bretonne jalouse,
La Reine Anne resta Bretonne ; et, dans son cœur,
L'amour de son pays fut toujours le vainqueur.
Chez elle, c'est l'amour breton jusqu'à l'outrance.
C'est l'Hermine bretonne avant les lis de France.
C'est la duchesse avant la Reine. C'est « ANNA,
« BRITONUM DUCISSA, *Francorum Regina.* »

O Nantes, toi qui fus plus que la Capitale,
Qui fus l'âme de la Bretagne féodale,
Toi qui vis, dans tes murs, où les Ducs ont vécu,
Jean-Quatre triomphant, et François-Deux vaincu,
Toi qui fus le berceau de la Duchesse-Reine,
Tu ferais aujourd'hui rougir ta souveraine ;
Car, Bretonne de nom, de cœur tu ne l'es plus.
C'est affaire aux Bretons naïfs et chevelus,
Aux Bretons de Brizeux, diseurs de patenôtres,

Aux Bretons bretonnants, dont nous sommes, nous autres,
 D'aimer notre pays d'un filial amour.
 O Nantes, tu nous a reniés sans retour.
 Bien loin d'être bretonne, et de t'en faire gloire,
 Tu n'es qu'une cité quelconque sur la Loire.
 Ton oubli, ton mépris s'est traduit en dicton :
 Un Nantais vous dira : « Nantais n'est pas breton ».

Et ne relevez pas cette parole amère.
 Non, non ! Ne parlez pas à ce fils de sa Mère.
 Ne parlez pas de la Bretagne à ce Breton.
 « Bretagne ? » — Il répondra : « de quoi me parle-t-on ? »



DE PARIS AUX ROCHERS

Voyage de Septembre 1675.

I

LE DÉPART

Il faut se décider. Et la saison s'avance.
 De Paris aux Rochers, quel voyage ! Et quel train !
 Mais la Marquise, avec une santé d'airain,
 Semble sortir de la Fontaine de Jouvence.

Elle part. Et son cœur, inquiet à l'avance, (1)
 Sur le chemin breton sera gros de chagrin.
 Ce ciel gris lui fera rêver du ciel serein,
 Du ciel béni de la trop lointaine Provence...

(1) Lettre du vendredi 6 septembre 1675, à Mme de Grignan.

Elle part sans Hélène. Hélène est « dans son neuf ». (1)
 Le carrosse, pensez, serait plein comme un œuf.
 Marie, et deux valets : voilà tout l'équipage.

Quant au Marquis, il est au service du Roi.
 Quoi, pas même son fils ? mais, dans son désarroi,
 Elle a le bon abbé de Coulanges pour page.

(1) Même lettre. « Hélène ne vient pas avec moi. J'ai tant tardé qu'elle est dans son neuf ; j'ai Marie, qui jette sa gourme, comme vous savez, etc...

II

EN BARQUE SUR LA LOIRE

C'est en septembre. Et la chaleur est accablante.
 Le fleuve est presque à sec. (1) A peine si le flot
 Porte la barque ; et la perche du matelot
 La pousse pesamment sur la Loire très-lente.

La marquise et l'abbé sont assis. L'indolente
 Laisse traîner sa main divine au fil de l'eau.
 En extase, devant l'adorable tableau,
 L'abbé n'a d'yeux que pour la belle nonchalante.

Son bréviaire reste oublié sous sa main.
 Quant à la sage Dame, elle emporte, en chemin,
 Les Contes de ce bon monsieur de la Fontaine. (2)

Les Contes ?.. Pensez-vous l'effrayer pour si peu ?
 Au surplus, songez donc que l'immortel bas-bleu
 Avant deux ans, aura passé la cinquantaine. (3)

(1) « Les eaux sont si basses, et je suis si souvent engravée, que je regrette mon équipage. » Lettre du 17 septembre 1675.

(2) « Je ne laisserai pas à mon oncle le soin de vous envoyer les Contes de La Fontaine, qui sont... Vous en jugerez. » Lettre du 9 mars 1672. Voir encore les lettres du 26 mai, du 3 mai 1671.

(3) Mme de Sévigné est née en 1626. Le voyage est de septembre 1675.

III

ON COUCHE SUR LA PAILLE

Oh ! l'aventure est bonne. Et c'est une trouvaille
Que ce « mourir de honte » à la fin du « paquet ». (1)
Et cette pauvre Loire à sec, comme on la raille !
Mais lisez tout cela. Savourez ce caquet.

Donc, la Loire est à sec. On « s'engrave ». On travaille.
C'est la nuit. On patauge, et l'on bat le briquet.
Pas d'auberge. Un taudis, où l'on dort sur la paille,
« Sans se déshabiller », et c'est là le bouquet.

« Sur la paille ? » Vit-on jamais pareils désastres ?
Comment ! et pas un Dieu n'est descendu des astres,
Pour offrir la moitié de son lit à Phébé ?

« Sans se déshabiller ? » Marquise, quelle honte !
Mais le mot est joli, comme elle nous le conte :
La toute belle « en meurt de honte... pour l'abbé ».

(1) Lire les lettres du 17 septembre 1675, et suivantes.

IV

AUX ROCHERS

On arrive aux Rochers, Pilois a fait merveille.
Voici le Labyrinthe, et les arbres amis.
La Mousse n'est pas loin, car le couvert est mis.
Et, dans l'office, on voit la Jacquine qui veille.

Tout est bien. Cependant, un courrier de la veille
Annonce le nouveau forfait qu'aurait commis
« Ce fripon de Grignan », qui se croit tout permis...
Et l'indignation maternelle s'éveille.

Où s'arrêtera donc la rage du Grignan ?
Rude à l'amour, comme à la guerre Dartagnan,
Ce furieux devient d'une audace insolente.

Mais la pauvre Marquise a bien d'autres soucis :
Voici venir, là-bas, la grande du Plessis :
Quand on pense aux cruels baisers qu'elle vous plante ! (1)

(1) Lettre du mercredi 1^{er} juillet 1671.

V

LES ÉTATS A VITRÉ

Ici, grâce aux Etats, la vie a quelques charmes.
 Au théâtre, à côté du divin Pomenars,
 Andromaque « nous a tiré plus de six larmes ».
 C'est assez honorer des acteurs campagnards.

De Chaulnes nous a fait quérir par ses gendarmes (1)
 Pour un souper avec des prélats léonards. (2)
 A voir tous ces Bretons boire comme des Carmes,
 Les galas du monsieur ont l'air de traquenards.

Ils lui boivent son vin comme de l'eau de Forge. (3)
 Mais de Chaulnes saura leur faire rendre gorge.
 Pour plumer ces oisons, il faut le verre en main.

Ivrognes, mes amis, videz le vin par tonnes.
 Nous allons faire brèche à vos bourses bretonnes.
 Aujourd'hui, l'on vous soûle... On vous pendra demain.

(1) Lettre du 26 août 1671, écrite à Vitré dans le cabinet de Mme de Chaulnes.
 (2) Lettre du 23 septembre 1671 : « Ce pauvre petit abbé de Montigni, évêque de Léon. »
 (3) Lettre du 12 août 1671.

VI

A MADEMOISELLE DU PLESSIS

Sotte, affreuse, fruit mûr, vos charmes sont complets.
 Vous parlez le français en génisse bretonne. (1)
 Tudieu ! Si l'on en croit ce portrait qu'on nous donne,
 Les Sévigné sont bien cruels pour les gens laids.

La fille, tout enfant, vous donne des soufflets,
 Et de bois vert, très vert, la mère vous bâtonne.
 Méchantes qu'elles sont, pour que Dieu leur pardonne,
 Il doit leur en coûter beaucoup de chapelets.

Mais, déchirée ainsi par la mère et la fille,
 Vous êtes, quoi qu'on dise, un peu de la famille :
 La du Plessis vivra près de la Sévigné.

Si votre laid visage en est égratigné,
 Il n'en fera pas moins figure à côté d'Elle.
 Pauvre, consolez-vous : vous êtes immortelle.

(1) Lettre du 5 juin 1680. Il serait trop long de citer toutes les lettres qui mettent en pièces la pauvre fille. Citons celles du 31 mai 1671 (la rivale), 15 juillet 1671 (les 1200 pièces de rôt), 26 juillet 1671 (le soufflet), 8 novembre 1675 (du fils), 6 octobre 1675 (la Lunette), 29 septembre 1675 (plus affreuse, plus folle, etc.).

VII

POUR LA CHAMPMESLÉ

Ah ! ton cœur maternel, qu'un rien émotionne,
S'indigne que ton fils aime la Champmeslé !
Tu railles cet amour dont il se passionne,
Et les lettres d'amour qui te l'ont révélé ? (1)

Ah ! cela te surprend qu'aux pieds de la lionne
Qui sait si bien rugir, ce mignon ait bélé ?
Et que le sang fougueux de Phèdre et d'Hermione
Au sang d'un grand seigneur ait pu s'être mêlé ?

Eh bien, la Champmeslé, cette étoile, est de celles
Qui laissent un sillon lumineux après elles :
Leur amour fait un nom à ceux qui l'ont conquis.

C'est une Reine, et non une simple mortelle.
Et celle que Racine adora comme telle
Peut bien dicter des lois à des petits marquis.

(1) Lettre du 17 avril 1671 : « Il me montra des lettres qu'il a retirées de cette comédienne. Je n'en ai jamais vues de si passionnées ; il pleurait, il mourait, etc... ».
Lettre du 15 janvier 1672 : « La pièce de Racine (Bajazet) m'a paru belle. Ma « belle fille » m'a paru la plus miraculeusement bonne comédienne que j'ai jamais vue. Elle surpasse la Desœillet de cent mille piques ; et moi qu'on croit assez bonne pour le théâtre, je ne suis pas digne d'allumer les chandelles quand elle paraît. »

VII

LE RHUMATISME

Déesse de beauté, — divine même en prose, —
Tout vous sourit. Les fleurs éclosent sous vos pas.
Éternellement jeune, avec un teint de rose,
Vous défiez le Temps, et narguez le Trépas.

Votre beau corps de veuve, encore frais et rose,
Ferait, dit-on, « aux loups un succulent repas » (1)
Votre santé se rit de la santé morose.
Mais, après tout, de qui ne vous riez-vous pas ?

Vous êtes sans pitié. Vous raillez, avec grâce,
Madame de Quintin, trop enflée et trop grasse. (2)
Vous avez des façons d'adorable lutin.

Et voici qu'au milieu de vos éclats de rire,
Un rhumatisme affreux vous empêche d'écrire, (3)
Et venge, pour longtemps, Madame de Quintin.

(1) « Vous avez peur, ma fille, que les loups ne me mangent. Il est vrai qu'ils feraient un assez bon repas de ma personne. » Lettre du 23 octobre 1675, des Rochers.

(2) Lettres des Rochers, du 22 juillet 1671 et du 27 novembre 1675.

(3) Il est question de rhumatisme dans beaucoup de lettres : la première est du lundi 3 février 1676, des Rochers.



LES PENDAISONS DU COSQUER

(1675)

SOUS FORME DE LETTRE A MADAME DE SÉVIGNÉ

*« Une forêt de potences s'éleva
dans tout le pays bas-breton. »*

DE CARNÉ.

« Décidément, nos Bas-Bretons en font de belles :
Comme à Rennes, comme à Vitré, comme à Combourg,
Nos rustres ont osé se frotter aux Gabelles ;
Le clocher de Combrit et celui de Lambour
Ont donc été rasés, pour punir les rebelles.

Sa Majesté Louis Quatorze fit savoir
Que les clochers sont bons pour les villes loyales ;
Que les bourgs révoltés n'en doivent point avoir.
Et les voilà tombés sous les foudres royales.
Consolons-nous : ceux-ci n'étaient pas beaux à voir.

De plus, le Roi, dans sa paternelle colère,
A rempli de pendus les bois de nos cantons.
Chaque arbre est devenu fourche patibulaire.
Au Château du Cosquer, on ne voit que Bretons
Tirant la langue, au croc, dans le bois séculaire (1).

Cela ne sent pas bon. Et c'est fort répugnant.
— Belle matière à mettre en prose de marquise. —
Venez donc savourer tout ce pays saignant.
Puis, contez-nous cela, dans une lettre exquise
Qui fasse rire un peu madame de Grignan ».

(1) Le château du Cosquer, qui a vu, en 1675, ces pendaisons historiques, appartient actuellement aux héritiers du général Cousin-Montauban, fils du comte de Palikao. Le clocher de Combrit a été relevé ; mais celui de Pont-L'abbé-Lambour n'a jamais été reconstruit.



LES DOGUES DU GUET A SAINT-MALO

(1155-1770)

I

Au Couvre-feu, les bons Bourgeois de Saint-Malo
Vite, et sans bruit, rentraient chez eux, comme des ombres.
Tous les feux s'éteignaient, jusqu'au dernier falot ;
Seul, le flambeau d'Amour ardeait sous les toits sombres.

Alors, la Quiquengrogne, à grand bruit de barreaux
Et de chaînes, jetait aux Portes de la Ville
Vingt-quatre « Dogues d'Angleterre », dont les crocs
Vous happaient les passants de façon peu civile.

Formidables, le cou tout hérissé de clous,
Echappés des guichets de la Tour Quiquengrogne,
Ces chiens faisaient le guet à la façon des loups...
Gare au coureur de guilledou ! Gare à l'ivrogne !

Gare au bourgeois naïf, rêvant au bord de l'eau !
Gare au couple amoureux qui, trop tard, se promène !
Fuyez ! Courez ! Les chiens du Guet de Saint-Malo
Sont très friands de chair fraîche, de chair humaine.

Cerbères, effrayants, affamés à demi,
Au flot montant, du haut du rempart solitaire,
Ils allongeaient leur noir museau vers l'ennemi,
Là-bas, vers l'invisible et lointaine Angleterre.

A mer basse, le long de la grève, ils allaient,
Aboyant à la mer, aboyant aux ténèbres.
Et le mugissement des flots qui déferlaient,
Se confondait avec leurs hurlements funèbres.

II

Or, Saint-Malo, muré dans son cercle de fer,
A subi, six-cents ans, cette étrange milice.
Pense-t-on que l'Anglais en ait beaucoup souffert ?
Nullement, mais, pour les malouins, quel supplice !

J'aurais dit, à leur place, au sire Gouverneur :
« Monsieur, tuez vos chiens, ou bien faites-les taire !
« Pour éloigner l'Anglais, pensez-vous, Monseigneur,
« Que nous ayons besoin des Dogues d'Angleterre ?

« Demandez donc à Howe, à Bligh, à Berkeley,
« A Monsieur Malborough, leur vaillant camarade,
« Si les gas Malouins n'ont pas un bon balai
« Pour chasser les intrus qui visitent leur rade. (1)

(1) Le duc de Malborough, le 7 juin 1758, ayant fait sommation au gouverneur de Saint-Malo, celui-ci et le Maire répliquèrent que la réponse était dans la bouche de leurs canons. Quant à l'amiral Howe et au général Bligh, ce sont les battus de Saint-Cast. En 1692, 1693, 1695, des flottes de plus de 100 voiles, avec brûlots et machines infernales, firent des tentatives infructueuses sur Saint-Malo. La dernière, celle de 1695, était commandée par l'amiral Berkeley.

« On s'est bien moqué d'eux, et de leurs feux grégeois,
« De leurs brûlots, de leurs machines infernales,
« Qui fondaient sous le feu de nos canons bourgeois....
« Ah ! c'étaient les Grands-Jours, inscrits dans nos Annales !

« C'était quand les Doublet (1) et les Duguay-Trouin
« Dans tous les ports Anglais promenaient l'épouvante,
« Et quand le Roi-Soleil, avec l'or malouin,
« Jetait devant Ruyter sa flotte triomphante !

Bref, les bons Malouins n'ont pas dit ces couplets.
Et, durant six-cents ans, sur mer, comme sur terre,
Jamais les Malouins n'ont eu peur de l'Anglais ;
Mais ils ont eu bien peur des Dogues d'Angleterre.

(1) C'est par erreur que beaucoup d'auteurs, entre autres Bertrand Robidou, font de Jean Doublet un Malouin. Ce hardi marin, lieutenant de frégate sous Louis XIV, était né à Honfleur. Marié en 1692 à Saint-Malo, il y a passé tout le temps qu'il n'a pas donné à la mer. La ville de Saint-Malo, qu'il a si vaillamment défendue contre l'Anglais, doit beaucoup à Jean Doublet. (Lire « *Le Journal du Corsaire Jean Doublet* », d'après le manuscrit publié par Ch. Bréard, Paris, Charavay, 1884. Ce livre, très peu connu, est des plus curieux.)



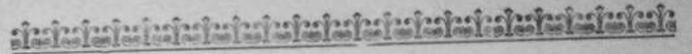
LA CHANSON DE SAINT-CAST

A Saint-Cast, où l'Anglais a baissé pavillon,
Les femmes sont soldats, les moines sont gendarmes.
On se bat. Et pendant que monsieur d'Aiguillon,
En cavalier galant, court sus au cotillon,
Le Curé court aux armes.

On vaincra sans le Duc, tout comme sans Crillon.
Car monsieur d'Aiguillon se bat à sa manière :
Du haut de son moulin, il voit son bataillon
Se froter à l'Anglais, et monsieur d'Aiguillon
Se frotte à la meunière.

Ah ! beau Cousin du Roy, coureur de cotillon,
On a vaincu sans toi ! mais ce qui te chagrine,
C'est qu'on dit, en voyant passer ton bataillon,
Qu'il s'est couvert de gloire, et que mons d'Aiguillon
« S'est couvert de farine. »

L'Assassinat de l'Evêque Audrein



L'ASSASSINAT
DE L'ÉVÊQUE AUDREIN

1

LA VOIE ROMAINE

Kerfeunteun est bâti sur l'un des Grands chemins,
Vieux de dix-huit cents ans, construits par les Romains,
Une « Via magna », large de dix-sept mètres,
Digne encor, par endroits, de ses illustres maîtres,
Qui, traversant la Gaule, et partant de l'Armor,
Aboutissait à Rome, au Milliaire d'or.

Par ses restes géants, cette Via romaine
Nous laisse concevoir le colossal domaine
Qu'embrassaient ces chemins, si largement ouverts,
Dont l'immense réseau couvrait tout l'Univers,
Et si vaste qu'alors la Gaule tout entière
Disparaissait dans cet Empire sans frontière.

Or, ce chemin si beau, qui s'étend sous nos pas,
N'intéresse personne. On ne le connaît pas.
Dans sa grandeur sauvage, et dans sa solitude,
Quel spectacle pourtant, et quel sujet d'étude!

Depuis dix-huit cents ans, quel aïeul, quel témoin !
Que de pages d'histoire il évoque de loin,
Où la voix du passé, toujours austère et sombre,
Nous parle, obstinément, des Empires sans nombre,
Qui se sont succédé, l'un par l'autre détruits,
Dont cette route a vu les aurores, les nuits...



— Tout d'abord, les Romains vainqueurs, leurs capitaines,
Leurs proconsuls, venus des provinces lointaines,
Colonisant l'Armor, au profit des Césars.
— Puis, traqués à leur tour, pressés de toutes parts,
Leur disparition, leur fuite, leur Exode,
Qui n'inspira pas même un récit de rapsode,
Après quatre cents ans de domination !

— Les Romains disparus. c'est la gestation.
L'enfantement très long d'un royaume barbare,
Dont le plus insolent, le plus heureux s'empare,
Où l'on trouverait plus de bandits que de rois :
L'assassinat tient lieu de titres et de droits.
C'est un nouveau comté, chaque jour, qui se fonde.

Mais comment pénétrer dans cette nuit profonde ?
Nul témoin sérieux, nul texte n'est resté.
Ces Conans, ces Hoels, ont-ils même existé ? (1)
Non. Dans tous ces récits de la Fable bretonne,
La chronique est naïve, au point qu'on lui pardonne.
On ne sait rien de tous ces chefs, ni de leurs noms !
Sans doute, — avec beaucoup d'effort, nous soupçonnons,
Cà et là, quelques rois, très nuls, chanteurs de psaumes ;
Ici des rois martyrs, et là des rois fantômes ;
On ne sait quels Macbeths plus noirs que leurs castels,
Poignant leurs rivaux, jusqu'au pied des autels ;
La plupart malheureux, moins rois que chefs de bandes,
Dépouillés par les Francs et les hordes Normandes.



Pauvre Peuple ! Son sort, peut-être, est moins amer,
Depuis qu'il voit venir, des pays d'Outre-mer,
Des Saints miraculeux, vénérables apôtres,
Qui, trop disséminés, trop loin les uns des autres,
Réchauffent de leur foi ce peuple endolori.
On ne peut évoquer, sans en être attendri,
Ces figures de bons et doux anachorètes,

(1) Cette dynastie des prétendus rois bretons a été inventée de toutes pièces, d'après La Borderie: Conan Mériadec, Salomon I, Audren, Budic, Hoël I, Hoël II, Alain I^{er}, Hoël III, Salomon II, Alain II, « tous ces personnages, nous affirme La Borderie, sont entièrement fabuleux, et n'ont jamais existé. » *Histoire de Bretagne*, tome II, page 463.

Leurs temples primitifs, leurs rustiques retraites,
 Les prédications de ces grands inspirés
 Qui parlaient d'espérance à des désespérés ;
 Et qui, durant la nuit des longs siècles funèbres,
 Ont su faire briller, à travers les ténèbres,
 Le sourire du Christ, dont les bras indulgents
 Se tendaient, de la croix, vers tous ces pauvres gens.

Et c'est vers eux aussi, c'est vers la multitude,
 Que vont notre pitié, notre sollicitude.
 C'est elle qu'il faut plaindre, elle qui tant souffrait !

Quant à ces tristes rois, leur spectre disparaît :
 Sur eux c'est pour toujours que la toile retombe :
 Leur histoire est aussi muette que leur tombe...

À part Nominoé, qui, sage conquérant,
 Fonde, unifie et crée; à part Alain le Grand,
 On devine, partout, un royaume en décombres,
 Des rois, de burg en burg, errant comme des ombres,
 Mal abrités par des remparts déjà caducs...

✱

— Après l'Ere des Rois, voici l'Ere des Ducs ;
 Chefs meilleurs, quelques-uns laurés par la victoire,
 Qui durant six cents ans, remplissent notre histoire :
 Barbe-Torte, Fergent, Jehan-Quatre, Arthur-Trois ;

Et la Flandre, et l'Autriche, et l'Allemagne aussi!
 Un patriote, Eudon ; un saint, Charles de Blois ;
 Ducs peut-être moins grands que les grands Connétables!

Mais quels ruisseaux de sang ! Quels drames lamentables !
 Quelle misère noire, autour des combattants !
 Les Normands, les Anglais, la Guerre de Cent-Ans ;
 Toujours la Guerre avec la Peste qui chemine ;
 Partout la mort, partout la peur et la famine.

— Puis, la Ligue, plus tard, et l'Espagnol maudit ;
 Philippe-Deux, Mercœur, Guy-Eder le Bandit ;
 Les villages, les bourgs, et les villes en flammes,
 Chassant vers les forêts les enfants et les femmes ;
 Plus d'espoir de moissons, dans les champs désertés ;
 Et les loups pénétrant, la nuit, dans les cités...

— Plus tard encor, le duc de Chaulnes et ses reîtres,
 Pendant nos paysans aux branches de leurs hêtres...

— Puis, pour finir, traînant leurs lourds canons d'airain,
 Hoche, Marceau, Kléber, sur l'Adige et le Rhin,
 Et le dieu Bonaparte, au loin tirant l'épée,
 Conviant la Bretagne à la grande Epopée,
 Avec La Tour d'Auvergne et ses conscrits bretons !
 Et la Guerre, toujours, décime nos cantons.
 Qu'importe ! Ils ont fait tous l'immortelle campagne !
 L'Égypte les a vus, l'Italie, et l'Espagne,

Et surtout, ô Bretons, n'oublions pas ceci :
 En tout temps, — et partout, — fils de race féconde,
 Les matelots bretons, sans rivaux dans le monde,
 Héritiers des Duguay-Trouins, des Porphyroguers,
 Ont rougi de leur sang l'eau de toutes les mers !

❦

— O vieux chemin breton, vieille route romaine,
 Qui vis, autour de toi, tant de misère humaine,
 Voilà donc les fléaux, sans cesse renaissants,
 Dont tu fus le témoin depuis dix-huit cents ans.
 Depuis dix-huit cents ans, jusqu'à l'heure où nous sommes,
 Combien en as-tu vu partir, de jeunes hommes,
 La fleur de nos printemps, l'espoir de l'avenir,
 Arrachés de nos champs pour ne plus revenir !

Dix-huit siècles de sacrifice, de souffrance !

Ce n'était pas assez. Et voici que la France
 Est debout, avec tous ses fils, tous ses Bretons,
 Contre qui ? Contre les barbares, les Teutons !

Cette guerre, après plus de vingt mois, dure encore !
 Le printemps de Mil-neuf-Cent seize vient d'éclorre. (1)

La campagne s'éveille, où tout va reflourir ;
 Et, là-bas, nos soldats continuent de mourir...

(1) Ce récit a été écrit en février 1916, deux ans avant la Victoire de 1918.

Ce renouveau des fleurs, des bois, de la verdure,
 Et ce triomphe invarié de la nature,
 Ponctuel, à jour fixe, et dès que l'heure a lui,
 Ce printemps revenu nous attriste aujourd'hui,
 Nous voudrions répondre à son sourire aimable,
 Et nous ne pouvons pas. Et c'est inexprimable
 Cette angoisse des cœurs, ce frisson douloureux,
 Ce mal perpétuel de vivre presque heureux,
 Quand, là-bas, dans ce champ de mort, horreur suprême,
 Le printemps — le printemps ! — est funèbre lui-même !

II

RÊVES ET PROJETS POUR L'AVENIR

Or, si jamais la paix, — la paix qui nous est due,
Après tant de sang pur versé, nous est rendue; —
Quand ce long cauchemar de mort aura cessé,
Quand un soleil nouveau, sur le monde apaisé,
Parattra, réchauffant le sol de la patrie,
Alors, nous retrouvant, l'âme encore meurtrie,
Sans oublier ceux-là qui reposent « ailleurs »,
Nous revivrons, en les aimant, des jours meilleurs...

Ces champs, ces bois, ces prés, que l'eau bretonne arrose,
Toute cette nature endeuillée et morose,
Tous ces amis des jours lointains, des jours heureux,
Nous aurons donc le droit de revenir vers eux!
Eux n'auront pas changé. Les châtaigniers, les hêtres,
Les chênes, ignorants de l'absence des maîtres,
Gonflés de sève, après l'insulte des hivers,
Se dresseront, toujours plus hauts, toujours plus verts.

Nous reprendrons, alors, la route accoutumée,
La route d'ajoncs d'or, de genêts parfumée,
Que nous aimons bien moins pour son antiquité,
Que pour sa solitude et sa sérénité.

*

Ainsi donc, quand les jours tranquilles vont renaitre,
Vous tous qui, comme moi, prenez plaisir peut-être
A revivre, l'histoire en main, dans le passé,
Vous, qu'un chapiteau fruste au relief effacé,
Un rempart qui s'effondre, une voûte qui croule,
Attirent, vieux amis, ignorés de la foule,
Qui, bien interrogés, émus à notre voix,
Jaloux de leur secret, répondent quelquefois,
Allez, quittez la ville, allez par la campagne;
Ayez quelques enfants bruyants, quelque compagne,
Qui mêleront leur joie à votre gravité;
Allez, de grand matin, quand le soleil d'été
Baigne un vaste horizon dans des profondeurs bleues;
Prenez ce vieux chemin, ne comptez pas les lieues;
Enivrez-vous de clair soleil, et de plein air.

Marchez, marchez; laissez, à gauche, Kermaner.
Faites halte un moment, l'heure est délicieuse.

La grande route, ici, toujours silencieuse,
Où, peut-être, au soleil, fuiront quelques lézards,

Dans toute sa largeur, comme au temps des Césars,
S'étend devant vos yeux, en droite ligne, unie,
Intacte, sans défauts, comme si le génie
Des grands Voyers Romains veillait sur elle encor.

Allez, dans l'imposant et sévère décor;
Lentement, descendez dans le creux des vallées;
Gravissez les coteaux aux pentes désolées,
Que bordent à demi croulés, de vieux talus,
Où parmi les ajoncs, des chênes vermoulus (1)
Dressent leurs fronts lépreux, que le lierre emprisonne.

Suivez la grande voie, où ne passe personne:
Elle s'en va tout droit, montant et descendant,
Se pliant aux reliefs du sol; et, cependant,
Dans un tournant de ce désert agreste et rude,
Une auberge au toit bleu, rompant la solitude,
Avec un atelier de charron campagnard,
Sous ce ciel estival, repose le regard.

De l'auberge, la côte à monter est très dure.
Nul ombrage sous le soleil, nulle verdure,
Si ce n'est des ajoncs et des genêts fleuris,
Et toujours les talus aux têtards rabougris.

(1) Ce sont bien des chênes, mais le mot propre est têtards, soumis à l'émondage tous les dix ou douze ans, et forcément petits et difformes. Je n'ai pas employé ici le mot têtards, de peur de n'être pas compris. Je pourrais citer des têtards, un entre autres, à la sortie de Bénodet, sur la route de Fouesnant, qui a certainement cinq siècles d'existence.

*
**

Nous voici, maintenant, au sommet de la crête.

Quel spectacle! C'est là qu'il faut que l'on s'arrête.
Cette route infinie, et tirée au cordeau,
Qui, d'en bas, se relève, et gravit le coteau,
Sans arbres, sans maisons, tragique et monotone,
Traverse, coupe en deux la campagne bretonne;
Et l'immense horizon — dont elle fait deux parts, —
Étale, au loin, des bois, des champs, des bourgs épars,
Noyés dans une mer mouvante de collines.

Plus près de nous, en bas, un moulin en ruines,
Au bord du ruisseau, qui coule tout au fond,
Rend ce vallon plus triste encore, et plus profond.

Et, fermant l'horizon, au-dessus de la route,
Les rocs nus de Briec, sous le ciel, dont la voûte
Se confond, avec eux, dans l'azur très-lointain,
Sont d'un ton gris léger, qui s'estompe, et s'éteint.

*
**

Sur le bord du chemin, à gauche, une chapelle
S'élevait à mi-côte. Il ne reste rien d'elle.
Elle était dédiée au bon vieux Saint Hervé.

Si, très-pieusement, son nom s'est conservé,
Sa chapelle, dit-on, a voulu disparaître,
Pour ne plus rappeler l'assassinat d'un prêtre,
Qui marque cet endroit d'une tache de sang...

C'est là que le dix-neuf Novembre mil-huit-cent,
L'Évêque de Quimper fut tué sur la route.

Rien n'est changé. Le site est le même, sans doute.

C'est bien le même roc, et le même terrain
Qui vit l'affreuse mort du malheureux Audrein,
Meurtre prémédité, terriblement sommaire.

C'était une nuit froide et noire de Brumaire..

III

AUDREIN

Yves-Marie Audrein, quoique nouveau venu
Comme évêque à Quimper, s'y trouvait bien connu.

Professeur au Collège, Audrein, tout jeune prêtre,
Avec Claude Le Coz, et Bérardier, leur maître,
Y fut douze ans. Monté très vite au premier rang (1).
Il ne quitta Quimper que pour Louis-le-Grand.

Sa carrière à Paris fut très longue. A l'aurore
Des Temps nouveaux, Audrein y professait encore.
L'impétueux torrent l'eut bien vite entraîné.

Ce n'était plus un Bas-Breton « déraciné »

Quinze ans en plein Paris! Les milieux littéraires,
Des amitiés d'élite, — et dans des camps contraires; —
Quelque contact, sans doute, avec les dieux du jour.

(1) C'est un peu exagéré : il professait la seconde avant son départ pour Paris.

Comment sortir, intact et pur, d'un tel séjour?
 Puis, bientôt, dans cet air ambiant d'épopée,
 Dont toute l'atmosphère était enveloppée,
 Ce prêtre, bien qu'il fût « homme grave », dit-on (2),
 Enthousiaste, — et nul ne l'est plus qu'un Breton, —
 Pouvait-il assister, impassible, à la crise
 Qui culbutait les rois, parmi les dieux qu'on brise?

Il faut avoir vécu ce solennel moment,
 Quand tout un peuple et tout un siècle en mouvement
 Bouleversaient d'un coup toute l'Histoire humaine,
 Pour concevoir, tel qu'il était, ce phénomène
 Qui déconcertait Goëthe, et troublait l'univers.
 Il n'y eut pas alors que des hommes pervers
 A se précipiter dans la mêlée ardente.
 Que d'hommes au cœur fort, d'âme plutôt prudente
 Sans réfléchir, sans rien calculer ni prévoir,
 S'y sont jetés, pensant accomplir un devoir!

Audreïn fut de ceux-là, se croyant nécessaire.
 Tout au moins, à telle heure, il dut être sincère.
 Et, de fait, avec tant d'exemples sous les yeux,
 N'avait-il pas le droit d'être un ambitieux?

La Révolution n'avait pu le surprendre.
 Il l'attendait. Peut-être était-ce un rôle à prendre?

(2) L'évêque Le Coz a dit de son collègue Audreïn : « Il a du zèle, du talent, et des mœurs pures. » Prosper Hémon, *Audreïn*, p. 62.

Ou les deux à la fois, Evêque, et député.
 Sans hésitation, il avait débuté
 Par un poste de choix, d'ascension normale.
 Vicaire général de l'Evêque Le Masle,
 C'est à Vannes qu'Audreïn, d'avance acclimaté,
 Breton, dans un pays Breton, s'était hâté
 De conduire, en six mois, une campagne active.

Député, tout d'abord, à la Législative,
 L'ambition, — et son mérite personnel, —
 Avaient fait de ce prêtre un Conventionnel.

La Terreur, il en fut témoin, dès sa genèse.
 Il y vécut quatre ans, plongé dans la fournaise.
 Essayant d'échapper à la contagion,
 Presque seul, il lutta pour « sa » religion,
 La croyant compatible avec l'ère nouvelle.

Dans sa naïveté, le Breton s'y révèle,
 La Foi, la Loi, comment concilier les deux?
 Audreïn les confondait, ceci n'est pas douteux.
 Cette erreur, jusqu'au bout, Audreïn l'a poursuivie,
 Fatale illusion qu'il paya de sa vie.

Les tribuns de son temps trouvaient fastidieux
 Qu'un des leurs s'amusât à leur parler des dieux.
 Ils en admettaient un, la Raison, et pas d'autre.
 Audreïn dut se lasser de son rôle d'apôtre.
 Même pour un Breton, le rôle était ingrat.

Brave, pourtant, Audrein vota contre Marat.

Mais qu'advint-il de lui, plus tard? Comment le suivre
 Dans cet antre infernal, où, s'acharnant à vivre,
 Par peur de l'échafaud, par effroi de la mort, (1)
 Les meilleurs d'entre eux tous, sans pudeur, sans remord,
 Se faisaient pourvoyeurs du chariot sinistre,
 A plat ventre devant Robespierre, « ce cuistre »! (2)

Pas un ne protesta jusqu'au Neuf Thermidor.
 Le Sénat des Nérons était moins lâche encor... (3)

— A la Convention, l'ensemble est formidable.
 Mais prenez, un à un, la bande redoutable:
 C'est tout cela, ce tas de médiocrités (4)
 Qui mêla tant de gloire à tant d'atrocités!

Nid de forbans, d'oiseaux de nuit, d'oiseaux de proie;
 Des aigles... Mais combien d'aigles à plumes d'oise!
 Pour un Danton, combien de Carriers, de Marats,
 Pour un Vergniaud, combien de fous, de scélérats!

(1) La peur de la mort, « l'habitude invétérée de la peur », Taine, *La Révolution*, III, 231.

(2) Taine, *La Révolution*, III.

(3) « Jamais, dans la Rome impériale, même sous Néron et Héliogabale, un Sénat n'est descendu si bas. » Taine, *La Révolution*, III, 227.

(4) « La généralité n'a reçu aucune éducation », (Taine, id., page 95), « esprits bornés, faussés, précipités, emphatiques et faibles » (page 99), « arrivant de province avec des préjugés de gazette » (page 98), « cuistres, rhéteurs, énergièmes, etc. » (page 231), Taine *La Révolution*, tome III.

Très digne dans sa vie, un peu rustre, un peu fruste,
 Yves Audrein, à défaut d'une foi bien robuste,
 Avait gardé le cœur d'un Breton obstiné.
 Affaissé sur son banc, muet, mais indigné,
 Il dut frémir sous les foudres de la Montagne.

Quelque chose de lui restait à la Bretagne.

Comme d'un cauchemar, sorti des mauvais jours,
 Fatigué de lui-même, — ambitieux toujours, —
 Nourri d'illusions oh! sincères peut-être,
 Audrein reprit, alors, sa carrière de prêtre.
 Il était désigné pour un apostolat.

C'est ainsi que Quimper eut Audrein pour prélat.

Les temps étaient mauvais. L'ombre de Louis-Seize
 Planait d'un vol funèbre, autour du Diocèse.
 Bonaparte avait beau, de sa puissante main,
 Préparer, pour la France, un empire romain,
 L'or anglais, l'Emigré, les factions traquées
 Encombraient les chemins de bandes embusquées.

Et, justement, à l'heure où, depuis trente mois,
 L'Evêque Audrein, siégeant sous de plus justes lois,
 Semblait pouvoir compter sur des jours moins précaires,
 Il tombait sous les coups de meurtriers vulgaires.

Vulgaires? Mais le trait venait de haut, de loin.
 La procédure en a fourni plus d'un témoin.
 Le Cat, faisant sonner l'or anglais dans ses poches,
 Criait qu'il n'était point un détrousseur de coches.
 On devine aisément d'où partait le complot.
 A Quimper même, au nez du préfet Didelot,
 Les bandits recruteurs avaient plus d'une agence.

IV

LE DÉPART DE LA DILIGENCE

L'Évêque, ce soir-là, prenait la diligence
 Qui, de Quimper à Brest, comptait quatre relais.

La route, à Landerneau, bifurquait sur Morlaix.
 Audrein, pour prendre pied dans notre Finistère,
 Où l'appelait, de tous côtés, son ministère,
 Se rendait à Morlaix, pour y prêcher l'Avent.

Le Coche, dans ces temps troublés, le plus souvent,
 Emportait peu de monde, et parfois pas une âme.

Quatre autres voyageurs, dont une jeune femme, (1)
 S'asseyaient, dans le Coche, auprès de Monseigneur.
 Au surplus, en l'An Neuf, c'était un mince honneur
 D'avoir pour compagnon un prince de l'Eglise.

(1) J.-B. Féray, négociant à Brest ; Aymar de Blois, rentier, Plou-
 jean ; Ollivier, homme de loi, Landerneau ; et Louise Cothereau,
 23 ans, femme du citoyen Fidière, vérificateur des domaines à
 Quimper.

La Diligence, masse énorme, lourde et grise,
Démarrant du Châtel, vers dix heures du soir.

Tout dormait, Tout était silencieux et noir.
Sur la Place de la Cathédrale, personne.
Nul bruit, si ce n'est l'heure, au vieux beffroi, qui sonne.

Seul, le « Café du Jeu » restait ouvert très tard.

Ce soir-là, les clients du citoyen Ponsard
Semblaient fort animés, à l'instant où le Coche
S'engageait dans la « Rue Obscure », toute proche.

L'Evêque, on le savait, partait en ce moment.
Les clients du Café, d'ailleurs, fort vaguement,
A mots couverts, parlaient d'un attentat possible.
Les Chouans n'avaient-ils pas le Clergé neuf pour cible?
Là-dessus, le Public semblait bien informé;
Et l'Evêque, lui-même, en était alarmé.
D'où venaient tous ces bruits? qui les avait fait naître?

Or, au Café Ponsard, et plus qu'ailleurs peut-être,
Le meurtre de l'Evêque était-il pressenti?
Un certain Rosmorduc, que l'on croyait parti
Par le Coche, apparut soudain... Et l'assistance
De le féliciter sur son flair, sa prudence...
Pourquoi? Dans tout ceci, rien de précis, de clair;
Qu'importe, il y avait quelque chose dans l'air...

V

L'ASSASSINAT

Pendant qu'on échangeait ces bruits de triste augure
La diligence, ayant gravi « la Rue Obscure »,
Par la Porte Tourby sortait de la Cité.
Alors, ce sont les champs, désert inhabité.
Puis Kerfeunteun, son humble église et ses chaumières,
Qu'on laisse dans la nuit, foyers noirs sans lumières.

Désormais, plus de bourgs. C'est le chemin très long,
Fait de roc, descendant de la crête au vallon,
Formidable, au travers des gorges tortueuses,
Des ravines, et des collines montueuses,
Route vraiment sinistre, où pas un être humain,
Même en plein jour, ne vient animer le chemin.

L'attelage, épuisé d'une pénible traite
De deux heures, avait enfin atteint la crête
Qui domine le val profond, le val maudit
De Saint-Hervé. Moment tragique, il est minuit.

Roulant à petits pas de la cime assez haute,
 La diligence était parvenue à mi-côte,
 Quand, tout d'un coup, rués en travers du chemin,
 Douze Chouans, le fusil et le sabre à la main,
 L'entouraient, l'assiégeaient, la menace à la bouche.

Leur chef, Le Cat, très jeune, inquisiteur farouche,
 Avec des ordres brefs, et des gestes rageurs,
 Se glisse brusquement auprès des voyageurs,
 Qui, muets, se serraient blottis dans les ténèbres.

S'éclairant d'un fanal, dont les vitres funèbres
 Ensanglantaient, déjà, cette scène d'horreur,
 Le Cat, sûr maintenant, riant de leur terreur,
 Les arrache à leur banc. Tous mettent pied à terre.

Seul Audrein, dans son coin, demeure réfractaire.
 Mais Le Cat reconnaît l'Evêque et l'a saisi.
 Audrein! C'est pour Audrein que Le Cat est ici!
 Il a bien préparé son œuvre meurtrière.

« Audrein le louche! Allons, coquin, fais ta prière!
 « A genoux! N'as-tu pas voté la mort du Roi? »

Robuste paysan, Audrein, non sans effroi,
 Lutte, se débat... Lui s'acharne sur le prêtre,
 Le tenant au collet, criant: « A genoux, traître! »

Audrein peut s'échapper, le mordant à la main.

Déjà, le malheureux fuyait sur le chemin,
 Quand, acculé, soudain, aux roues de la voiture,
 Comme il se redressait, dans sa haute stature,
 Frappé d'un coup de feu, l'Evêque s'écroula.
 Il était mort...

Les Chouans, laissant l'Evêque là,
 Saisissent son bagage, éventrent sa valise,
 Etalant sur le sol tous les objets d'église,
 Qu'on trouvera demain, souillés de boue encor,
 Ses mitres, ses souliers de pourpre, brodés d'or,
 Sa calotte, ses gants violets, sa barrette,
 Deux missels reliés en rouge, une burette
 De cristal et d'argent, au couvercle doré;
 En hâte, les bandits, ayant tout exploré,
 Dédaigneux du butin, n'emportent que la crosse,
 Triste épave du pauvre évêque sans carosse;
 Font repartir le Coche; et tous, sans plus de bruit,
 Du côté de Briec, s'évadent dans la nuit...

NOTE DE L'AUTEUR

On ne saurait croire « à quels écarts de plume et d'imagination se sont livrés la plupart des écrivains qui se sont occupés de la mort d'Audrein ». (P. Hémon, *Audrein*, page 95).

Ces auteurs fantaisistes sont nombreux, et beaucoup sont Bretons. Quelques-uns d'entre eux écrivent vraiment l'histoire avec un sans-gêne incroyable, et se moquent littéralement du lecteur.

Parmi tous ces écrivains, deux seulement ont fait œuvre sérieuse, impartiale, intéressante, M. le chanoine Peyron dans sa brochure *La Fin de l'Eglise constitutionnelle dans le Finistère*, et M. Prosper Hémon dans son important ouvrage, *Yves-Marie Audrein*, Paris, Champion, 1903, 1 vol in-8°.

C'est là qu'il faut lire les détails de la mort d'Audrein, avec la reproduction des pièces de la procédure.

Les assassins d'Audrein étaient douze. Leur chef était Le Cat, né à Audierne, lequel ne fut exécuté à Quimper que quatorze mois après le crime, le 30 décembre 1801.

Le Moine et Rospars avaient été exécutés le 22 août, et Le Grand, de Briec, le 21 septembre de la même année.

Le Goff, dit *La Grandeur*, blessé dans une rencontre entre les chouans et les soldats en territoire de Laz, ne survécut pas à ses blessures.

Le Guilly, de Briec, était mort avant le procès.

Benden, dit *Sans-Quartier*, de Landudal, ne fut arrêté que six ans après, et exécuté à Quimper le 2 mai 1806.

On ne sait ce que devinrent les autres, condamnés à mort par contumace le 30 octobre 1801.

CHATEAUBRIANT

Lorsque Shelley mourut, ceux qui l'avaient aimé
Dressèrent un bûcher solennel sur la grève.
Et celui dont la vie avait été si brève,
Pâle et triste rêveur, fut vite consumé.

En réclamant des siens ce bûcher grandiose,
Croyait-il y trouver le néant absolu ?
Ou bien, dans un élan superbe, a-t-il voulu
Magnifier sa mort par une apothéose ?

Cette scène émouvante, en face de la mer,
Ce tragique appareil, sous le ciel d'Italie,
Sont dignes du Rêveur, dont la mélancolie
S'abreuvait d'un calice affreusement amer.

Et toi, triste René, poète à l'âme sombre,
 Plus chrétien que Shelley demandant un bûcher,
 Tu songeais, par delà la mort, à ce Rocher (1)
 Qui devait, pour toujours, recevoir ta grande ombre.

Ah! tu ne voulais pas, dans ton farouche orgueil,
 De la banalité des cimetières mornes.
 Ton Ombre avait besoin d'un horizon sans bornes,
 Et des flots gémissants, autour de ton cercueil.

Mais ce bloc de granit, sur ce roc solitaire,
 A beau nous rappeler ton génie « immortel »,
 Cette tombe « sans nom », dont on fait un autel,
 Montre à nu le néant des choses de la terre...

(1) En 1828, — six ans après la mort de Shelley, — Châteaubriant écrivait au Maire de Saint-Malo, lui disant que, depuis longtemps, il avait le projet de demander à sa ville natale de lui concéder, à la pointe occidentale du Grand-Bey, un petit coin de terre suffisant pour contenir son cercueil. Dans le pays de Saint-Malo, où le breton n'est pas connu, quelle est la signification de ce mot, qu'on écrit quelquefois Grand-Bé ? Il est remarquable qu'un breton, « Bé » veut dire Tombe.



A MÉDITER

O penseur, si tu peux, explique ce mystère :
 La Bretagne, ce sol où rayonne la Foi,
 Où, comme au temps des Ducs pieux, le Christ est Roi,
 Ce Pays qui semble être un vaste monastère ;

Cette Bretagne sainte où l'homme est resté tel
 Qu'au Moyen-Age, avec l'aveugle foi première,
 Puisqu'il ferme les yeux à toute autre lumière
 Que celle qui vacille aux flambeaux de l'autel ;

Ce classique pays des Eglises sévères,
 Des temples de granit aux vitraux flamboyants,
 Ce pays tout peuplé d'un peuple de Croyants
 Qui s'usent les genoux au pied des noirs Calvaires ;

Oui, l'antithèse est forte, et le fait surprenant :
 La Bretagne a produit, dans le siècle où nous sommes,
 Trois Hommes dont le Verbe a remué les hommes,
 Trois Esprits, Lamennais, Jules Simon, Renan !



LAMENNAIS

Que ton front est livide, et que ton œil est sombre !
 O grand Désespéré, comme tu dois souffrir !
 Mais quel est donc ce Mal, dont tu ne peux guérir ?
 Vers quel gouffre cours-tu, comme un vaisseau qui sombre ?

Va, relève la tête ! O Frère, sors de l'ombre !
 Ne redoute pas Dieu : sois joyeux de mourir.
 Dieu t'attend, Dieu t'appelle. Et les Cieux vont s'ouvrir
 Pour t'admettre au Banquet, près des Elus sans nombre.

Non ! ta place n'est pas au milieu des Maudits !
 O Frère, c'est pour toi qu'est fait le Paradis :
 Et c'est de la Justice, et non de la clémence.

Dieu s'apprête, te dis-je, à t'accueillir en roi :
 Car, depuis Jésus-Christ, dont l'amour fut immense,
 Aucun Homme n'aima les hommes plus que toi.



LUZEL

Bepred Breizad ! Toujours Breton !

O vous tous, bas-bretons du Pays bretonnant,
Vous que souvent je chante, et que j'aime moi-même,
Frères, si vous saviez combien Luzel vous aime,
Luzel le Trégorois, l'ami d'Ernest Renan.

Quand il parle de vous, quand il vous glorifie,
Il y met tout son cœur, ce fils de Breiz-Izel.
Car Breiz-Izel, c'est tout pour le cœur de Luzel,
C'est son unique amour, c'est sa foi, c'est sa vie !

Poète filial, patriote obstiné,
Depuis un demi-siècle, il travaille à ta gloire,
O Bretagne, et son Œuvre, utile à ton Histoire,
Est l'œuvre d'un robuste et d'un passionné.

A la terre d'Armor nul ne fut plus fidèle.
O Souvestre, ô Brizeux, parisiens d'antan,
Vous la chantiez aussi, mais l'aimiez-vous autant,
Vous qui viviez là-bas, et qui mouriez loin d'Elle ?

« Bepred Breizad ! » Ces mots que Luzel burina
Sont comme sa Devise, au front de son Poème.
« Bepred Breizad ! » C'est lui tout entier, c'est lui-même,
C'est le ressusciteur de « Santez Tryphina ! »

Oh ! je voudrais montrer, dans sa pleine lumière,
Ce barde, ce chercheur, ce Trouvère breton,
Qui délaissant la ville, et prenant son bâton,
S'en va, de bourg en bourg, de chaumière en chaumière.

Quel bonheur, quand il peut trouver, sur son chemin,
Quelque vieille conteuse, à la voix nasillardes.
Comme elle conte bien, la vieille babillarde !
Luzel l'écoute, assis, le menton dans la main...

Et la vieille conteuse ignorera, sans doute,
Que cet homme pensif, grave et silencieux,
Qui l'écoute, refait l'Histoire des Aïeux
Avec les gwerz épars recueillis sur sa route.

DEVANT L'AUTEL DE L'ANNONCIATION

A LA CATHÉDRALE DE SAINT-BRIEUC
(AUTEL EN CHÊNE, SCULPTÉ PAR CORLAI)

Autrefois, on allait dans la forêt prochaine,
Ou bien dans la carrière, où dort le granit bleu.
Là, nos vieux imagiers, ouvriers du bon Dieu,
Taillaient d'illustres saints de granit et de chêne.

Mais de ces temps naïfs on a rompu la chaîne.
Aux Columb, aux Corlai nous avons dit adieu.
Et, narguant l'Idéal, couché dans son enfeu,
Le mauvais goût, comme un Vandale, se déchaîne.

Les vieux aimaient le Beau. Nous aimons mieux le Laid.
Aux splendeurs de Michel Columb et de Corlai
Nous préférons les saints en plâtre, en pain d'épice.

Nous dédaignons le chêne et le granit bretons,
Et les grands imagiers dont nous nous contentons
Ce sont les boutiquiers du quartier Saint-Sulpice.

ARTHUR DE LA BORDERIE

Comme un bénédictin sur son œuvre penché,
Patriote exclusif, historien austère,
Il n'a de passion que pour ce coin de terre
Où les de Blois et les Monfort ont chevauché.

Simple et grave, on dirait un portrait détaché
Des murs armoriés de quelque monastère.
Inclinons-nous devant ce vaillant solitaire
Qui reste aussi fidèle à Dieu qu'à son Duché.

Certe, il faut qu'un Pays, à l'heure où nous en sommes,
Soit très noble pour être aimé par de tels hommes.
Il l'aime fortement. Il l'aime avec excès.

La petite Bretagne est sa grande patrie.
Mais l'homme du devoir toujours, la Borderie
Est grand comme Breton, et grand comme Français.

JEPH BAOSTOM

Une nuit, Jeph Baostom, enceinte on ne sait d'où,
— C'était l'œuvre, à coup sur, d'une brute ou d'un fou;
Car l'idiote étant affreuse, quel infâme
Avait pu s'accoupler avec ce monstre femme ? —
Donc, une nuit d'hiver, comme elle s'avancait
D'un pas lugubre et lourd, sous le vent qui glaçait,
A l'endroit où la route, aride et lamentable,
Allonge vers Bothmeur sa pente épouvantable,

Entre Roc'h-Trévézen et le mont Saint-Michel,
Là, seule, sous la voûte implacable du ciel,
Farouche, sans un cri, sans effroi, dans la douve,
L'idiote mit bas, comme fait une louve. (1)

Elle prit son petit. Et, dès le lendemain,
Jeph allait par les bourgs, mendiant en chemin,
Un peu pâle, et portant, sur son sein de femelle,
Un petit être blême et difforme comme elle.
Eh bien, l'instinct divin de la maternité
Avait mis dans ses yeux de la lucidité.
Elle apprit à parler. Et, chose étrange à dire,
En allaitant l'enfant, elle apprit à sourire.
Elle sut le couvrir ; elle eut des soins touchants.
Au lieu, comme autrefois, de coucher dans les champs,
Elle frappait au seuil des fermiers charitables,
Pour trouver un abri dans les chaudes étables.
Elle était devenue humble et douce. Pourtant,
Quand elle traversait quelque bourg important,
La meute sans pitié des écoliers stupides
Entrait en chasse. Alors, devant ces intrépides,
Elle redevenait la louve d'autrefois.
Et, d'un de ces regards qu'on lui voyait parfois,

(1) Ceci est exact dans tous les détails. C'était vers 1865. Je vois encore la pauvre Joséphe, avec son enfant sur les bras. Baostom est un surnom que je ne m'explique pas ; quant à Jeph Baostom, tous ceux de notre pays, ses contemporains ont gardé le souvenir de son aventure des montagnes d'Arrée — ou d'Arès. (Baostom se prononce avec deux syllabes, comme Sâozon).

Elle calmait l'ardeur de la bande endiablée.
C'est ainsi que, nomade, et rarement troublée,
Trouvant partout bon gîte, et bon pain, et bon feu,
La pauvre Jeph vivait à la grâce de Dieu.

Or, un an, jour pour jour, après sa délivrance,
Passant au même endroit, témoin de sa souffrance,
Entre Roc'h-Trévèzen et le mont Saint-Michel,
Par une nuit pareille, et sous le même ciel,
Elle allaitait l'enfant, marchant droit devant elle,
Quand un frisson soudain lui glaça la mamelle.
Jeph sentit, sur son sein, l'enfant se refroidir,
Et ses petites mains, dans ses mains, se raidir.
Alors, se rappelant le lieu, l'heure fatale,
D'instinct, elle marcha vers la douve natale.
La nuit était sans lune, ainsi que l'an d'avant.
Les bruyères sifflaient, sinistres, sous le vent.
Et Dieu seul pouvait voir, perçant les cieus funèbres,
La pauvre mère en deuil, pleurant dans les ténèbres.

Lamentable dans ses haillons, dans sa Douleur,
Jeph s'était accroupie, acceptant son malheur.
Et, berçant l'enfant mort dans un adieu farouche,
Sur sa bouche blémie elle colla sa bouche.
Et le berçant toujours, elle disait tout bas :
« Ma n'elik », mais le pauvre « ange » n'entendait pas...

Et le baiser fut long, si long, que les étoiles
Pâlissaient dans la nuit qui relevait ses voiles,
Quand ce baiser mortel, prolongé sans remord,
Eut réuni la mère et l'enfant dans la mort.



A LOUIS TIERCELIN

SOUVENIR DE 1868

Poète, en ce temps-là, nous étions sept Poètes, (1)
Poètes de vingt ans, poètes chevelus.
Rennes savait nos noms, et ne les connaît plus :
Un quart de siècle, hélas, a passé sur nos têtes.

Comme ils ont été courts, les mois de nos printemps.
L'été, lui-même, a fui, rapide et monotone.
Et voici que, bientôt, nous entrons dans l'automne,
O poète, et c'est hier que nous avons vingt ans !

Mais toi, du moins, qui sais combien la vie est brève,
Tout entier à ton Œuvre, et voulant la finir,
Tu vas, toujours, d'un pas vaillant, vers l'Avenir.
Tu ne t'attardes pas, au milieu d'un vain rêve.

(1) Appleton, Tiercelin, Gnéard, Doynel, Le Fiblec, Le Folcalvez,
Le Guyader (Journal *La Jeunesse*, 1868).

Marche, nous te suivons : montre-nous le chemin.
Breton religieux, de loin, je te salue.
Car tu portes très-haut, d'une main résolue,
Le drapeau que Brizeux a tenu dans sa main.

Et, puisque nous entrons ensemble dans l'automne,
En souvenir des jours printaniers, laisse-moi
Glorifier ton œuvre, et saluer en toi
Le Poète de la Renaissance bretonne.



SUR LA ROUTE DE LA TORCHE

Il y a deux mille ans, les Femmes de l'Armor,
Là, sur ces bords, où la Torche roule ses ondes, (1)
Ceignaient de disques d'or leurs chevelures blondes,
Et s'enfermaient le cou dans de lourds torques d'or.

Et, le jour où la mort avait clos leur paupière,
Les pieux survivants ne les dépouillaient pas.
On les faisait encor belles pour le trépas,
Avec des bijoux d'or dans leur tombe de pierre.

Savourez l'ironie, et sondez le mystère :
Eh bien, vous qui vantez notre luxe inouï,
Vingt siècles, depuis lors, ont passé sur la terre.
Vingt siècles ! Allez donc à la Torche aujourd'hui :

Vous verrez les enfants, et jusqu'aux jeunes filles,
Harceler les passants, et leur tendre la main.
Et les Filles d'Armor courent le grand chemin,
Non point couvertes d'or, hélas, — mais de guenilles...

(1) Des populations très riches vivaient sur ces rivages : voyez les trouvailles magnifiques de Kervilré, Run-Aour, etc.



FÉLIX HÉMON

O Poète, nourri de Corneille et d'Homère,
Quand nous songeons à toi, nous maudissons Paris
Qui nous a pris Renan, et Brizeux, et t'a pris
Dans son antre, gardé par le monstre Chimère.

Nous, bardes ignorés, dont l'œuvre est éphémère,
Nous t'aimons de très-loin, nous qui t'avons compris.
Car nul Breton n'est plus robustement épris
De la Bretagne, et nul n'honore plus sa Mère.

Vaste cerveau, penseur méthodique et puissant,
Dans les rares loisirs d'un labeur incessant,
Tu reviens visiter les rives maternelles.

Ce sont tes plus beaux jours. La mer bretonne, alors,
Te voit souvent, pensif, promener sur ses bords,
Lutteur qui se retrempe aux Sources éternelles.



A L'AUTEUR

DE LA « PRIÈRE SUR L'ACROPOLE »

« L'impression que me fit Athènes est de beaucoup la plus forte que j'aie jamais ressentie. Il y a un lieu où la perfection existe; il n'y en a pas deux : c'est celui-là.

« O noblesse ! O beauté simple et vraie ! Déesse dont le culte signifie raison et sagesse ; toi dont le Temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité j'arrive tard au seuil de tes mystères ; j'apporte à ton autel beaucoup de remords. »

ERNEST RENAN.

(*Prière sur l'Acropole*) (1).

I

Maître, tu revenais de l'Orient lointain.
Tu t'étais attardé sur les bords du Jourdain.
Parcourant les sentiers, les plaines, les collines,
Ces témoins d'une Vie et d'une Mort divines.

(1) Ceux qui doutent de l'enthousiasme breton, n'ont qu'à lire

Tu quittais le Jourdain, rêvant de l'Issus ;
Et ta pensée allait de Platon à Jésus...
Mais tu hâtais le pas vers cette Enchanteresse,
Vers la terre si douce à ton cœur, vers la Grèce.

L'idéal t'attendait, au terme du chemin.
Marche ! Marche ! C'est pour l'aurore de demain.
Tu l'avais pressenti, dans ton cœur de poète,
Comme si, des sommets sublimes du Taygète,
Un invincible aimant t'attirait tout à lui...

De mille flèches d'or l'horizon s'illumine !
O Poète, voici Corinthe et Salamine !
Mais, regarde ! déjà l'aube nouvelle a lui :
Voici l'illustre Mer, et ses divins Ilots,
La mer dont Télémaque a sillonné les flots,
Qui vit naître Vénus, et qu'Apollon adore,
La mer d'amour, la mer d'Égine et d'Épidaure !
Marche ! Marche ! Voici l'Hymette, et le Parnès.
Voici la terre où dort l'âme de Périclès.
La Plaine s'élargit, jusqu'aux cimes lointaines
Des monts sacrés... Voici l'Acropole d'Athènes !

cette « Prière sur l'Acropole » qui est un des purs chefs-d'œuvre de Renan. Il ne faut pas oublier que Châteaubriant, bien avant lui, dans les pages documentées de son « Itinéraire », avait glorieusement montré le chemin du Parthénon. Le bel enthousiasme des deux pèlerins bretons a inspiré la pièce qu'on va lire ; à ce titre, je me suis cru autorisé à l'intercaler ici, quoiqu'elle sorte, évidemment, du cadre de ce livre.

Athènes ! O Cité mère ! quand tu la vis,
 Tu la reconnus là ; tu te nommas son fils.
 Elle t'ouvrait ses bras, comme une autre patrie ;
 Et tu la saluas d'une voix attendrie.
 Et Pallas t'entendit dire tout bas son nom,
 Lorsque ton pied heurta le seuil du Parthénon...

Alors, devant cette œuvre ineffable et divine,
 Qui garde sa splendeur jusque dans sa ruine,
 Pour la première fois, ton âme, qui s'ouvrait,
 Eut la sensation du Divin et du Vrai.
 La contemplation du marbre impérissable
 T'en laissa, pour toujours, la joie ineffaçable.
 Ton rêve de Penseur était réalisé !

L'Idéal t'apparut, comme cristallisé
 Sous les doigts d'Ictinus, en marbre pentélique.
 Et Pallas Athéné, la Vierge symbolique,
 Sous le fronton du Temple à toi se révéla.

Oui ! Vivante, à tes yeux, la Déesse était là !
 Ses grands yeux de saphir, dont Zeus créa la flamme,
 Te firent tressaillir jusqu'au fond de ton âme...
 Et, honteux d'avoir pu connaître d'autres Dieux,
 O Maître, tu chantas la Déesse aux yeux bleus.

II

Sois donc fière, ô Minerve, ô Vierge souveraine,
 Puisqu'un Penseur, épris de ta beauté sereine,
 T'adore encore, après vingt siècles écoulés.
 Puisque, pour te refaire un Parthénon superbe,
 Il remue, en chantant, des blocs épars dans l'herbe,
 Et relève, à tes pieds, tes autels écroulés.

Car, pendant qu'il chantait, debout sur l'Acropole,
 Scandant son amoureuse et sublime hyperbole,
 Les marbres endormis s'émurent à sa voix.
 Et, comme si des mains, invisibles dans l'ombre,
 Rendaient au Parthénon ses chefs-d'œuvre sans nombre,
 Ton Temple reparut, jeune comme autrefois.

Les deux frontons égaux, aux lignes magistrales,
 Les métopes sculptés, les frises latérales,
 Les chevaux hennissants et cabrés dans l'azur ;
 Les Centaures géants, vaincus par le Lapithe,
 Toute l'œuvre où le cœur de Phidias palpète,
 Ressuscita, d'un bloc, sous le ciel calme et pur.

O Pallas ! quel orgueil dut pénétrer ton être !
 Car tu crus voir, alors, ton grand Siècle renaître,
 Avec son peuple-roi, ses héros demi-dieux.
 Tu crus voir, sous tes yeux, après deux mille années,
 Tous les Grecs accourir à tes Panathénées,
 Et la foule envahir ton Temple radieux.

III

Ton siècle ? Ah ! quelle courte et sublime épopée !
 Quel éclair dans la nuit des temps !
 Quels chefs-d'œuvre ! Quels coups d'aile ! Quels coups
 Quels vainqueurs aux noms éclatants ! [d'épée !
 O Cycle merveilleux, ouvert par Thémistocle,
 Au lendemain de Marathon !
 Cycle qui vit fleurir les lauriers de Sophocle,
 Et la jeunesse de Platon.
 O Minerve, et c'est toi, Déesse vigilante,
 C'est toi dont on chantait le nom.
 C'est toi dont on montrait l'aigrette étincelante,
 Au fronton blanc du Parthénon !
 Mère des Grecs heureux, ô grande Pacifique,
 Protectrice des arts rivaux,
 C'est toi qui, des sommets du Temple magnifique,
 Les inspirais dans leurs travaux.

Mais aussi, quand la Guerre armait ton front rigide,
 D'un geste prompt comme l'éclair,

Tu frappais fortement l'orbe de ton Egide,
 Dont l'appel strident fendait l'air.
 Victrice d'Egiès, ton beau corps de Vestale
 Dépouillait son voile sacré,
 Pour reprendre l'armure et la lance fatale
 Qui perça le monstre exécré.
 Alors, sous le cimier, dressant ta tête altière,
 Tu fronçais tes sourcils puissants.
 Et, de ton doigt divin, tu montrais la frontière
 A tes bataillons frémissants.

Hélas ! Après un siècle éblouissant de gloire,
 Le Cycle d'or s'est refermé.
 Il faut, déjà, verser des pleurs sur ton histoire,
 Et sur ton peuple bien-aimé.
 C'est alors qu'empruntant la voix de Démosthènes,
 Vierge vaillante, tu voulus
 Faire rugir le Pnyx, pour réveiller Athènes...
 Mais Athènes n'entendait plus !

IV

Va, ton siècle, ô Pallas, n'a duré qu'une aurore :
 Mais son rayonnement nous éblouit encore.
 Dans la pérennité des temps il brillera.
 — Oui, Sparte, malgré toi, malgré tes capitaines,
 Malgré Lysandre infâme, Athènes reste Athènes ;
 Et toi, Sparte, aujourd'hui, tu n'es plus que Mistra !

C'est que les Nations à la sève féconde
 Qui jettent leur semence aux quatre vents du monde,
 Survivent dans leur œuvre, et semblent rajeunir.
 Ayant pour mission d'épandre la lumière,
 Leur Génie a gardé sa jeunesse première,
 Pour transmettre sa flamme aux nuits de l'avenir.

Certes, si jamais Peuple eut au front cette flamme,
 Si jamais, s'élevant sur les ailes de l'âme,
 L'Homme s'est rapproché de la Divinité,
 C'est au cours de ce siècle, unique dans l'histoire,
 Et le plus grand de tous, non plus par la victoire,
 Mais par son seul génie, et sa sublimité.

Et c'est le Parthénon, miracle d'harmonie,
 Qui résume, à lui seul, ce siècle, et son génie.
 Le siècle a pour témoin le marbre surhumain.
 Qu'importe Phidias ! Qu'importe Praxitèle !
 L'âme d'un peuple vit dans cette œuvre immortelle,
 Et son Rêve a pris forme, en passant par leur main.

Et, depuis Périclès, le Temple incomparable,
 Dans la perfection de sa forme adorable,
 Montre à l'Humanité son fronton solennel.
 Il est la Forme unique et le Metron auguste.
 Il révèle, en plein ciel, le Vrai, le Beau, le Juste.
 Il est définitif, comme il est éternel.

Ah ! Cherchez ! Exhumez tout ce que l'homme admire :
 Tirez de leur néant Babylone et Palmyre ;
 Ressuscitez l'Égypte, et ses sphinx fabuleux,
 Ses temples colossaux, ses Dieux de granit rose...
 Ah ! que cet art géant est petit, et morose,
 Près de ton sanctuaire, ô Déesse aux yeux bleus !

Prenez le Moyen-Age, avec la Renaissance,
 Pour montrer ce que l'homme a de toute-puissance,
 Quand il relève au ciel son front religieux.
 Prenez l'œuvre de cette idéale phalange,
 Où brillent Sanzio, Bramante, Michel-Ange,
 Ces maîtres-ouvriers d'un art prodigieux ;

Partout où la pensée humaine est exprimée
 Dans le marbre vivant, dans la pierre animée,
 Cherchez dans tous les temps, et cherchez en tout lieu :
 Des merveilles de l'Inde à Saint-Pierre de Rome,
 Vous trouverez partout des chefs-d'œuvre de l'homme.
 Mais, seul, le Parthénon paraît l'œuvre d'un Dieu !

Y

O Minerve ! Qui donc, de ses mains sacrilèges,
 Quel soudard effronté, quel conquérant brutal
 A pu te renverser de ton blanc piédestal,
 Et briser les autels sacrés que tu protèges ?

Dans quel temps ? Qui sont-ils ? Nomme-nous ces maudits.
 Arme, pour les flétrir, la Muse vengeresse.
 Nous connaissons les noms des héros de la Grèce :
 O Minerve, apprends-nous les noms de ses bandits !

Ah ! nous cherchions trop loin en accusant Lysandre !
 Lysandre respecta ton temple immaculé.
 Et Sylla, devant toi, Pallas, a reculé,
 En te laissant debout, dans Athènes en cendre...

Ce n'est point Alaric, ni ses Goths odieux ;
 Ni Mahomet, vainqueur aux caprices féroces ;
 Si bien que l'on croirait que, dans leurs jeux atroces,
 Ces contempteurs de l'homme ont le respect des Dieux.

Non, non : ce ne sont point ces fauves tueurs d'hommes,
 Ces noirs faucheurs, qui vont fauchant le genre humain.
 Pour trouver les bourreaux dont tu sentis la main,
 Il te faut dénoncer jusqu'au siècle où nous sommes.

Oui, des Civilisés ont commis ce forfait,
 Que n'avaient point osé des hommes de carnage.
 Et ce que ne vit point la nuit du Moyen-Age,
 Des modernes l'ont vu, des modernes l'ont fait.

Des grands, des Ducs, sortis de maisons orgueilleuses,
 Des Doges de Venise, au sang patricien,
 Dont les palais, ornés par le vieux Titien,
 Cachent aux yeux jaloux leurs beautés merveilleuses,

Oui, ces bandits lettrés ont, à coups de canon,
 Frappé ton temple, ô Vierge aimable et tutélaire.
 Et, fuyards éhontés, dans leur lâche colère,
 Ils ont, pour s'illustrer, détruit ton Parthénon.

Puis d'autres, s'attachant aux frises abattues,
 Sont venus, se disant les grands prêtres de l'Art,
 Comme ce lord Elgin, ce Vandale pillard,
 Qui, pour sauver l'art Grec, lui volait ses statues.

Trois ans, ce déicide a pillé sans remord,
 Aidé par une bande impie et scélérate.
 Trois ans, on a pu voir ses vaisseaux de pirate
 Emporter son butin vers les brouillards du Nord.

C'est ainsi que ton temple et celui de Thésée
Vieillissent sous un ciel qui n'est pas fait pour eux,
Et, privés des rayons d'un soleil amoureux,
N'ont plus d'autre soleil que celui d'un Musée.

O Minerve, c'est là, dans ton adversité,
Le comble de l'opprobre, et le suprême outrage.
Et ces blasphémateurs, pour excuser leur rage,
Prétendaient rendre hommage à ta Divinité !

Ah ! que n'éveillais-tu l'essaim d'Aristophane,
Pour les livrer en proie aux guêpes, tout vivants,
Ces faux-prêtres, ces faux-lettrés, ces faux-savants,
Qui font de leurs larcins un commerce profane ?

Non, tu souffres toujours, sous leur marteau vainqueur, (1)
Semblant ne plus sentir l'affront qui s'éternise,
Comme si le canon des Doges de Venise,
En touchant ton fronton, t'avait frappée au cœur...

(1) Le marteau des flibustiers des Agences Cook continue impitoyablement l'œuvre des lords Elgin. Quand donc prendra-t-on des mesures pour châtier ces pèlerins pillards, bien moins préoccupés d'art que de négoce ?

SONNET A GERMAINE

MADemoiselle GERMAINE BIZIEN, DE DOUARNENEZ

Vous n'êtes bientôt plus la petite Germaine :
Onze ans ! Et je vous vois un front déjà pensif,
Un visage charmant, au galbe décisif,
Et je ne sais quel air de petite inhumaine.

Le sourire qui sur vos lèvres se promène
Est très-doux. Mais, plus tard, sera-t-il agressif ?
Votre délicieux regard est expressif.
Vous serez belle, avec l'esprit de Célimène.

Ne redoutons pas trop ce petit air moqueur.
Vous serez, n'est-ce pas, spirituelle et bonne.
Vous aurez de l'esprit et vous aurez du cœur.

Et lorsque vous serez une grande personne,
Avec vos cheveux d'or sur votre front vainqueur,
Vous resterez toujours Germaine la mignonne.

6 Mars 1895.

A RENAN

« *La vie est bonne* ».

ERNEST RENAN.

La vie est bonne ? Oh non ! La formule est impie.
Pour un heureux, dont elle entretient l'embonpoint,
Combien l'ont en horreur, et lui montrent le poing,
A la Marâtre, à la Mégère, à la Harpie ?

A chacun de nos pas, la douleur nous épie.
Le malheur nous harcèle, et ne se lasse point.
Et, n'en déplaît aux Dieux, pour souffrir à ce point,
On peut se demander quels crimes l'Homme expie.

Ce qui règne, ce qui triomphe, c'est le Mal.
L'homme, qui souffre, — et qui torture l'animal, —
Moins résigné que lui, crie à Dieu sa souffrance.

Et c'est étrange, hélas ! que la Divinité
Puisse entendre, avec tant d'impassibilité,
Ce long Cri de douleur et de désespérance.

PÈLERINAGE A ARZANO

Pauvre bourg d'Arzano ! J'y passai tout un jour.
On m'avait dit : c'est là qu'il faut chercher Marie.
J'avais suivi l'Ellé, de prairie en prairie ;
Je faisais ce voyage en pèlerin d'amour.

Le pays était triste. En vain j'en fis le tour.
Seul, à pied, poursuivant ma longue rêverie,
Vers Querrien, à travers la lande rabougrie,
Je n'avais rien trouvé, quand je fus de retour...

Nul ne savait ce nom, qui remplit tout un Livre.
Et c'est bien là, pourtant, que Marie a dû vivre ?
Est-ce qu'ils mentiraient, ces vers, que j'ai relus ?

Le vieux bourg d'Arzano ne nous parle plus d'Elle,
Ni du pauvre chanteur qui la fit immortelle ;
Et l'Isole et l'Ellé ne les connaissent plus...

OSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA

O mer Armoricaïne, ô toi dont les flots verts
Ont bercé des Troyens les flottes vagabondes (1) ;
Toi de qui la frégate Argo fendit les ondes,
Portant Jason vainqueur, autour de l'Univers ;

Orphée, un jour, avant d'affronter les Enfers,
S'aventura parmi tes cavernes profondes,
Pour charmer les Dragons et les Sirènes blondes

Qui s'enivraient de la musique de ses Vers (2).
Or, l'amant d'Eurydice, en promenant ses rêves,
Perdit sa Lyre d'or sur le sable des grèves...
Mais, conduit par les Dieux vers ces rives d'Armor,

Qu'illustrèrent jadis les Jasons, les Orphées,
Le Chantre magnifique et divin des « Trophées »
Dans les Grottes du Ry (3) trouva la Lyre d'or.

(1) Voir les notes de la page 8 du présent volume, et pour Jason, les notes de la page 6.

(2) Voir les notes sur Hercule et Orphée, pages 3 et 4.

(3) Baie de Douarnenez.

GLOIRE A LA LANGUE CELTIQUE

HOMMAGE A LUZEL

Le Celte se parlait, dans sa beauté première,
Sous le ciel d'Orient, d'où vient toute lumière.
Il a couru le monde avec les Conquérants.
Il a suivi le flot des vieux peuples errants.
Et, fier, libre, invaincu, farouche, et solitaire,
S'est fait une patrie aux confins de la terre.
Nul dialecte humain n'est plus noble que lui.
Vieux comme l'Homme, il est encor jeune aujourd'hui.
Aussi, quelle vigueur, quelle force est la sienne !
Dans ses virilités, on sent la sève ancienne.
On croit entendre comme un écho souverain
Des peuples qui, naguère, ont vu l'Age d'airain.

Il n'a point la douceur des langues éphémères,
Mais l'accent guttural et dur des langues mères.
Ceux qui l'ont enfanté dans leur cerveau puissant

Étaient d'après guerriers et des hommes de sang.
 Non, ce n'est point le chant cadencé de « Mireille »,
 Ce chant sonore et doux qui caresse l'oreille,
 Patois charmant des bruns félibres chevelus,
 Qui, demain, sans Mistral, ne se parlerait plus.
 Le Celte dédaigneux de toute fioriture,
 Est rude, honnête, franc, brutal, — il est nature.

Homère eût emprunté ses vocables railleurs
 Pour outrer les discours des Ajax batailleurs.
 Juvénal, pour fouetter les empereurs infâmes,
 Eût pu prendre leçon près de nos vieilles femmes,
 Qui, l'écume à la bouche, et le sang dans les yeux,
 Font voler l'hyperbole en verbes furieux.
 Rabelais, ce Gaulois, amoureux de la Grèce,
 Aurait trouvé, chez nous, des mots de « haulte gresse »
 Des devis pimentés, des farces de conteurs,
 Dont il eût enrichi ses Livres enchanteurs.

Ah ! cette langue-là ne doit rien à personne !
 Depuis quelques mille ans son dur accent résonne.
 Durant cinq siècles, Rome avec elle a compté,
 Et s'est heurtée en vain à son rythme indompté.
 Les Conquérants romains, leur orgueil, leur victoire
 Dorment dans le linceul qu'a recousu l'Histoire.
 Les Césars ne sont plus, et le latin est mort.
 Mais le breton se parle aux rives de l'Armor.

Caprice singulier des fortunes humaines :
 Oui, l'écho foudroyant de ces gloires romaines,
 La langue des Césars, des Brutus, des Catons,
 Est morte, et nous parlons le Celte, nous, Bretons.

O Langue glorieuse ! O Langue maternelle !
 Tu sembles, dans les temps, devoir être éternelle.
 Victrice des vainqueurs et des invasions,
 Tu peux servir d'exemple aux vieilles nations.
 Tu restes réfractaire au mélange des races :
 Les avides Romains, et les Northmans voraces,
 Les hardis Espagnols, les Anglais ennemis
 Ont souillé notre sol, et ne l'ont point soumis.
 O vieille langue, avec tes allures sauvages,
 Tu survivis aux rochers qui peuplent nos rivages :
 Tu résistes ! mais eux, ces lâches de granit,
 Se laissent entamer par le flot qui hennit.
 Ils s'émiettent, jetant au vent leurs grains de sable...
 Pendant que toi, du moins, tu vis impérissable.





TABLE

Frédéric Le Guyader et l'Ere Bretonne.....	V
--	---

LES TEMPS FABULEUX

I. Hercule	3
II. Orphée	4
III. La langue mère.....	5
IV. Jason	6
V. Ulysse	7
VI. L'Amiral Aléthès.....	8

LES TEMPS PREHISTORIQUES

I. Les Aïeux.....	11
II. L'Armor la Grande avant la venue de l'Homme.	13
III. La Tempête.....	17
IV. La Guerre.....	22
V. Les Peuples primitifs de l'Armor.....	25
VI. Le Culte de la Pierre.....	31
VII. La Bataille de Carnac.....	34

LES TEMPS ROMAINS

I. L'Occupation romaine.....	41
II. Mariage de Vestale.....	47
III. La Voie romaine de Poudergat.....	59
IV. Vannes, mère de Venise.....	60
V. La Fuite des Romains.....	63
La Fille du Roi d'Ys.....	67

LE MOYEN-AGE NOIR

I. A l'entrée de l'Age Noir.....	83
II. Ri-Welen-Mûr-Marc'hou.....	89
III. Salomon I.....	90
IV. Gradlon-Mûr.....	91
V. Aux Moines des Premiers siècles.....	92
VI. Saint-Efflam.....	93
VII. Arastagne à Roncevaux.....	97
VIII. Le Roi Morvan.....	99
IX. L'Abbaye de Saint-Mathieu.....	110
X. Salomon III.....	111
XI. Barbe-Torte.....	116
XII. Les Paysans de l'An mille.....	117
XIII. L'An Mille.....	118
XIV. Sainte-Croix de Quimperlé.....	135
XV. Le baiser de Lancelot.....	136
XVI. Le Temple de Lanleff.....	138

LES TEMPS HEROIQUES

I. Le Baiser de Jeanne la Boiteuse.....	143
II. Jeanne de Montfort.....	146
III. Blois et Monfort.....	147
IV. Monfort vainqueur.....	149
V. Duguesclin.....	151
VI. Ce qu'il faut mettre sur le Menez-Bré.....	177
VII. Comment Guingamp sauva Nantes.....	178
VIII. La Reine Anne.....	190

LA LIGUE. — LES TEMPS MODERNES

I. Sculptures obscènes.....	243
II. A des Bretonnes aux yeux noirs.....	247
III. L'Ile Tristan. — La Vie et la Mort de La Fontenelle.....	249
IV. A Nantes.....	267
V. De Paris aux Rochers.....	269
I. Le départ.....	269
II. En barque sur la Loire.....	271
III. On couche sur la paille.....	272
IV. Aux Rochers.....	273
V. Les Etats à Vitré.....	274
VI. A Mademoiselle du Plessis.....	275
VII. Pour la Champmeslé.....	276
VIII. Le Rhumatisme.....	277

VI. Les Pendaisons du Cosquer.....	278
VII. Les Dogues du Guet à Saint-Malo.....	280
VIII. La chanson de Saint-Cast.....	284
IX. L'Assassinat de l'Evêque Audrein.....	285
X. Châteaubriant	311
XI. A méditer.....	313
XII. Lamennais	315
XIII. Luzel	316
XIV. Devant l'Autel de l'Annonciation à Saint- Brieuc	318
XV. Arthur de la Borderie.....	319
XVI. Jeph Baostom.....	320
XVII. A Louis Tiercélin.....	324
XVIII. Sur la route de la Torche.....	326
XIX. Félix Hémon.....	327
XX. A l'Auteur de la Prière sur l'Acropole....	328
XXI. Sonnet à Germaine.....	341
XXII. A Renan.....	342
XXIII. Pèlerinage à Arzano.....	343
XXIV. José-Maria de Hérédia.....	344
XXV. Gloire à la Langue Celtique.....	345

BREST

IMPRIMERIE, 4 RUE DU CHATEAU

1928